

Florence Alibert, *Cathédrales de poche, William Morris et l'art du livre*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2024, 297 p.

Dans *Cathédrales de poche, William Morris et l'art du livre*, Florence Alibert, maître de conférences à l'université d'Angers, étudie la publication par William Morris (1834-1896) de livres précieux, répondant à son idéal d'un quotidien empreint d'esthétique, et détaché de la laideur et de la standardisation de la production industrielle de la société victorienne.

Le volume s'organise en trois parties. Dans *William Morris, rêveur de rêves*, la chercheuse établit les sources esthétiques du livre idéal selon Morris : le gothique, notamment revu par les préraphaélites et l'adhésion aux valeurs chevaleresques d'un Moyen Âge rêvé ; la culture nordique conçue au prisme de ses récits légendaires et mythologiques (plus particulièrement les thématiques du courage et de l'espoir au cœur des sagas nordiques) ; et sa vision utopique du socialisme, où passé et futur se conjuguent pour améliorer le présent. Le mythe islandais de l'anéantissement des Dieux n'est d'ailleurs pas étranger à la conviction profonde de Morris qu'une révolution sociale violente était nécessaire à l'instauration d'un régime politique socialiste, tel que le conçoit l'artiste. Morris est en effet loin de s'inscrire dans l'orthodoxie marxiste, et défend plutôt un socialisme sentimental d'esthète, où l'art et l'éducation renouvellent la société. Sa conception du livre idéal et sa tentative de gestion « socialiste » des Kelmscott Press illustrent bien ces principes : le livre d'art, manifestation du sublime de l'humain, dresse un rempart contre la laideur du quotidien.

La deuxième partie, *Le Livre idéal*, revient plus précisément sur le travail d'éditeur de Morris via les Kelmscott Press, largement inspiré de sa collection personnelle de livres anciens et précieux, davantage guidée par l'attrait du collectionneur pour la beauté formelle d'un volume, que par une démarche raisonnée de bibliophile. L'éditeur cherche avant tout des modèles pour ses propres impressions, sans pour autant se contenter de reproduire des formes passées : il recompose les exemples anciens afin de se les réapproprier et de les faire entrer dans la modernité. Les essais calligraphiques de Morris, son travail de typographe, d'illustrateur, d'éditorialiste et d'imprimeur sont au centre de cette section, avec une attention particulière pour ce qui sera le chef d'œuvre des Kelmscott Press, la publication en 1896 des poésies de Chaucer. Comme l'indique le titre du volume, en référence à Edward Burn-Jones, le livre idéal n'est ni simplement un écrit, ni simplement une image, mais un ensemble architectonique, une cathédrale. Cette deuxième partie offre également à l'autrice d'indiquer

au lecteur les tenants et aboutissants de la mise en place d'une presse personnelle, dans l'Angleterre de la seconde moitié du XIX^e siècle. Rappelons qu'une partie des travaux de Florence Alibert porte sur le *private press movement* en Europe au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Enfin, *Ex tenebris lux, la persistance d'une aura* s'attache à la postérité de William Morris. Faut-il rester fidèle aux Kelmscott Press sur tous les points, en maintenant une approche artisanale, donc onéreuse et peu viable économiquement, ou est-il préférable d'appliquer à une impression industrielle, et donc plus rentable, les idéaux esthétiques de Morris ? La question de la rentabilité se pose évidemment de manière plus impérieuse pour les continuateurs de Morris ne bénéficiant pas, contrairement au propriétaire des Kelmscott Press, de revenus importants. Ce fut notamment le cas de Lucien Pissarro, le fils du peintre, qui tenta – sans réellement trouver son public et donc sa clientèle – de réconcilier impressionnisme et préraphaélisme, France et Angleterre, par le biais de sa maison d'édition. Les presses Insel Verlag sont en revanche parvenues à concilier production industrielle et beau livre, moyennant une approche plus dépouillée, mais toujours ambitieuse.

Le volume compte également les notices biographiques de personnages cités, une riche bibliographie et un index des noms.

Florence Alibert reconstitue avec soin et méticulosité les théories de William Morris sur l'édition. L'artiste ne conçoit pas le livre comme un objet mercantile, mais comme une œuvre offrant un équilibre parfait entre un texte et une image (illustrations, couverture, police, mise en page, format, papier, encre, etc.). Profondément influencé par les écrits de John Keats, Morris envisage à son tour l'art comme une opportunité d'améliorer la condition humaine, en donnant un sens au travail de l'homme (un artisan, et non un simple ouvrier) et en embellissant chaque composante du quotidien (habitat, objets usuels, etc.). La précision des analyses de Florence Alibert séduira sans nul doute les spécialistes de l'esthétique du second XIX^e siècle et de la philosophie de l'art, mais son souci de didactisme offre aussi à un plus large public de mieux percevoir les enjeux des « presses privées » et les réflexions artistiques et sociales qui se cachent derrière la publication des livres d'art dans la société industrielle.

Katherine Rondou

Benoît Auclerc (édit.), *Nathalie Quintane*. Paris, Classiques Garnier, « Écrivains francophones d'aujourd'hui », 2015, 264 p.

Benoît Auclerc (Université Jean Moulin – Lyon 3) réunit une dizaine de chercheurs afin d'aider le lecteur à mieux appréhender l'œuvre protéiforme de l'écrivaine française Nathalie Quintane (1964°). Le volume s'organise en trois parties, en fonction de la nature des textes proposés.

Études rassemble sept analyses critiques de l'œuvre de Nathalie Quintane. *Quelque chose de rouge. Parcours et détours d'une prose entêtée* d'Anne Malaprade (agrégée et docteur ès-lettres) dresse un bilan provisoire: le goût de Nathalie Quintane pour une écriture rapide et nerveuse et la concentration des propositions, sa volonté de donner à voir à la fois la routine et l'exception et de rechercher systématiquement de nouvelles approches. Jérôme Mauche (école normale supérieure des beaux-arts de Lyon), dans *Angle Carrer de la Boqueria et Carrer d'en Quintana. Nathalie Quintane performeuse ? Performante ?*, aborde les textes de l'écrivaine par leur dimension performative, tandis que Benoît Auclerc dans *Prendre au sérieux (sur l'ironie)* s'attache à l'ironie de l'autrice, consciente de s'inscrire dans un moment historique postérieur aux différents mouvements d'avant-garde. Florine Lepâtre (agrégée de lettres modernes) – *Une « critique intégrée » des nous* – démontre que la critique quintanienne des *nous* traverse son œuvre avant même que la réflexion ne devienne explicite. Ce ne sont pas tant les composants du *nous* qui posent problèmes que l'identité du *je* compris dans le *nous*. « *Une minorité de tous les côtés* ». *La question du genre chez Nathalie Quintane* de Chloé Jacquesson (Université Lumière – Lyon 2) analyse comment l'œuvre quintanienne s'oppose aux distinctions de genre, produisant des normes, des représentations, des valeurs. À titre d'exemple, l'autrice joue de la dissonance afin de souligner le recours systématique au genre grammatical masculin dans la langue courante pour désigner des positions de pouvoir. Luigi Magno (Université Rome III), dans *Transposer et ressaisir. Le quotidien et ses discours chez Nathalie Quintane*, suit les traces du quotidien dans ses deux premiers livres, *Remarques* et *Chaussures*, dans *Saint-Tropez – Une Américaine* et dans *Crâne chaud*. Enfin, *Formage ininterrompu. Le programme politique de Nathalie Quintane* de Noura Wedell (Université de Columbia) est une réflexion au ton humoristique sur la manière d'aborder la lecture des textes quintanniens.

La deuxième partie, *Regards croisés*, réunit des lectures personnelles de l'œuvre de Nathalie Quintane. Le poète, critique et éditeur Pierre Le Pillouër, dans *Loges du visible*, partage son regard sur l'écrivaine et son

œuvre, dans un texte poétique qui rassemble des phrases souvent décousues, traduisant au fur et à mesure l'élaboration du texte lui-même. *Nathalie Quintane*, artiste d'Arnaud Labelle-Rojoux (artiste plasticien, performeur et essayiste) aborde les textes de l'autrice davantage comme une œuvre d'art plastique que comme une œuvre littéraire, soulignant leurs particularités et la difficulté de les catégoriser. Fred Léal – *Un joli nom, mon guide* – rédige une lettre ouverte à Nathalie Quintane, où il indique notamment les éléments stylistiques qui l'ont plus particulièrement séduit, comme l'humour. Dans « *Nous* », Jean-Marie Gleize s'adresse également directement à l'écrivaine et livre au lecteur son ressenti face à l'artiste et à son œuvre.

La dernière partie, *Inédits*, rassemble sans surprise deux inédits, un texte de Nathalie Quintane, *Remarques*, et un entretien avec Benoît Auclerc, « *À inventer, j'espère* ».

Le volume se clôt par une brève biographie de Nathalie Quintane et une riche bibliographie.

L'équipe réunie par Benoît Auclerc propose dans ce volume des lectures rigoureuses – parfois créatives – de l'œuvre de Nathalie Quintane, qui soulignent la diversité et l'originalité de son écriture, mais également sa cohérence. Les différentes communications examinent la richesse formelle des textes, l'intérêt de l'autrice pour la performance et les arts en général, son usage si particulier de l'ironie, son traitement critique du quotidien, etc. Le volume s'adresse plus spécifiquement aux spécialistes de Nathalie Quintane ou de la littérature contemporaine francophone.

Katherine Rondou

Magdelaine Bavent, religieuse au couvent de Louviers, *Procès en sorcellerie et autobiographie, interrogatoires (1644-1645), histoire de Magdelaine Bavent (1652) et autres textes*. Édition critique par Marianne Closson et Nicole Jacques-Lefèvre, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, « Asclepios », 2023, 338 p.

Marianne Closson (Université d'Artois) et Nicole Jacques-Lefèvre (Université de Paris X-Nanterre) proposent une édition critique d'un ensemble de textes relatifs à Magdelaine Bavent (1602-1652), une protagoniste de l'affaire des possédées de Louviers, une série de possessions donnant lieu à un procès et notamment à la condamnation à la prison de la religieuse Magdelaine Bavent, accusée de commerce avec le diable.

L'introduction revient sur l'existence de Magdelaine Bavent et l'inscrit dans le contexte « juridique » de l'époque, à savoir la chasse aux sorcières des xvi^e et xvii^e siècles. Ces pages permettent au lecteur de mieux comprendre les conditions d'élaboration des textes repris dans cette édition critique. L'ouvrage se structure ensuite en trois parties.

Interrogatoires de Magdelaine Bavent (21 juin 1644-11 septembre 1645) précise le cadre des interrogatoires auxquels la religieuse est soumise à sa demande, situation exceptionnelle vu la dangerosité d'une condamnation, mais qui s'explique sans doute par l'espoir de se disculper : Magdelaine insistera toujours sur sa volonté de ne nuire à personne. Le reste du chapitre reproduit la transcription de l'interrogatoire, dont la violence ne peut manquer de frapper le lecteur. Ces pages – en partie inédites – démontrent l'étroite collaboration entre les ecclésiastiques et les juges, et soulignent l'impact psychologique sur la prévenue de la répétition des exorcismes et des confrontations avec les autres religieuses, ses accusatrices. Magdelaine néanmoins se défend avec pugnacité et refuse de se conformer au modèle de la possession démoniaque élaboré par le système judiciaire de l'époque et parfaitement intégré par ses juges : elle lui oppose ses propres conceptions de la possession et du sabbat, que son imaginaire construit sans doute sur la base de ses obsessions religieuses et érotiques personnelles, et des cérémonies d'exorcisme auxquelles elle a assisté. La force de caractère de l'accusée transparait régulièrement dans ce texte.

Histoire de Magdelaine Bavent (1652), comme le chapitre précédent, indique dans un premier temps les conditions de rédaction du texte : Magdelaine est incarcérée à Rouen et écrit son autobiographie à la demande du père oratorien Charles Desmarets, son confesseur. Il s'agit d'un témoignage extrêmement précieux puisque, en l'état actuel de la recherche, il constitue le seul exemple d'un récit à la première personne d'une femme condamnée pour sorcellerie. Magdelaine Bavent confesse notamment sa présence au sabbat et ses rapports sexuels avec des démons et des sorciers, avec de nombreux détails obscènes et blasphématoires, ou encore son cannibalisme, pratiqué sur de jeunes enfants. Le texte demeure cependant lui aussi contraint, sans doute il est vrai dans une mesure moindre que les interrogatoires. Reste qu'il est permis de s'interroger sur les motivations – politiques ? religieuses ? – qui amènent le religieux à obtenir cette confession écrite de sa pénitente, qui élabore indubitablement son texte afin de construire son propre personnage. L'autrice dénonce les mauvais procédés de ses accusateurs, religieux et religieuses, mais maintient le doute et l'incertitude sur ses souvenirs, ouvrant la porte à la possibilité d'une fiction et

faisant de ce qui devait être un « simple » témoignage, un texte beaucoup plus subtil et complexe. La seconde partie du chapitre reproduit le récit autobiographique, les testaments sataniques de Pierre David et Mathurin Picard et l'arrêt de la cour du parlement de Rouen contre deux autres inculpés dans l'affaire de Louviers, le même Mathurin Picard et Thomas Boullé.

La dernière partie, *Textes annexes*, réunit des textes également liés à l'affaire de Louviers. Le procès-verbal de Pierre Delangle, pénitencier d'Évreux, sollicité par Magdelaine Bavent pour une nouvelle confession, dont elle espère sans doute une amélioration de ses conditions de détention (elle signe le procès-verbal, preuve de sa volonté de coopérer), malgré l'affirmation contraire dans son autobiographie. Le texte mérite notamment l'attention car il donne un nouvel exemple de l'imaginaire démoniaque de l'accusée, et souligne sa capacité à construire sa défense en s'adaptant aux attentes de son interlocuteur. Certes, la confession est transcrite par Delangle et peut avoir été remaniée par ce dernier, mais elle n'en reste pas moins un témoignage intéressant de l'état psychologique de Magdelaine. Viennent ensuite le récit par le provincial supérieur des capucins de Rouen de deux exorcismes auxquels la religieuse a assisté, et qui livre une image très négative de la jeune femme, qui pervertit un monastère paisible. L'auteur cherche très clairement à innocenter les religieuses et à charger Magdelaine Bavent. Le dernier document est une mazarinade, qui implique le cardinal dans l'affaire de Louviers, et permet au lecteur de comprendre pourquoi, alors que jamais Magdelaine Bavent ne cite Mazarin, son autobiographie est utilisée par la Fronde pour discréditer le ministre d'Anne d'Autriche.

Le volume se termine par un index des personnages des interrogatoires et de l'*Histoire*, et une riche bibliographie.

L'édition critique de Marianne Closson et de Nicole Jacques-Lefèvre, en explicitant l'élaboration et les enjeux de l'autobiographie de Magdelaine Bavent, offre de mieux comprendre à la fois le cas précis de l'affaire de Louviers, et la crise démoniaque des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Le volume est du plus grand intérêt, par ses composantes historiques, juridiques, linguistiques et psychologiques. Il s'agit d'une contribution non négligeable à l'histoire des mentalités.

Katherine Rondou

Évelyne Berriot-Salvadore, Philippe Chareyre et Claudie Martin-Ulrich (édit.), *Jeanne d'Albret et sa cour*. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2023, 541 p.

Les éditions Classiques Garnier rééditent, et nous ne pouvons que nous en réjouir, les actes du colloque consacré en 2001 à Pau à Jeanne d'Albret (1528-1572), et publiés une première fois en 2004. Cet ensemble de vingt-trois essais, par son approche pluridisciplinaire, constitue en effet une biographie particulièrement intéressante de la reine de Navarre : *Jeanne d'Albret et sa cour* reconstitue avec minutie à la fois la place et le rôle de Jeanne d'Albret au sein des réseaux dynastiques et intellectuels du XVI^e siècle, et indique la position difficile de la cour de Navarre, au niveau politique, religieux et culturel, « coincée » entre deux puissants royaumes catholiques, l'Espagne et la France.

Le volume s'organise en cinq parties thématiques. La première partie, *Jeanne d'Albret devant le choix religieux*, compte quatre contributions, qui aident notamment le lecteur à mieux cerner la foi de la nièce de François I^{er}, et son rôle dans les querelles religieuses. La deuxième partie, *L'Entourage de Jeanne d'Albret*, traite à la fois des rapports avec le clergé – les auteurs soulignent entre autres les tensions entre la reine de Navarre et les autorités religieuses catholiques béarnaises – et avec les représentants de l'administration, dont l'essai tente de cerner au mieux le profil. Les auteurs soulignent également les efforts de la reine, pour défendre sa loyauté à la France catholique, tout en demeurant fidèle à sa conversion au protestantisme. La troisième partie, *Jeanne d'Albret et l'humanisme*, démontre que, certes sans atteindre le niveau de sa mère, restée célèbre dans le domaine littéraire à la fois comme mécène et comme autrice, Jeanne de Navarre ne néglige aucunement les arts, et s'intéresse plus particulièrement à la poésie. Ce chapitre replace également l'action de Jeanne d'Albret dans le contexte linguistique et culturel de son royaume, notamment en rappelant la tentative infructueuse du poète gascon Pey de Garros (1530-1585) de faire de l'occitan parlé en Gascogne la langue d'État de la Navarre, ou encore en soulignant la discordance à laquelle se heurtent les poètes protestants, lorsqu'ils doivent concilier leurs convictions religieuses à la fascination du XVI^e siècle pour la culture antique, et donc païenne. Le chapitre suivant, *Jeanne d'Albret et les arts*, prolonge cette réflexion dans les domaines des arts décoratifs, de la musique et de la peinture. La cinquième partie, *Jeanne d'Albret aux yeux de la postérité*, se focalise sur les représentations de l'existence exceptionnelle de la mère d'Henri IV, ne serait-ce que par son rôle

politique et les circonstances nébuleuses de sa mort, peu de temps avant les massacres de la Saint-Barthélemy.

Les directeurs de cette publication collective, Évelyne Berriot-Salvadore, Philippe Chareyre et Claudie Martin-Ulrich ont réuni, lors du colloque de 2001, une équipe compétente et variée, qui a permis la publication d'un volume d'une grande qualité scientifique, à la fois par la rigueur des auteurs, et la minutie de leurs enquêtes. *Jeanne d'Albret et sa cour*, vingt ans après sa première édition, mérite toujours de trouver son public, par la finesse des analyses proposées et l'aspect complémentaire des études qui le composent.

Katherine Rondou

**Aimée Boutin, Adrianna M. Paliyenko et Catherine Witt (édit.),
Redécouvrir Louisa Siefert (1845-1877) : richesse d'une œuvre
de femme à l'ère de la modernité. Paris, Honoré Champion,
« Littérature et genre », 2024, 288 p.**

Aimée Boutin (Florida State University), Adrianna M. Paliyenko (Colby College) et Catherine Witt (Reed College) ont réuni une équipe internationale et pluridisciplinaire afin d'enrichir notre connaissance de la vie et de l'œuvre de l'écrivaine lyonnaise Louisa Siefert (1845-1877). L'analyse du travail de Siefert, injustement tombé dans l'oubli jusqu'à une époque récente, offre également aux chercheurs de s'interroger sur les conditions de la création littéraire féminine au XIX^e siècle, sur l'impact des éléments biographiques sur l'écriture, sur la transgénéricité au sein d'une même œuvre et sur l'intertextualité. *Redécouvrir Louisa Siefert (1845-1877) : richesse d'une œuvre de femme à l'ère de la modernité* naît de la volonté d'exploiter les archives relatives à l'autrice, mais cherche sans nul doute à livrer à la postérité une étude qui souligne l'apport de Louisa Siefert au milieu littéraire et artistique du deuxième tiers du XIX^e siècle.

Le volume compte onze contributions. Le premier texte est un dialogue entre Aimée Boutin et Adrianna M. Paliyenko, où les chercheuses précisent les facteurs intervenus dans la reconnaissance et la préservation de l'œuvre de la poétesse lyonnaise, notamment ses qualités littéraires, et les raisons qui expliquent au contraire la disparition de ces mêmes textes de la scène artistique, qu'elles opposent aux conditions actuelles. Les chercheuses évoquent ensuite les vicissitudes des archives Louisa Siefert, de la mort de l'autrice à leur acquisition en 2005 par la Beinecke Library de

Yale, favorisant la consultation de ces documents par leur catalogage et leur numérisation (*Postérités de Louisa Siefert : mémoire, histoire, matrimoine*).

Hervé Joly (CNRS), dans *Louisa Siefert, une ascendance germanique, protestante et soyeuse*, établit l'héritage culturel et religieux de la famille Siefert, et retrace le parcours professionnel du père de Louisa, Henri Siefert, dans le milieu lyonnais du commerce de la soie. Originaire d'Allemagne, Henri Siefert s'établit solidement : il offre à sa famille une vie aisée, et la fréquentation des milieux artistiques et cosmopolites de Lyon. Un confort auquel la famille doit malheureusement renoncer lorsque l'entreprise paternelle fait faillite en 1868.

Le protestantisme de Louisa Siefert : un élément déterminant dans sa carrière de femme poète de Pauline Morel (Sorbonne) se focalise sur la culture protestante de Louisa Siefert, qui affiche une fascination sincère pour les persécutions subies par ses coreligionnaires et certains de ses ancêtres dans la France catholique.

Adrianna M. Paliyenko, dans *Louisa Siefert et le désir de mémoire : « Les Papiers de famille », ou le mal d'archive avant la lettre*, prolonge la réflexion de Pauline Morel par l'examen du poème *Les Papiers de Famille*, publié en 1868 dans son premier recueil, *Rayons perdus*. La chercheuse étudie la relation entre l'archive et la mémoire, une thématique qui traverse toute l'œuvre de Siefert.

Catherine Witt – *Les affinités électives de Louisa Siefert et Charles Asselineau* – prolonge la réflexion sur l'archive, en reconstituant la relation entre Louisa Siefert et son maître en poésie, l'écrivain Charles Asselineau (1820-1874). Witt analyse les cahiers d'étude de Siefert, rédigés sous la tutelle d'Asselineau, la correspondance de la jeune femme avec sa mère et un recueil inédit de poèmes d'amour dédié par la disciple à son mentor. Ces documents démontrent que la relation tumultueuse des deux artistes constitua un vrai stimulus pour la création poétique de Siefert.

Dans « *Marguerite* » de *Louisa Siefert : mémoires de lectures et relations de genre*, Christine Planté (université Lyon II) revient sur le poème le plus connu de l'écrivaine, afin d'établir un dialogue entre le texte et les commentaires qu'en livrent Asselineau et Rimbaud. Tous deux rapprochent les regrets exprimés dans *Marguerite* de l'Antigone de Sophocle, condamnée elle aussi à la stérilité, et laissent transparaître la problématique de la réception, pour la poésie féminine sortant de la norme féminine du XIX^e siècle.

Alain Chevrier (chercheur indépendant) – *Louisa Siefert et le pantoum. Des « chemins discrets » entre Asselineau et Bavière* – analyse l'introduction du pantoum, une forme poétique orientale, dans les cercles poétiques fran-

çais du XIX^e siècle et se focalise dans un second temps sur les trois pantoums de Louisa Siefert, dont il souligne l'originalité métrique.

« *En passant en chemin de fer* » : *locomotion, poésie et lettre de voyage* d'Aimée Boutin s'interroge sur l'influence de la mobilité sur l'écriture de la poétesse, qui quitte Lyon à de nombreuses reprises, notamment pour des séjours thermaux dont elle espère une influence positive sur sa santé chancelante. L'examen des poèmes et des récits de voyage révèle en effet qu'un sentiment d'exil se mêle à une crainte plus générale face à l'incertitude de l'avenir, une forme d'angoisse typique de la modernité.

Si les premières communications se concentrent plus spécifiquement sur l'œuvre poétique de Siefert, sans doute la part la plus connue de sa production littéraire, les derniers articles rappellent que l'autrice écrivit également des pièces et un roman. Olivier Bara (université Lyon II), dans *Les comédies romanesques de Louisa Siefert (1872) : théâtralité « d'une scène imaginaire »*, étudie quatre pièces rédigées entre 1868 et 1872, et rassemblées ensuite sous le titre *Comédies romanesques*. Malgré la modestie affichée dans la préface par Siefert, qui inscrit ses textes dans la vogue des spectacles dans un fauteuil, une analyse minutieuse démontre la qualité de ces œuvres et une réelle ambition de dramaturge chez l'autrice.

Siefert publie son unique roman, *Méline*, en 1876. Sur la base de la correspondance de la romancière, Laetitia Hanin (université Clermont Auvergne) étudie la genèse du texte et comprend que cette phase d'écriture s'inscrit dans une démarche thérapeutique, typique d'une époque où les médecins conseillent effectivement aux femmes malades de prendre la plume. La chercheuse s'interroge également sur l'opportunité d'analyser ce type d'écrit sous l'angle de l'autofiction (*Méline (1876) de Louisa Siefert, roman d'analyse ou autofiction ?*).

Enfin, Lucy Frézard (université de Lyon), dans *Entre privé et public, reconstruire « une Louisa inoubliable » : étude du geste biographique dans Souvenirs rassemblés par sa mère (1881)*, examine la biographie de l'autrice rédigée par sa mère, afin de faire la part entre les faits, et la volonté d'Adèle-Adrienne Belz de présenter sa fille à son lectorat selon un éclairage bien précis.

Redécouvrir Louisa Siefert (1845-1877) : richesse d'une œuvre de femme à l'ère de la modernité revient largement sur des éléments biographiques : les origines sociales et religieuses de l'autrice, élevée dans un milieu bourgeois provincial protestant, le soin apporté à son éducation par une famille qui connaît, après une certaine aisance économique, d'importants soucis pécuniaires, les nombreux problèmes de santé que doit affronter Louisa

Siefert, ses convictions stoïciennes et républicaines, son inscription dans la vie intellectuelle et culturelle de l'époque, etc. Des informations non dénuées d'intérêt, qui permettent au lecteur de mieux cerner les conditions dans lesquelles l'écrivaine a élaboré son œuvre et qui, confrontées aux biographies d'autres autrices contemporaines, permettront à terme d'établir plus précisément les conditions de travail des écrivaines au XIX^e siècle. Les communications ne se « limitent » néanmoins aucunement à ces intéressantes considérations biographiques, et proposent un examen attentif de l'œuvre de Louisa Siefert, selon différents angles d'approche, en prenant en considération à la fois l'engagement artistique, politique et spirituel de l'autrice. L'ouvrage collectif constitue dès lors une publication de grande qualité, qui enrichit à la fois les études de genre et l'histoire littéraire, tout en offrant des pistes de réflexion aux sociologues de la littérature. Enfin, l'essai remet sur le devant de la scène des textes de qualité, longuement oubliés, et suggère au lecteur, toutes formations confondues, d'agréables moments de lecture.

Katherine Rondou

Geneviève Clermidy-Patard, *Madame de Murat et la « défense des dames »*. Un discours au féminin à la fin du règne de Louis XIV. Paris, Classiques Garnier, « Classiques Jaunes. Essais », 2023, 479 p.

L'essai de Geneviève Clermidy-Patard, *Madame de Murat et la « défense des dames »*. *Un discours au féminin à la fin du règne de Louis XIV*, publié en 2012 dans la collection « Masculin/féminin dans l'Europe moderne » de Classiques Garnier, reparaît en 2023 en format de poche dans la collection « Classiques jaunes. Essais ». Une démarche dont nous nous réjouissons puisqu'elle favorise la diffusion d'un ouvrage de grande qualité. Première monographie consacrée à l'œuvre d'Henriette-Julie de Castelnau comtesse de Murat (1670-1716), l'essai de Clermidy-Patard offre au lecteur de mieux cerner la personnalité et les écrits variés (mémoires, fables, contes, romans historiques, etc.) d'une autrice de la fin du règne de Louis XIV.

Dans un premier temps, la chercheuse rappelle les conditions d'élaboration de l'œuvre. Alors qu'elle vit séparée de son époux à Paris et fréquente différents salons, Madame de Murat est impliquée dans deux scandales à caractère sexuel et est incarcérée au château de Loches. Elle tente alors de se disculper en rédigeant un roman autobiographique en 1697. Cette publication est suivie d'autres textes fictifs, jusqu'en 1710.

L'essai compte ensuite deux parties. Dans *Un discours au féminin ? Unité et variété de l'œuvre*, Clermidy-Patard analyse les prises de position de Madame de Murat en faveur des femmes. Contrairement à certains de ses contemporains, l'autrice choisit le genre fictif pour dénoncer les injustices sociales envers les femmes, et s'appuie sur sa situation personnelle afin de défendre tout un genre contre les dangers de la calomnie, recourant dès lors à un emploi très particulier de la première personne du singulier. Les fictions de la comtesse prodiguent aux lectrices des conseils leur permettant notamment de se défendre seules contre les mariages forcés et les séducteurs, et tentent de constituer une conscience féminine collective.

La seconde partie, *Les Enjeux de la défense des femmes. L'Inscription de l'œuvre dans l'univers des discours*, explore davantage la construction de Madame de Murat comme femme écrivain et sa volonté d'être lue, de voir ses textes publiés.

Le volume compte également quelques annexes : le résumé des principales œuvres de l'écrivaine, le manuscrit 3471, des extraits de documents officiels relatifs à la comtesse et un florilège de « jugements » sur l'autrice et son œuvre, contemporains ou non de Madame de Murat. Une riche bibliographie suit les annexes.

L'essai de Geneviève Clermidy-Patard révèle la richesse de l'œuvre de la comtesse de Murat, à la fois par la variété de ses formes et les réflexions du contenu. Madame de Murat défend sa réputation et celle des femmes en général, et malgré son exil et son enfermement à Loches, parvient à conquérir une place que la société de la fin du xvii^e et du début du xviii^e siècle lui refuse, par le moyen de l'écriture. L'autrice choisit majoritairement la fiction narrative pour exprimer ses convictions féministes. Sa prise de distance envers les discours sociaux, particulièrement perceptible dans l'expression du « je », mérite également l'attention, tout comme son souci de convoquer toutes les formes de publications à sa disposition pour se faire entendre, à une époque où l'autorité du monarque français vieillissant se durcit. *Madame de Murat et la « défense des dames »*. *Un discours au féminin à la fin du règne de Louis XIV* s'adresse plus spécifiquement aux spécialistes des dernières décennies du Grand Siècle et des études de genres, ainsi qu'aux chercheurs plus particulièrement intéressés par l'expression du moi en littérature, mais le didactisme de l'auteur permet à un plus large public de découvrir une œuvre oubliée, mais riches d'enseignements.

Katherine Rondou

Zoé Derleyn, *Debout dans l'eau*, Arles, Rouergue, 2021, 144 p.

Ce sont de véritables chiens qu'on rencontre chez Derleyn, qui choisit pour narratrice de son premier roman une jeune adolescente (onze ans) abandonnée chez ses grands-parents par une mère totalement absente: « ma mère m'a déposée un matin et elle n'est jamais venue me rechercher » (p. 56). Tandis qu'agonise son autoritaire grand-père, l'adolescente s'occupe au jardin, explore la campagne environnante (ce sont les vacances scolaires), rêve, lit et se souvient. Les trois grands chiens de la maison ne semblent pas combler la carence affective. Baron, labrador noir, est pourtant le seul capable de la retrouver dans sa cachette, celui qui s'allonge à ses côtés et qui aime autant les groseilles à maquereau qu'elle et son grand-père (p. 10). C'est le chien préféré du grand-père parce qu'il serait le plus intelligent, même s'il s'échappe souvent et s'attire beaucoup d'ennuis en courant après le gibier (p. 19). Roc et la narratrice ont aussi un point commun: « notre propriétaire précédent ne voulait pas de nous. Et aucun de nous n'a de pedigree [...] je suis à peine la fille de ma mère. » (pp. 17-18). Mais elle ne se sent pas proche de lui pour autant: « C'est juste un chien, haut sur pattes, noir et touffu, et qui sent mauvais quand il pleut, exactement comme les autres. » (p. 18). Tempête, « gigantesque et de couleur fauve [...] ressemble un peu à un lion qui aurait une tête noire » (*Ibid.*) Les trois sont nerveux, se font craindre et peuvent mordre... au point de faire fuir les infirmières. Seul le grand-père les faisait obéir (p. 31) et la jeune fille les craint quelque peu, même Baron qui pourtant la protège (p. 41). Elle assure que Baron et elle sont « très amis en promenade », elle lui raconte ses lectures et ses rêves (*Ibid.*), elle lui fait jouer le rôle d'un chien de traîneau (p. 54); n'empêche, il la bouscule et la fait tomber, notamment quand il s'impatiente de son immobilité (p. 44), ou se fâche quand il ne peut sortir – il s'étale sous la table et espère que quelqu'un le cognera pour qu'il puisse le mordre (p. 65). Les poils des chiens sont utilisés pour chasser les taupes: Tempête surtout est ravie de se faire brosser (p. 62) mais c'est elle qui a le plus peur de l'orage (p. 72); tous les chiens se réjouissent quand la narratrice descend en pleine nuit: « Les chiens n'en revenaient pas de me voir à cette heure-là et ils sautaient autour de moi et me poussaient » (p. 68). Mais seul Baron « sourit » (p. 71). Elle décrit ce que font les chiens: s'arranger pour ne pas manger les rondelles de carotte mélangées aux abats dans leur pâtée (p. 100), japper et gigoter en dormant (p. 124), s'en foutre de la pluie et se secouer un bon coup en rentrant (p. 114)... Elle les observe attentivement:

Quand les chiens trouvent un lapin malade, ils se mettent à lui tourner autour en aboyant, comme si le lapin n'était pas aveugle mais sourd et qu'il suffirait de lui hurler un bon coup dessus pour qu'il entende et enfin détale; c'est ça qu'ils veulent les chiens, que le lapin détale pour pouvoir l'attraper. Un lapin qui ne bouge pas, qui tremblote sur place, ça ne les intéresse pas et ils finissent par s'en aller. [...] Un jour, j'ai vu Baron lever la patte et faire pipi sur un lapin malade. (p. 116)

Lucide, la fillette déclare : « Je ne sais pas si mon grand-père m'aime. Je ne crois pas. Moi non plus. Nous aimons les mêmes choses. L'étang, les groseilles à maquereau, la lumière, le jardin. » (p. 87). Elle ne cite pas Baron. Mais ce qui fait lien entre les êtres vivants, qu'ils soient hommes ou chiens, n'est-ce pas le fait d'aimer la même chose ? Elle prétend avoir peur que sa mère revienne et l'emmène de force, « qu'elle m'arrache à l'étang, à l'herbe et à la ferme, au vent » (p. 118). Elle ne cite pas Baron. À son grand-père, elle ne « raconte que les choses sans importance » (p. 120), elle dit qu'elle a dû laver Baron parce qu'il s'était roulé dans une charogne mais pas qu'« il s'est avancé comme pour lui mordre la main mais qu'à la place il [lui] a léché les doigts. » (*Ibid.*) « Quand les chasseurs abattront Baron, ils le laisseront là où il sera tombé... Il se sera enfui un matin... » (p. 131) : l'épilogue en forme de prolepse comble l'ellipse de la mort et de l'enterrement du grand-père, en la remplaçant par celle du chien. Les quatre dernières pages du roman, rédigées au futur, sous-titrées « Baron », racontent comment deux ans après la longue agonie de l'aïeul, et comme on s'y attendait depuis le début, Baron est tué par les chasseurs, retrouvé par la narratrice, ramené près de la maison où Dirk l'entermera pendant qu'elle sera à l'école. Dirk, le jeune homme qui s'occupe du jardin depuis que le grand-père n'en est plus capable, attire la jeune fille qui s'éveille à la sensualité, sans se l'avouer. Et deux fois, Baron a fait venir Dirk (p. 115, 133), songe-t-elle : grâce au chien, elle peut éprouver cette étrange sensation au creux du ventre... C'est alors qu'elle se « rendra [...] compte qu'il était [son] préféré à [elle] aussi » (p. 134). Derleyn ne mise aucunement sur l'effet de surprise. Tant la mort du chien que le désarroi et la solitude de la jeune narratrice suscitent pourtant l'émotion, non des personnages mais des lecteur-rices, troublés par l'effet de réel produit, entre autres, par la description des détails du quotidien soigneusement observés, probable qualité d'une romancière et spécificité d'une « écriture femme » (Cf. Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1981) qui privilégie le vécu observé dans ses moindres recoins. Mais, même si l'intimité peut être grande entre l'humaine et le canidé, la romancière n'envisage guère le « point de vue animal » comme le fait Baratay dans

ses essais, certes historiques et non fictifs (Cf. Éric Baratay, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, coll. « L'Université historique », 2017). Pour Virginia Woolf, cette apparente incommunicabilité entre un chien (Flush) et sa maîtresse (la poétesse Elizabeth Barrett Browning, 1806-1861) peut être un atout : « Le fait est qu'ils ne pouvaient communiquer avec des mots ; et cette absence de paroles les conduisait sans aucun doute à d'innombrables malentendus. Mais ne conduisait-elle pas aussi à une intimité particulière ? » (Virginia Woolf, *Flush. Une biographie*, trad. Charles Mauron, Paris, Le Bruit du temps, 2010, p. 59). Reste à savoir si cette intimité profite autant au chien qu'à sa maîtresse. Peut-être faut-il encore s'interroger à la fois sur les sources de la romancière et sur le public cible (captif?) de son roman. Le caricaturiste français Henry Monnier écrit : « Faut avoir éhü des chiens pour savoir ce qu'en est » (Cf. Henri Monnier, *Paris et la province*, Paris, Garnier frères, 1866. Cité par Bernard Belin, *Le Loup & le Chien & l'Homme*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 132). La romancière a-t-elle (eu) des chien-nes qui ont « enrichi [...] son âme » (Cf. Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « tête nue », 2021, p. 21) ? S'adresse-t-elle en priorité aux lectrices ayant (eu) des chien-nes ?

Catherine Gravet

Antoine Derobertmeasure, Marc Demeuse et Marie Bocquillon (édit.), *L'École à travers l'art et la (pop) culture, de la photo de classe au manga*. Bruxelles, Mardaga, 2022, 544 p.

Après avoir publié en 2020 chez le même éditeur *L'École à travers le cinéma, ce que les films nous disent sur le système éducatif*, les spécialistes des sciences de l'éducation à l'Université de Mons que sont Antoine Derobertmeasure, Marc Demeuse et Marie Bocquillon se tournent désormais vers la pop culture pour analyser les rapports de celle-ci avec le monde scolaire. Dans l'introduction, ils justifient leur choix en raison de l'importance de la pop culture dans notre société, des liens entre culture classique et pop culture, ainsi que du bagage polymorphe des élèves. Il s'agira donc, dans un domaine dont la définition ne fait pas consensus, de faire porter son attention sur ce qui est consommé et de présenter les incontournables avec une lecture propre aux sciences de l'éducation.

La première partie de l'ouvrage, *L'École : des élèves et des profs... mais pas que !* s'intéresse d'abord à la bande dessinée à travers trois articles. Celui

d'Adrien Raimbault *L'Image de l'enseignant dans la bande dessinée franco-belge*, tiré de son mémoire de 2014, retrace l'image de l'école depuis l'avènement de la BD. Marc Demeuse (UMONS) voit, chez *Génial Olivier: technocrate et génie créatif de la triche*, le moyen pour l'auteur de régler ses comptes avec l'école. Serca Erceylan et Olivier Maulini (Université de Genève) s'intéressent eux aussi à la figure du cancre de BD dans *Sous les déformations comiques, la quintessence pédagogique ? Le duo élèves dissipés – enseignantes confinées dans la bande dessinée*. À travers les figures du Petit Nicolas, de Calvin et de Titeuf, ils montrent combien l'école apparaît archaïque, guidée par des règles arbitraires et des savoirs absurdes pour des enfants pleins de questionnements et de vie face à des institutrices caricaturales.

Les deux articles suivants se penchent sur le cas particulier de la saga Harry Potter. *De la réalité à la fiction et vice-versa. Le système de gestion des comportements utilisé à Poudlard et dans certaines écoles qui s'en inspirent est-il conforme au Soutien au Comportement positif ?* de Marie Bocquillon, Christophe Baco, Antoine Derobertmeasure et Marc Demeuse (UMONS) examine la manière dont, non seulement la réalité inspire la fiction, mais également comment celle-ci influence les pratiques pédagogiques. Ainsi le système de points à Poudlard tire son origine d'une expérience mise en œuvre depuis 1830 dans certaines écoles anglaises: l'organisation en « maisons » qui se base sur la hiérarchie entre enseignants et met les élèves en compétition. Les auteurs se demandent si le mode de fonctionnement inspiré par Poudlard et qu'on trouve dans certains établissements scolaires correspond au « Soutien au comportement positif ». Celui-ci vise à créer un cadre propice aux apprentissages, tout en enseignant des comportements en phase avec des valeurs sociales de solidarité, de respect... Une observation attentive révèle de nombreuses divergences entre les deux modèles, ce qui rend nécessaire une prise de recul avant d'adopter un système issu de la saga. C'est aussi un regard critique que portent Laëticia Delbart et Fabienne Renard (UMONS) dans *Le professeur Dumbledore et le professeur Xavier: des leaders transformationnels ?* Elles observent les directeurs de deux écoles insolites: Poudlard et l'école de la saga X-Men et concluent que leurs comportements et leurs pratiques managériales ne sont pas sans dérives.

Le dernier article de la première partie, *Kaléidoscopie du système scolaire au prisme des chansons* de Jean-François Marcel (Université Toulouse Jean-Jaurès) se penche sur un corpus de 42 chansons qui évoquent l'institution scolaire et qui la présentent comme une entreprise de normali-

sation. En effet, dans ces chansons, l'école oppose le cancre révolté et en souffrance au bon élève, elle ne prend pas en considération les innovations pédagogiques et maintient les contenus dans des normes datées, notamment morales. Finalement, ces chansons brossent le portrait d'une école en échec qui se caractérise par une perte de sens tant pour les professeurs que pour les élèves.

La deuxième partie, *Un peu de maths et d'éducation culturelle et artistique* regroupe deux articles. *Langage universel, langage commun ? Comment le cinéma représente les mathématiques* de Paolo Bellingeri (Université de Caen) part du constat que tant les maths que le cinéma visent à représenter le réel pour observer combien celui-ci parle mal de celui-là. Souvent, les mathématiciens sont présentés à travers des clichés et les contenus sont simplifiés pour être accessibles au public. Mais l'important est de transmettre un « esprit mathématique » qui favorise la discussion.

Les médias audiovisuels grand public comme porte d'accès à l'éducation culturelle et artistique pour les futurs enseignants : une bonne idée ? par Laurie Simon, Émilie Carosin et Antoine Derobertmeasure (UMONS) interroge la formation des futurs enseignants alors que se met en place le PECA dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence. Les auteurs se demandent en quoi les représentations cinématographiques véhiculent ou pas les enjeux de l'éducation culturelle et artistique. Ils ont retenu deux films qui se caractérisent par la mise en projet des élèves : un film américain, *Écrire pour exister* (2007) et un film français *Les Héritiers* (2014). Ces œuvres mettent en scène des enseignantes dans une école où les élèves viennent de milieux défavorisés et sont perturbateurs. Leurs projets aboutissent grâce à une série de choix pédagogiques qui favorisent le sens par la mise en jeu d'objectifs véritables.

Dans la troisième partie, sont abordés *Cuisine, jeux vidéo et chasse au trésor*. Clermont Gauthier (Université Laval) et Steve Bissonnette (Université Teluq) s'intéressent à la problématique de la recette dans « Apprendre à enseigner comme on apprend à cuisiner, avec des recettes ! ». Comme le goût et le toucher sont dévalorisés par rapport aux autres sens, la question de la « recette » pédagogique a attiré le mépris des tenants de la pédagogie nouvelle, désireux de faire valoir la formation scientifique des enseignants. Après avoir passé en revue l'histoire des recherches sur ces questions qui opposent scientifiques et enseignants de terrain, l'article conclut en mettant en évidence le paradoxe qui, d'une part, dénonce les tâches toujours plus nombreuses demandées aux enseignants et, d'autre part, leur enjoint de créer eux-mêmes leurs outils sans recourir aux recettes.

Est-ce que la PlayStation 5 va remplacer l'enseignant ? demandent Rudy Potvin (UMONS) et Joachim Sosson (Haute École Albert Jacquard). Selon eux, les jeux vidéo présentent des caractéristiques qui incitent à les examiner d'un point de vue pédagogique : contrairement à d'autres supports, ils sont interactifs, ils permettent de découvrir des mécanismes en jouant, les récompenses incitent à continuer alors que les difficultés augmentent et le joueur est confronté à l'échec formateur. Par conséquent, on peut les envisager comme supports à l'apprentissage.

Et si la carte menait au trésor ? Comprendre les enjeux de l'éducation scientifique à l'école grâce à L'île au trésor, Les Goonies et La carte magique : à partir d'une BD, d'un film et d'un album, Émilie Carosin (UMONS) et Daniella Bastin (Mauritius Chamber of Commerce and Industry – Business School) présentent les similitudes existant entre la chasse au trésor et l'éducation scientifique. Les élèves ne comprennent en effet pas toujours la logique sur laquelle repose la construction des savoirs, surtout quand ils sont complexes. L'ancrage socio-historique est également indispensable. Et le trésor est découvert quand l'élève a compris la notion ciblée.

La quatrième partie propose un voyage *De l'école de Springfield au musée national de l'Éducation à Rouen*. Philippe Tremblay (Université Laval) s'interroge : *Ay Caramba ! Pourquoi Bart ne fréquente-t-il pas une classe spéciale ? Analyse des dispositifs scolaires dans Les Simpson*. La série *Les Simpson* montre un grand intérêt pour l'école, présentée souvent de façon caricaturale mais parfois aussi nuancée : critique quant au financement et à la motivation des professeurs, mais positive sur ses capacités de transformation. L'auteur révèle la ségrégation scolaire comme fondement des différences pédagogiques, la concurrence entre écoles publiques et privées à visée commerciale mais aussi celle des écoles publiques entre elles au détriment des plus faibles, des pauvres et des moins performants. Il conclut que l'école de Springfield est la seule école pour tous où personne ne voudrait aller.

Dans *Regards queer sur l'école. Représentation des sexualités et identités de genre en milieu scolaire*, Nicolas Coutant (Musée national de l'Éducation, Rouen), explorant les ressources disponibles dans les collections du Musée, retrace l'évolution du regard que l'école pose sur l'identité de genre, de l'invisibilisation, à la lutte actuelle contre les discriminations et le harcèlement. Il note également les difficultés rencontrées par son institution quant à l'indexation des collections et les problèmes d'interprétation des documents plus anciens, comme les photos de classe.

Une cinquième partie s'intéresse aux *Vignettes, clichés et tableaux*. Catherine Stilmant (Direction du Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique, Fédération Wallonie-Bruxelles) revient à la bande dessinée dans *La BD a de la classe. Comment se case l'image désuète d'une école du temps jadis, tandis qu'ici et ailleurs l'Enseignement planche sur de grandes réformes*. L'autrice constate que la BD est désormais utilisée comme outil pédagogique mais essentiellement comme le serait un roman, avec une préoccupation centrale pour les caractéristiques du genre. Selon elle, on s'intéresse assez peu à la représentation des salles de cours. Pourtant on peut constater le décalage entre le décor traditionnel de bancs doubles face à un tableau noir et l'organisation spatiale actuelle de la classe. Cette situation s'expliquerait : les plus anciens représentent l'école telle qu'ils l'ont connue et les autres utilisent un code symbolique pour identifier le lieu dans l'espace d'une case. Ainsi, alors que les espaces scolaires sont à repenser pour permettre la collaboration et l'interactivité, les élèves continuent à absorber une image traditionnelle.

La photographie scolaire : un nouveau regard sur l'école ? d'Hugues Draelants (Université catholique de Louvain) aborde la place de la photo, apparue vers 1850 dans le monde scolaire, comme moyen de documenter la réalité de celui-ci. Les sources disponibles, principalement américaines, recensent les sujets de ces photos : les événements (rituels et cérémonies de passage), les bâtiments et installations, les acteurs et les portraits de groupes. L'auteur constate combien ces prises de vue, voulues par l'institution, sont codifiées : leur scénographie est quasi identique depuis plus de cent cinquante ans et partout dans le monde. En revanche, les coulisses de l'école, les incidents, les activités de classe sont peu présentes. En fait, la photo montre le « curriculum caché », ce qui est transmis sans être inscrit dans les programmes et notamment, la position des élèves : le corps assis ou en file indienne. Des indices, comme une approche désormais centrée sur les élèves et la position du professeur, montrent qu'une légère évolution est néanmoins en cours. L'emploi de la photo de classe comme document épistémologique ne fait pas l'unanimité mais, utilisée en lien avec son contexte, c'est un matériau qui mérite d'être étudié.

Dans *Le corps qui s'ennuie en classe. Témoignages, regards et perspectives*, Cécile Mairesse (ULB) s'étonne de ce que, malgré la part importante du bien-être à l'école dans les préoccupations actuelles, la place du corps est négligée. Alors que des peintures d'une période allant du xvii^e au xix^e siècles montrent des corps d'enfants débridés et animés quand l'autorité est absente, à la fin du xix^e, ces représentations disparaissent. Il s'agit

désormais de diffuser une idéologie du contrôle du corps comme enjeu de pouvoir. Depuis lors, le mobilier a peu évolué si ce n'est sous la pression des pédagogies actives, et la posture « tiens-toi droit ! » reste de mise, ainsi que la nécessité d'immobilisme et de silence. Selon l'autrice, l'école peine à reconnaître le fonctionnement physiologique de base de l'enfant, qui fait, il est vrai, l'objet de nombreuses théories divergentes. Elle voit, dans l'apport des arts vivants dont le médium est le corps, une opportunité que ne semble pourtant pas avoir saisie le Pacte pour un enseignement d'excellence : il n'aborde la question du corps qu'à travers le sport et ne forme pas les enseignants à cette problématique. Elle espère néanmoins une évolution.

Trois approches de la transmission : « *La stratégie Ender* », « *Lustrer, frotter* » et le « *Nord se souvient* » : c'est l'intitulé surprenant de la sixième partie. Dans *Science-fiction, prototopie et éducation*, Damien Canzittu (UMONS) rappelle que c'est Jules Verne qui a fait entrer la science-fiction dans la pop culture et il rappelle les caractéristiques du genre, parmi lesquelles, le fait que les œuvres proposent plusieurs futurs alternatifs. Or, selon lui, l'éducation du XXI^e siècle n'envisage que les aptitudes attendues par le modèle de développement social et économique dans le but de préparer les individus à une société basée sur l'économie du savoir. Parmi ces compétences, le développement de la flexibilité, de l'adaptabilité, de la productivité et du leadership, inspiré par le néolibéralisme des années 1970. L'auteur propose à l'école de se donner des objectifs de développement humain et équitable pour envisager des futurs alternatifs. À cette fin, il propose la lecture de romans de SF, dont *Ce qu'on s'amusait* d'Asimov et *Un cantique pour Leibowitz* de Miller.

Game of Thrones : une histoire d'éducation, d'apprentissages..., c'est ce que défendent Karim Boumazguida, Gaëtan Temperman et Bruno De Lièvre (UMONS). La série appartient à la fantasy, genre transmédia par excellence. Les sujets qu'elle aborde sont multiples et trouvent un écho dans la société actuelle : pouvoir politique, changement climatique, hiérarchie sociale, religion... Une redéfinition de l'apprentissage apparaît également sous différentes formes : formel, informel (surtout) et non formel. Ainsi, les personnages apprennent sans en être conscients et des stratégies pédagogiques efficaces sont mises en œuvre.

Daniel San vs Johnny Lawrence. Critique de leur conception de l'enseignement et de l'accompagnement de Damien Canzittu, Marie Bocquillon et Antoine Derobertmeasure (UMONS) s'intéressent à *Karate Kid* et surtout à *Cobra Kai* qui combinent deux mythes : Pygmalion et Frankenstein. En effet, les professeurs de karaté des séries veulent transformer leurs élèves

pour les faire coïncider avec leur image de la réussite et, parfois avec eux-mêmes. C'est un formatage au nom d'une société idéale. La persistance du mythe à travers l'histoire montre la tension entre la dépendance et la liberté dans l'acte de former.

Une septième partie demande *Qu'est-ce que les rockeurs, rappeurs et extraterrestres peuvent nous dire de l'école ?* Justine Gaugue (UMons), dans *D'une chanson à un malaise... Peut-on rire de l'école et rire à l'école ? à propos de la chanson Pour louper l'école d'Aldebert*, revient sur une polémique française de 2019 : le projet de faire chanter la chanson dans une fête scolaire de primaire avait provoqué les protestations de parents et d'un syndicat policier. Cela s'était soldé par un dépôt de plainte, le passage « faire sauter la salle à la dynamite » étant perçu comme une incitation au terrorisme. Cet incident amène l'autrice à s'interroger sur la manière dont les enfants perçoivent l'humour. Et elle considère que celui-ci s'oppose nettement à la violence à l'école et qu'il ne faut pas confondre une chanson avec une menace contre l'enseignement.

M'occuper de vous, le plus sérieusement possible, est bien plus important que la destruction de la terre de Valérie Duvivier (UMONS), Laurent Bruyère et Célia Verschuere s'intéresse à ce qu'au Japon on appelle un « animé », en l'occurrence *Assassination Classroom*. Celui-ci aborde les thèmes du lien au professeur, du dépassement de soi et de la joie d'apprendre. Selon les auteurs – qui étudient aussi la réception de l'œuvre par des jeunes Belges –, son succès auprès des adolescents est dû à leur identification aux héros, au fait qu'il s'agit d'une quête d'identité et au scénario qui, en contexte scolaire, met en scène l'émancipation par rapport aux contraintes et la cruauté des relations adolescentes.

Dans *Le printemps gaspillé. Pourquoi les rockeurs n'aiment pas l'école*, Dominique Broussal (Université Toulouse Jean-Jaurès) et Joachim De Stercke (UMONS) rappellent les griefs des rockeurs face à l'institution scolaire qui promeut la docilité et suscite l'ennui. Ce faisant, ils mettent en évidence une série d'oppositions entre le carcan éphémère de l'école et le futur hors de l'école auxquels aspirent les rockeurs. Ce faisant, ils décrivent l'incompatibilité insoluble entre ceux-ci et le mieux scolaire.

« *Ils nous croient ilétrique mais ont est magnifique* ». Pour une *pédagogie hip-hop en France*. Émilie Souyry (Université Côte d'Azur) rappelle le manque de convergence entre programmes scolaires et intérêt intellectuel des élèves, dénoncé depuis les années 1970. Il importe pour elle de questionner ce que l'école peut apprendre du rap en matière de pédagogie. Cette problématique, contrairement aux États-Unis, fait peu l'objet de recherches

en France où il n'est pas relayé dans les médias pour la jeunesse. Le socle commun d'adhésion aux valeurs de la République est peu contesté de sorte que le rap paraît exogène. Selon l'autrice, le rap ne devrait pas seulement servir de tremplin vers des savoirs légitimes mais être considéré pour lui-même car inclure sa langue, c'est enrichir le bagage culturel, c'est prendre en considération le parcours des élèves. Il mérite d'être étudié pour ce qu'il dit de ceux qui s'y retrouvent.

Alors que le premier volume était strictement circonscrit à un seul genre, le cinéma, celui-ci ambitionne d'explorer un champ large : la « pop culture », domaine dont le périmètre n'est pas clairement défini. Cela produit un effet paradoxal : d'une part, les domaines sont très variés et on se rend compte que le choix a souvent été déterminé par les goûts des auteurs et autrices – certains l'avouent d'ailleurs spontanément –, avec un éparpillement parfois interpellant. D'autre part, plusieurs articles se recoupent ou certains contenus se répètent. C'est le cas de la BD qui fait l'objet de quatre articles dont deux sur la représentation du cancre.

Cette abondance rend encore plus difficile le classement des articles dans les différentes parties de l'ouvrage, gageure qui se pose aux directeurs de publication contraints de faire face à des sujets parfois sans lien direct les uns avec les autres. Ainsi, certains groupements ne semblent pas aller de soi. Pourquoi, par exemple, avoir réservé une section à différents genres musicaux (le rap, le rock) et ne pas y avoir inclus l'article consacré à la chanson française ?

Plus généralement, comme souvent dans ce type de recueil, la qualité n'est pas uniforme. Certains textes restent très superficiels : se contentant de dégager le regard qu'il porte sur l'école d'un cas précis de la pop culture, voire d'une œuvre particulière, sans développer le propos autant qu'on pourrait le souhaiter. Certains auteurs consacrent la plus grande part de leur article à décrire abondamment le cadre théorique dans lequel ils s'inscrivent pour, in fine, expédier le sujet lui-même en quelques lignes.

En revanche, d'autres textes attirent l'attention sur des genres ou sur des thématiques rarement abordés dans la littérature pédagogique. Même s'ils sont parfois brièvement développés ou se contentent de tracer des pistes qui mériteraient d'être investiguées plus en profondeur, ils ouvrent le champ de la réflexion. C'est le cas, par exemple, de l'article sur la posture du corps à l'école qui fait écho à celui consacré à la photo de classe. C'est aussi le cas de l'article sur le rap qui sensibilise à la manière d'intégrer les cultures appréciées par la jeunesse, en ce compris leur langage, dans un

enseignement que de nombreux articles du recueil montrent irrémédiablement attaché au passé.

Françoise Chatelain

Virginie Devillez (édit.), *Anna Boch, un voyage impressionniste*. Furnes, Hannibal, 2023, 256 p.

Anna Boch, un voyage impressionniste accompagne l'exposition éponyme organisée par le MuZee d'Ostende du 1^{er} juillet au 5 novembre 2023. Virginie Devillez (Université libre de Bruxelles) rassemble une quinzaine de chercheurs, afin de définir le rôle fondamental d'Anna Boch (1848-1936) dans le champ artistique de la seconde moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, à la fois comme artiste, mécène et salonnière.

Sylvie Patry, directrice artistique de la Galerie Kamel Mennour de Paris, dans *Morisot, Cassatt, Boch et le « cercle de l'art neuf »*, examine les mécanismes du pouvoir dans le champ de l'art, par le biais du genre, à travers les trajectoires de Berthe Morisot (1841-1895), Mary Cassat (1844-1926) et Anna Boch. Ces peintres ne se contentent pas d'exposer au Salon, davantage ouvert aux œuvres féminines en France et en Belgique, mais investissent les cercles indépendants, particulièrement les cercles impressionnistes, qui offrent l'avantage de leur octroyer une certaine indifférenciation : les principes et les pratiques artistiques impressionnistes sont accessibles aux femmes. Notons toutefois que l'indépendance revendiquée par ces trois artistes est largement tributaire de leur niveau socio-économique, de l'intérêt de leur entourage pour l'art et les avant-gardes, et de la mentalité progressiste de leurs familles.

« *Vingtiste, confettiste, méridionaliste* ». *L'Évolution stylistique vue par les critiques d'art* de Stefan Huygebaert (conservateur au MuZee) et de Wendy Van Hoorde (chercheuse au MuZee), propose un examen systématique de la réception de l'œuvre d'Anna Boch auprès de la critique du temps, qui se révèle tantôt enthousiaste, tantôt plus sceptique. L'article nuance également trois catégories esthétiques de la seconde moitié du XIX^e siècle (l'impressionnisme, le néo-impressionnisme et le luminisme), plus particulièrement dans le contexte des cercles artistiques, qui confrontent les innovations créatrices.

Laurence Brogniez (ULB) – *Anna Boch et Marguerite Van de Wiele, face à face. L'artiste au miroir de l'écrivaine* – analyse les représentations de la femme artiste dans les œuvres de fiction, et plus particulièrement l'homo-

logue littéraire d'Anna Boch sous la plume de l'écrivaine belge Marguerite Van de Wiele (1857-1941) dans *Fleurs de civilisation* (1901). Tout en prenant en compte la nécessaire distorsion romanesque, la chercheuse parvient à glaner des informations non négligeables sur le statut de la femme artiste à cette époque.

Virginie Devillez (*La collection comme reflet des affinités électives*) souligne l'intérêt d'Anna Boch pour les artistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, qui illustre son souci de défendre ses contemporains. La collection de la peintre traduit sa personnalité, axée sur la vie et le mouvement. Anna Boch s'inscrit pleinement dans la modernité, par ses voyages, son goût pour les voitures et la bicyclette, son intérêt sans cesse renouvelé pour la nouveauté.

Anna et Eugène Boch : parcours croisés d'un frère et d'une sœur artistes de Barbara Caspers (ULB) indique la dissymétrie des parcours artistiques d'Anna et Eugène Boch. Certes, la fortune familiale les dispense de devoir gagner leur vie, mais si Eugène se satisfait d'un profil d'amateur éclairé, alors qu'il s'inscrit effectivement dans les cercles artistiques, Anna cherche davantage à se poser en tant que professionnelle. Peut-être la misogynie de la fin de siècle explique-t-elle la nécessité, pour une femme, d'asseoir sa légitimité dans un milieu encore largement dominé par les hommes.

Éric Min (Vrije Universiteit Brussels), dans *Paysages et lumière. En voyage avec Anna Boch*, rappelle le contexte des voyages d'Anna Boch, entre l'émergence du tourisme de luxe, hérité du « grand tour » des fils de la bourgeoisie et de l'aristocratie, le goût de plus en plus marqué pour la lumière du sud, le perfectionnement des moyens de transport et le développement de la peinture en plein air.

Mireille de Lassus est historienne de l'art et commissaire d'expositions. Elle est également l'arrière-petite-nièce d'Anna et Eugène Boch. Dans *En Bretagne*, Lassus explique par quels procédés la peintre parvient à représenter les spécificités de la côte bretonne, notamment le contraste entre l'aspect massif de la côte et la subtilité des nuances du ciel.

Marjan Sterckx (université de Gand) et Linda Van Stanvoort (université de Gand) soulignent l'intérêt d'Anna Boch pour l'architecture, la décoration d'intérieur et l'aménagement des jardins, avec une nette prédilection pour les goûts anglais, alors même qu'elle ne s'est rendue que rarement Outre-Manche. La voyageuse acharnée n'a jamais considéré ses différents logements comme de simples pied-à-terre, mais comme des foyers reflétant ses préférences et où elle pouvait accueillir ses proches, afin de par-

tager leurs passions communes pour les arts plastiques ou la musique (*À la recherche des maisons perdues. Une visite des lieux de vie et de travail*).

« *C'est une fête pour tout le monde* », *Anna Boch et la musique* de Dominique Bauer (Katholieke Universiteit van Leuven) et Stijn Paredis (KUL) étudie la place fondamentale de la musique dans la vie privée et publique d'Anna Boch. Mélomane avertie et pianiste de talent, Anna Boch soutient les musiciens (notamment le violoniste Eugène Ysaÿe) et organise régulièrement des concerts privés dans ses différentes demeures, à une époque où Bruxelles ne bénéficie pas encore de véritables salles de concert.

Dans *La faïencerie Keramis, une présence culturelle à La Louvière*, Dominique Bauer et Ludovic Recchia (directeur-conservateur de Keramis à La Louvière) retracent la fondation et le développement de la faïencerie de la famille Boch et reviennent sur l'implication d'Anna Boch dans l'entreprise familiale (elle crée différents modèles, notamment pour son usage personnel), et dans la vie artistique de La Louvière.

Wendy Van Hoorde, dans sa *Biochronologie d'Anna Boch*, reprend les dates-clés du parcours de l'artiste. Le *Catalogue* rassemble les notices des œuvres exposées (les photographies apparaissent dans les essais) : le titre de l'œuvre et son année de réalisation, une description matérielle et sa localisation. Une riche bibliographie permet au lecteur de prolonger ses recherches sur Anna Boch.

Le catalogue souligne le caractère exceptionnel d'Anna Boch. La jeune femme met à profit l'indépendance que lui offre la fortune familiale et le libéralisme de ses proches pour s'affranchir du destin traditionnel de la bourgeoise du XIX^e siècle, exclusivement tourné vers le foyer. Anna Boch voyage et fréquente les artistes de tout bord (architectes, peintres, musiciens, etc.) afin de nourrir sa propre création artistique, reconnue de son vivant à la fois par les milieux d'avant-garde et les institutions officielles.

Katherine Rondou

Florence Ferran, Éve-Marie Rollinat-Levasseur et François Vanoosthuyse édit., *Image et enseignement Perspectives historiques et didactiques*. Paris, Honoré Champion, 2017, 542 p.

Ce recueil de textes fait le point sur une problématique qui ne peut manquer d'intéresser les enseignants mais aussi toutes les personnes intéressées par l'irruption des images dans le monde du XXI^e siècle.

Dans une introduction assez longue, intitulée *Éléments pour une histoire et une didactique*, les directeurs de la publication posent les balises de l'ouvrage et en abordent les grandes thématiques. S'interrogeant sur la notion même d'image, ils en listent les différentes conceptions : celle de Platon qui les dénonce comme des illusions mensongères, celle, sémiologique, de Peirce, l'image vue dans sa dimension émotionnelle et psychologique selon Barthes, celle qui se base sur des savoirs ou encore le regard de Baudrillard qui voit, dans les images virtuelles, la disparition même du réel. Ils s'intéressent à la relation entre enfant et images, d'abord d'un point de vue historique, depuis Comenius au XVII^e siècle, ensuite du point de vue des usages pédagogiques et des publics touchés par la politique culturelle et l'éducation artistique. Ils abordent également le passage vers l'histoire des arts, l'enseignement des arts plastiques dans une école toujours inféodée à la culture de l'écrit mais qui tente de donner une place à l'analyse de l'image ainsi que la pédagogie des images à l'ère numérique.

Le premier chapitre de l'ouvrage examine des *Dispositifs pédagogiques Textes/Images*. Dans *Enseignement par l'image et perspective à la Renaissance*, Valérie Auclair (Université Paris-Est Marne-la-Vallée) aborde l'enseignement de la perspective comme discipline dans la formation des peintres à cette époque. Grâce à des gravures de la Renaissance, elle conclut que la transmission orale de la perspective domine dans les ateliers, tandis que son étude théorique passe essentiellement par des traités associant images, textes et invitation à dessiner. Ces traités, qui permettent d'aborder scientifiquement la question de la perspective, s'adressent non seulement aux artistes, mais aussi à un public plus large qui se forme ainsi à l'appréciation des œuvres.

Catéchismes et pédagogie par l'image : des premiers manuels illustrés aux panneaux muraux de grande diffusion (XVI^e-XX^e siècles) d'Isabelle Saint-Martin (EPHE Paris) retrace brièvement l'histoire de l'utilisation de l'image par l'Église, en relation avec la parole orale et écrite, pour activer la mémoire et l'émotion des fidèles et, ainsi, susciter leur conversion et leur engagement. L'autrice indique que la situation a changé au XX^e siècle, quand la communion a été administrée aux enfants de sept ans, ce qui les a placés au centre de la représentation. Si la photographie est désormais utilisée dans l'imagerie religieuse, l'art contemporain n'y apparaît que rarement.

Ralph Dekoninck et Gregory Ems (Université Catholique de Louvain) présentent, dans *Former l'image, former à l'image : emblématique et pédagogie jésuite au XVII^e siècle*, une activité pédagogique originale mise en œuvre par les Jésuites : la fabrication d'emblèmes par les élèves de fin d'humanités.

Cette activité impliquait des compétences complexes: la mise en images de maximes chrétiennes et antiques et leur transposition en langage dans les règles de la logique et de la rhétorique. Cet exercice, qui donnait lieu à des expositions publiques, était gratifiant, distrayant mais surtout contribuait au façonnage des âmes.

Dans *Images d'élèves, images d'enfants dans les publications pour la jeunesse (1870-1910)*, Marie-Françoise Boyer-Vidal (Université de Rouen) montre combien les publications pour la jeunesse, associant images et textes, tiennent compte des débats pédagogiques du temps. Le livre de jeunesse fait figure de livre « scolaire » qui valorise l'enseignement républicain. Certains d'entre eux, gentiment impertinents en complicité avec les jeunes, sont annonceurs des productions du xx^e siècle.

Les dictionnaires Larousse au XIX^e siècle : livres de mots et livres d'images de Frédéric Pruvost (Collège Les Hautes Vignes/Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon) examine, au fil de l'histoire des dictionnaires Larousse, les relations entre définitions et illustrations mais aussi l'évolution de l'idéologie qu'ils véhiculent. Il met ainsi en évidence la manière dont s'est construit l'imaginaire collectif dans ce lieu de mémoire qu'est le dictionnaire Larousse.

Dans *Textes et images : le théâtre en contexte éducatif ou l'âge des possibles*, Ève-Marie Rollinat-Levasseur (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) s'intéresse à la manière dont le théâtre, spectacle vivant, est illustré dans les ouvrages utilisés en classe, qu'il s'agisse des éditions de « classiques », des manuels mais aussi des DVD ou, désormais, de vidéos disponibles en ligne. L'évolution des documents est parallèle à celle du regard porté par l'institution scolaire sur le théâtre.

Le chapitre II, *Image et politique éducative*, se fonde sur les deux représentations antinomiques des rapports entre éducation et image : d'une part, l'immédiateté de l'image implique l'intervention d'experts et réserve son enseignement à une élite; d'autre part, l'universalité de l'image fait d'elle un support adéquat pour amener au savoir ceux qui en sont éloignés, bref un outil de démocratisation.

Après un rappel de l'histoire de l'art depuis l'Antiquité, *L'École de Pamphile, ou comment la peinture devint un art libéral* d'Emmanuelle Hénin (Université de Reims) explique comment, à Florence au XVI^e siècle, l'enseignement du dessin et de la peinture aux élites légitime socialement et intellectuellement l'art. Anoblissement qui se poursuit par la création des Académies.

Dans *L'image : un outil de démocratisation de l'enseignement sous la Troisième République*, Anne Renonciat (École Normale Supérieure de Lyon) se penche sur l'évolution de la place de l'image. Au XIX^e siècle, elle se développe d'abord dans les « asiles » (ancêtres des écoles maternelles), puis dans l'enseignement primaire, alors que les pédagogues y étaient jusque-là hostiles. Le retournement de l'opinion est dû notamment à l'idée que l'image aide au développement de l'esprit d'observation mais est aussi un outil adapté aux nouveaux publics non savants. Qu'il s'agisse de planches murales – utilisées comme supports, auxiliaires ou compléments de l'enseignement oral – ou de petite imagerie scolaire, elles sont produites en abondance par les éditeurs scolaires.

Des films et des pédagogues, le cinéma d'enseignement dans l'entre-deux-guerres en France de Valérie Vignaux (Université François-Rabelais de Tours) analyse les dispositifs mis en œuvre, grâce à un important investissement public, pour diffuser le cinéma documentaire à destination, non seulement des élèves, mais aussi du public rural. La généralisation du cinéma parlant rend le matériel obsolète, alors que des soupçons de propagande politique se font jour. Cela signifiera la fin du projet.

Thomas Stoll (Kyrnéa – Passeurs d'images), dans *Faut-il éduquer aux images ? Enjeux et dispositifs institutionnels du cinéma à l'école*, rappelle la manière dont le cinéma à l'école a bénéficié du soutien des institutions depuis les années 1930. Après la Seconde Guerre mondiale, il s'agissait de fonder les bases d'un vivre ensemble ; le programme « École et cinéma » voulait transmettre une culture « légitime » : modifier les pratiques des jeunes, en leur proposant des films d'art et d'essai en version originale, les dossiers destinés aux enseignants étant rédigés par des spécialistes. Ce projet fait toutefois l'objet de critiques, notamment l'éloignement de l'éducation à l'image au profit de l'éducation par l'image. Le passage à l'ère numérique pose d'autres questions, en particulier l'adéquation du dispositif avec les pratiques de la jeunesse et incite à réfléchir aux usages de ceux-ci.

Une image pour évaluer la production écrite en Français Langue Étrangère (FLE) d'Auréliane Baptiste (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3), rend compte de la rupture introduite par cette innovation de présenter une image comme support d'évaluation au test de connaissance du français pour « la demande d'admission préalable » à l'université. Et des questions qui en sont le corollaire : comment choisir une image, pour que tout candidat de n'importe quelle culture puisse en parler et témoigner de sa connaissance du français ? existe-t-il d'ailleurs des images neutres ? L'analyse révèle les obstacles et, en particulier, la difficulté pour l'évaluateur, dans la tradi-

tion française de la traque au « hors-sujet », de se trouver confronté à la subjectivité.

Le chapitre III s'intitule *L'image comme objet d'enseignement (1) : la réception*. Regarder et observer s'apprennent, il faut donc mettre l'apprenant au centre de cet enseignement.

Dans *Rousseau et l'image ou les paradoxes d'une éducation visuelle négative*, Florence Ferran (Université de Cergy-Pontoise) s'intéresse à la manière dont le philosophe envisage l'éducation au regard par l'observation directe ou la pratique du dessin. Dans l'*Émile*, il recommande de limiter l'accès aux images sauf les dessins et estampes qui ont un effet affectif. Selon lui, en effet, l'image ne peut être que le support d'activités informelles entre enfants.

La réception de photographies artistiques en classe de Français Langue Étrangère : analyse des réactions interprétatives des apprenants de Catherine Muller (Université Grenoble Alpes) rapporte une activité dans laquelle la photo sert de support pédagogique pour l'élaboration d'une interprétation collective. L'expérience esthétique sert de facteur pour l'acquisition de savoirs dans une communication non guidée qui permet aux apprenants de s'approprier la structure des interactions. L'autrice développe en particulier les réactions à la photo d'Arthur Tress, *Les Mariés*.

Nathalie Borgé (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3), dans *L'Exploitation pédagogique de la photographie d'auteur en classe de Français Langue Étrangère*, présente les modalités de transmission des œuvres d'art à des non-initiés. Pour elle, l'expérience esthétique est propice à l'acquisition de savoirs et aux échanges interculturels, en même temps qu'elle modifie le rapport entre apprenant et enseignant. L'autrice décrit également la stratégie mise en œuvre dans cette activité.

Problèmes en didactique de l'image. Réflexions à partir d'Ulysse d'Agnès Varda de François Vanoosthuyse (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) et Bérengère Voisin (Université de Paris 8) s'intéresse au court-métrage que la réalisatrice a consacré à la fabrication et la réception d'une de ses photos. La didactique de l'œuvre d'art est porteuse de contradictions : il faut la situer dans l'espace, apporter des informations et, dans le même temps, en préserver le mystère. Ce film présente l'intérêt d'explicitier la photo et, ainsi, de modifier le sens donné a priori par les apprenants.

Le chapitre IV s'intitule *L'image comme objet d'enseignement (2) : le travail du support*. Les directeurs de publications identifient deux types d'approches pédagogiques : l'analyse et l'interprétation, d'une part, et la pratique créative, d'autre part. Elles peuvent être complémentaires ou se

concurrer. C'est cet axe que vont explorer les différentes contributions, en commençant par un entretien avec Anne-Marie Garat : *Théorie et pratique de l'image* à propos de la création du manuel *Petite fabrique de l'image*.

Dans *Un enseignement impossible ? La formation des artistes, hier et aujourd'hui*, Alain Bonnet (Université Grenoble Alpes) retrace les méthodes d'enseignement dans les Académies où l'étude de l'anatomie passait par la copie d'estampes, la représentation de modèles antiques, de moulages et, enfin, de modèles vivants. La modernité a introduit le « dogme de l'originalité » qui a remis en cause le statut des images patrimoniales. Le numérique entraîne des modifications qui aboutissent à la disparition du modèle et à un autre équilibre entre les dimensions matérielle et conceptuelle. Aujourd'hui se fait jour l'idée que l'art est inné. Pour illustrer son propos, l'auteur évoque le cas du Fresnoy, lieu participatif qui, par exemple, ne fait pas de différences entre professeurs et élèves.

Réception et transmission de l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductivité numérique de Juliette Berton (Université de Paris-Est Marne-la-Vallée) s'interroge sur la reproduction numérique qui donne accès à de plus en plus d'œuvres d'art et favorise leur démocratisation. Pourtant, le rapport direct avec l'œuvre ne peut être remplacé. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne la peinture dont la reproduction à l'identique est impossible et rend un accompagnement indispensable. En revanche, la numérisation offre des possibilités nouvelles, comme la création de collections virtuelles ou « d'un musée imaginaire » par les apprenants.

Dans *Les fondements de la didactique visuelle à l'université face aux enjeux du numérique*, Perrine Boutin (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) retrace les transformations récentes de l'enseignement du cinéma en France. Elle regrette une instrumentalisation de celui-ci au profit de la grammaire de l'image inspirée par la sémiologie et qui consiste en l'identification de procédés au service de l'interprétation d'éléments isolés. Ainsi trois visions se dégagent et se mêlent parfois : l'image platonicienne, la déconstruction de l'image et « faire » dominant.

Teresa Faucon (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3), dans *Didactique de l'analyse d'image : nouvelles formes de l'analyse à l'ère du numérique ?*, observe que l'évolution technologique n'a pas forcément transformé le rapport entre le médiateur et le destinataire. Bien que de nombreux outils rendent possibles des formes interactives de montage et de décryptage de l'image, un grand nombre de sites web présentent toujours un modèle pédagogique vertical. Le web 2.0 offre des conférences, des jeux de montage, des possibilités « d'entrer dans l'image », des grilles de lecture... mais la difficul-

té d'identifier « qui » parle rend nécessaire la médiation. De plus, l'abondance de supports ne doit pas cacher la nécessité de rencontrer l'œuvre.

La didactique visuelle : une approche singulière de la « pédagogie de et par l'image » en école d'art d'Olivier Poncer (Haute école des arts du Rhin) analyse la démarche de sa Haute école dans la formation en dessin au service de la médecine. Les étudiants sont ainsi formés par une méthode fondée sur les approches visuelles didactiques du passé, comme Vésale, Albinus et Madame du Coudray.

Cet ouvrage explore, de manière quasi exhaustive, les divers aspects du rapport entre image et enseignement à travers les siècles – et ce jusqu'à l'irruption du numérique et de la virtualisation – et dans tout l'enseignement, du maternel au supérieur. Il aborde autant quelques expériences pratiques que des recherches théoriques, sans toutefois être alourdi par des références trop développées au cadre théorique.

Les articles sélectionnés, très variés dans leur approche, illustrent les différentes conceptions de l'image telles qu'elles ont été présentées dans l'introduction, ainsi que les enjeux idéologiques qui sous-tendent son enseignement. La nécessité du contact avec l'œuvre et de la médiation sont des thèmes qui reviennent à plusieurs reprises, en particulier dans le contexte du web 2.0 qui met abondamment les œuvres d'art et les outils d'analyse à la disposition de tous.

Bien que savants, ces articles sont accessibles à un large public et plusieurs d'entre eux inspirent les enseignants, qu'ils enseignent une discipline artistique ou littéraire. Ainsi, fait relativement rare dans les travaux de recherche en sciences de l'éducation ou en didactique, les historiens de l'enseignement, les chercheurs en pédagogie comme les praticiens pourront y trouver de quoi nourrir leurs travaux. Ajoutons que la riche bibliographie permettra à chacun de poursuivre son exploration de ce sujet passionnant.

Petit bémol toutefois : comme c'est le cas souvent dans les ouvrages français, le lecteur étranger pourra regretter la référence constante à des réglementations, lois et circulaires françaises, qui alourdissent les articles sans toujours être utiles aux propos développés. Par ailleurs, un nombre important de contributions se réfèrent à l'enseignement de la III^e République, dont on a parfois l'impression que les chercheurs français ont du mal à se détacher.

Françoise Chatelain

Cynthia Gamble, *Marie Nordlinger, la muse anglaise de Marcel Proust*. Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2024, 530 p.

Cynthia Gamble (Université d'Exeter) est membre de l'Académie des sciences, des belles-lettres et des arts de Rouen. Elle a publié plusieurs ouvrages consacrés à Marcel Proust, et s'attelle cette fois à retracer le parcours intellectuel de Marie Nordlinger (1876-1961), une artiste anglaise, qui fit partie pendant quelques années du cercle restreint de Marcel Proust (1871-1922) et collabora étroitement avec lui pour sa traduction de deux œuvres de John Ruskin (1819-1900). Après la mort de Proust, avec qui elle n'est pourtant plus en contact depuis une quinzaine d'années, elle lutta sans relâche pour la diffusion et l'étude de son œuvre, et la constitution d'une importante documentation proustienne.

Le volume s'articule en sept parties, qui retracent l'existence hors normes de celle qui fut à la fois la cousine de Reynaldo Hahn, l'amie de Marcel Proust, une traductrice de Ruskin, orfèvre chez Bing, commis-voyageur aux États-Unis, collectionneuse et épouse de l'historien de l'art Rudolf Meyer-Riefstahl.

La première partie retrace l'enfance de Marie Nordlinger à Manchester, ses lectures, sa formation scolaire et aborde rapidement sa rencontre avec Marcel Proust, par l'intermédiaire de son cousin, le compositeur Reynaldo Hahn, dont elle restera très proche toute sa vie. La deuxième partie revient plus en détail sur la rencontre avec Proust. Elle évoque l'installation à Paris de Marie et ses connexions avec l'intelligentsia, son intérêt pour Ruskin, qui se concrétisera par une collaboration avec Marcel Proust, afin de traduire en français les travaux de l'historien de l'art anglais, ses voyages à Hambourg, Rome et Venise. La troisième partie, selon nous une des plus intéressantes car elle souligne le travail personnel de la jeune femme comme artiste, retrace notamment son entrée à l'atelier Bing et plusieurs illustrations, malheureusement en noir et blanc, permettent au lecteur de se faire une idée plus précise du talent de Nordlinger dans les arts décoratifs. La quatrième partie s'ouvre sur la création d'un médaillon d'Adrien Proust, réalisé après le décès du père de Marcel Proust, et donc sur la base de seules photos, et décrit ensuite la carrière de Marie Nordlinger aux États-Unis comme commis-voyageur, véritable revendication d'indépendance pour une femme au début du xx^e siècle, ainsi que d'autres séjours à Hambourg et à Manchester. C'est à cette époque de sa vie que Marie Nordlinger perd contact avec Proust. La cinquième partie traite presque exclusivement du

mariage de Marie avec l'historien de l'art allemand Rudolf Meyer-Riefstahl, dont elle aura deux enfants, Albert et Pauline. Ce chapitre décrit les vicissitudes de la famille allemande – Marie perd sa nationalité anglaise en se mariant – réfugiée en Angleterre durant la Première Guerre mondiale. Rudolf, dans un premier temps interné, obtient la permission de s'installer en Amérique, où il mène une carrière brillante et obtient la nationalité américaine, pour lui et sa famille. Parallèlement, les biens du couple en France sont placés sous séquestre, et Marie Nordlinger ne récupérera jamais sa correspondance, ses premières éditions de Proust, ses œuvres d'art, etc. Le couple ne survit pas à ces années difficiles. Marie reste en Europe avec ses enfants et reprend la nationalité anglaise. La sixième partie se focalise sur une période tout aussi difficile, la Seconde Guerre mondiale, où est tué Albert Riefstahl dans un accident d'avion. Reynaldo Hahn meurt deux ans après l'armistice. Le reste du chapitre rassemble des lettres inédites, échangées entre Marie, Laurence Adolphus Bisson, un proustien anglais, Marie-Louise Berrewaerts, une proustienne belge et Pauline Green, la fille de Marie et Rudolf. La septième et dernière partie compte d'une part une correspondance inédite entre Marie Nordlinger et Miron Grindea, critique littéraire roumain, Derrick Leon, biographe de Marcel Proust, et Céleste Albaret, la fidèle servante de l'écrivain ; d'autre part des témoignages relatifs à Marie Nordlinger.

L'essai de Cynthia Gamble constitue une biographie de qualité : la chercheuse rassemble une documentation riche et variée, et propose dans ses annexes des lettres inédites, qu'elle prend systématiquement la peine de contextualiser avec un maximum de précision. La chercheuse démontre la place importante de Marie Nordlinger dans l'entourage proustien jusqu'à 1908, et son investissement, après 1922, pour la reconnaissance de l'écrivain et le rayonnement de son œuvre. Dès lors, le terme « muse » choisi par Gamble pour son titre nous semble bien réducteur. Marie Nordlinger ne fut pas une « simple » inspiratrice, mais une collaboratrice importante de Proust traducteur, une éditrice de sa correspondance et une critique, certes parfois partielle, des publications consacrées à l'écrivain. Le volume démontre également que si le public retient surtout le nom de Marie Nordlinger en raison de son « proustisme », elle s'illustra également dans d'autres domaines novateurs, comme le commerce international ou les arts décoratifs Art Nouveau. *Marie Nordlinger, la muse anglaise de Marcel Proust* devrait donc retenir l'attention à la fois des spécialistes de Marcel Proust, des cercles intellectuels et artistiques du premier xx^e siècle, et des études de genre.

Katherine Rondou

Aziza Gril-Mariotte, *Des Étoffes pour le vêtement et la décoration. Vivre en indiennes. France (XVIII^e-XIX^e siècle)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Art et Société », 2023, 209 p.

Dans *Des Étoffes pour le vêtement et la décoration. Vivre en indiennes. France (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Aziza Gril-Mariotte (Aix-Marseille université) examine l'usage des indiennes dans la mode et la décoration intérieure aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'ouvrage s'organise en trois parties.

Des indiennes aux étoffes, définir l'objet textile s'ouvre sur une réflexion sémantique et retrace l'évolution du terme « indienne » qui ne désigne plus l'origine de l'étoffe, mais tout tissu imprimé. Les premiers chapitres s'interrogent sur la création des motifs, les méthodes employées et le profil professionnel des dessinateurs, les paramètres pris en compte dans la sélection de tel ou tel motif. Cette première partie rappelle également l'influence de la période de prohibition qui frappe les produits d'importation et le développement des manufactures textiles françaises au XVIII^e siècle, ainsi que les nombreuses innovations techniques et artistiques au XIX^e siècle.

La deuxième partie, *Indiennes et toiles peintes pour la mode*, se concentre, comme l'indique le titre, sur l'utilisation des indiennes dans la confection des vêtements. La production des indiennes s'industrialise après 1750 et connaît par conséquent une fabrication et une commercialisation de masse. La chercheuse analyse les archives de la manufacture de Jouy entre 1790 et 1821 et un fonds de correspondance commerciale avec échantillons afin de cerner la diffusion des indiennes et l'évolution des goûts. Ces échantillons se révèlent particulièrement précieux pour étudier les tissus communs du quotidien, souvent recyclés en chiffons et donc perdus pour les historiens. La chercheuse constate que les manufactures renouvellent leurs produits en fonction des modes et des saisons. Cette deuxième partie examine également le choix des motifs, en fonction des consommateurs visés (le public provençal, par exemple, se distingue rapidement par son goût marqué pour les imprimés colorés) et de l'ingéniosité des dessinateurs, dont Gril-Mariotte étudie également la formation.

Enfin *Les toiles peintes dans les intérieurs* analyse le recours aux indiennes dans la décoration d'intérieur, notamment en s'appuyant sur des inventaires après décès, très précis lorsqu'ils répertorient les tissus d'ameublement, et sur les archives de la Maison du roi et de l'empereur. Les tissus des élites du XVIII^e siècle ont rarement survécu aux années et à la Révolution, et nous n'avons le plus souvent conservé que des reconstitutions du XIX^e siècle. Ces pages indiquent le maintien de certains motifs et les corrélations entre le

tissu d'ameublement et le développement du papier peint, moins onéreux. Les recherches minutieuses de Gril-Mariotte démontrent que la manufacture de Jouy, célèbre au point de désigner aujourd'hui encore un type d'imprimé textile, ne constitue pas une exception pour la période étudiée, qui compte alors plusieurs grandes manufactures de ce type, principalement à Mulhouse et dans l'Alsace du sud. En dehors de Jouy toutefois, l'étude de leur production ne peut s'appuyer sur des archives, trop parcellaires, mais sur les fonds textiles des musées d'arts décoratifs.

Des Étoffes pour le vêtement et la décoration. Vivre en indiennes. France (XVIII^e-XIX^e siècle) constitue une contribution de qualité à cheval sur plusieurs disciplines : l'histoire de la mode, du goût, de l'économie et des mentalités. La chercheuse explique comment les manufacturiers – difficile de parler réellement d'industriels pour le premier XVIII^e siècle français – ont favorisé le développement d'une société consumériste, où l'évolution des goûts dans le domaine textile (notamment en ce qui concerne les préférences pour telle ou telle couleur) se voit largement influencée par les méthodes de production, de plus en plus mécanisées. Elle examine également les processus de recyclage des étoffes démodées, remplacées par les dernières modes, mais avec néanmoins une certaine pérennité pour des textiles jugés intemporels : les travaux de Gril-Mariotte le soulignent clairement, le XIX^e siècle bourgeois reste fasciné par l'aristocratie d'Ancien Régime du XVIII^e siècle et son mode de vie élitiste et raffiné, tout en manifestant un goût prononcé pour les styles historiques, notamment reconstitués par des tissus d'intérieur. Le présent essai offre au lecteur de mieux percevoir, à travers l'utilisation des indiennes dans la confection des vêtements, l'évolution d'un textile initialement réservé aux élites sociales, qui devient finalement un objet de consommation plus courant, lorsque l'industrie remplace l'artisanat. Aziza Gril-Mariotte, par son analyse minutieuse du renouvellement des motifs des indiennes, démontre également la capacité d'inventivité des producteurs. Le sous-titre du volume – *vivre en indiennes dans la France des XVIII^e et XIX^e siècles* – prend donc tout son sens en raison de la multiplicité des approches proposées par l'auteure, qui expose avec clarté et précision l'influence de la production et de la consommation des indiennes, destinées à la fois à l'habillement et à l'ameublement, sur la société française entre la fin du règne de Louis XIV et la Troisième République. L'essai d'Aziza Gril-Mariotte témoigne d'une nouvelle conception de la recherche, qui ne considère plus uniquement les objets d'un point de vue artistique ou technique, mais qui entend également comprendre de quels processus de sélection, de quels discours, ils sont le résultat.

Katherine Rondou

Marie-Élisabeth Henneau, Corinne Marchal et Julie Piront (édit.), *Entre ciel et terre, œuvres et résistances de femmes de Gênes à Liège (x^e-xviii^e siècles)*. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2023, 1105 p.

Dans *Entre ciel et terre, œuvres et résistances de femmes de Gênes à Liège (x^e-xviii^e siècles)* Marie-Élisabeth Henneau (université de Liège), Corinne Marchal (université de Franche-Comté) et Julie Piront (université de Liège et université de Lorraine) rassemblent les actes de journées d'études tenues à l'université d'Artois le 15 octobre 2015, à l'université du Luxembourg, les 25 et 26 mai 2016 et à l'université de Franche-Comté les 6 et 7 avril 2017, ainsi que les actes du colloque organisé du 18 au 21 octobre 2017 par l'université de Liège. Ces événements académiques s'inscrivent dans le projet ANR Lodocat – Chrétientés lotharingiennes Dorsale catholique, ix^e-xviii^e siècles, piloté par l'université de Lorraine. En s'appuyant sur la notion de « Dorsale catholique », créée au début des années 1970 par l'universitaire nancéen René Taverneaux (1911-2000), les nombreux articles qui constituent le volume examinent le rôle des femmes dans la préservation du catholicisme, notamment face aux attaques du protestantisme, dans un espace géographique approximativement identique aux territoires lotharingiens, globalement des Flandres à l'Italie du Nord, englobant la Lorraine et la Franche-Comté. L'équipe internationale et interdisciplinaire réunie par Marie-Élisabeth Henneau, Corinne Marchal et Julie Piront examine, du Moyen Âge à l'époque moderne, des expériences féminines, collectives ou individuelles, qui démontrent l'action des femmes dans la Dorsale catholique, afin de préciser les liens entre l'intervention féminine et les spécificités d'un espace qui se développe sur la frontière entre catholiques et réformés. Les pratiques de l'écrit dans les milieux féminins et la condition des femmes catholiques dans une Église largement masculine sont également analysées.

La première partie, *Religieuses et semi-religieuses entre Gênes et Bruxelles : des agents féminins du catholicisme romain aux frontières du protestantisme*, démontre le rôle des femmes dans la lutte des territoires de la dorsale catholique pour contenir l'influence du protestantisme des États et régions perdus à l'est, comme dans d'autres zones en butte à la Réforme. Les auteurs de ces premières contributions s'interrogent sur les éventuelles particularités de la Dorsale catholique dans la lutte contre l'hérésie. Les femmes sont-elles plus ou moins impliquées que dans d'autres régions, leurs actes répondent-ils aux attentes de la société et/ou des autorités ?

Cette première partie tente de cerner ces problématiques par le biais de deux sections, organisées en fonction de l'époque de la fondation des institutions analysées.

Deux profils d'origine médiévale réunit deux articles. Dans *Les abbayes de chanoinesses nobles de Franche-Comté confrontées à la réforme post-tridentine*, Corinne Marchal souligne la forte implantation des chapitres nobles féminins dans la Dorsale catholique, dont la réforme devient une nécessité, en raison de leur proximité géographique avec le protestantisme. La chercheuse se focalise sur la Franche-Comté et constate que les agents de la Contre-Réforme amènent les dames nobles à préciser et justifier le modèle de vie religieuse auquel elles souhaitent se référer. *Une frontière politico-religieuse ? Les cisterciennes de la Dorsale catholique au XVII^e siècle* de Bertrand Marceau (École française de Rome) analyse le rôle des cisterciennes au XVII^e siècle selon deux axes de réflexion : la réorganisation remarquée dans la Dorsale catholique a-t-elle également touché d'autres communautés ; le dynamisme spirituel de ces religieuses particulièrement remarquable est-il une spécificité de ces groupes ?

Le second chapitre, *Profils de moniales tridentines*, propose quatre contributions. Marie-Élisabeth Henneau, dans *Fondation et « dilatation » d'un ordre religieux féminin sur la Dorsale catholique (1604-1647)*, complète une étude plus ancienne sur les visitandines avec un examen des annonciades célestes présentes sur la Dorsale catholique durant la guerre de Trente Ans : faut-il voir dans cette zone frontalière une terre d'élection, marquée par des phénomènes ou des engagements féminins spécifiques ? Julie Piront – *Bastions de pierres et de prières : l'architecture de monastères féminins sur la Dorsale catholique (1597-1677)*. *Projet de recherche et étude de cas* – évalue le degré d'investissement des communautés religieuses féminines de la Dorsale catholique dans l'architecture de leurs couvents et monastères. Le retrait du siècle n'empêche en effet pas ces femmes de participer, par le biais de leurs constructions, au militantisme de Rome. Dans *La novice face à son choix de vie. L'engagement religieux dans les diocèses lorrains (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Jean-Marc Lejuste (université Lyon 2 Lumière) interroge le recrutement des communautés religieuses des diocèses lorrains, particulièrement dynamique. Il examine les professions de foi archivées dans les couvents et les abbayes, afin de mieux cerner à la fois les motivations des novices et, dans certains cas, les difficultés qu'elles doivent affronter pour imposer leur choix d'une vie cloîtrée, ou d'une institution en particulier. L'article de Bénédicte Gaulard (université de Bourgogne), *Contrer la Réforme protestante par l'image. La décoration des couvents féminins com-*

tois aux XVII^e et XVIII^e siècles, complète les recherches de Julie Piront sur l'architecture conventuelle, en se focalisant sur l'iconographie des couvents féminins en Franche-Comté. La chercheuse étudie à la fois le recours à l'image de réformatrices et fondatrices d'ordres religieux.

La deuxième partie, *Relations et interactions entre chapitres, couvents, monastères féminins et leur environnement dans l'espace lotharingien (XIII^e - XVIII^e siècles)*, revient sur les parcours de femmes appartenant à des groupes sociaux plus ou moins structurés – les interactions au sein de ces espaces féminins, entre les femmes et leur environnement social – et tente de définir les éventuelles spécificités de la Dorsale catholique. Les deux chapitres de cette section permettent d'analyser la typologie, les modalités, l'évolution et le déploiement géographique de ces groupes féminins.

Le premier chapitre, *Relations et échanges interpersonnels*, se concentre sur les rapports entre les individus. Marie-Élisabeth Henneau, dans *Circulations et interactions autour des monastères de l'Annonciade céleste (1604-1674)*, cherche à comprendre l'établissement du réseau social des annonciades célestes, par leurs déplacements sur la Dorsale. Elle définit les modalités des déplacements et d'*échanges entre les religieuses et le siècle*. La chercheuse décrypte plus spécifiquement le réseau social au XVII^e siècle du petit monastère de Nozeroy (Franche-Comté) et de sa figure tutélaire Marie Étienne Deliset. Sylvie Boulvain (université de Liège) – *De l'incidence des réseaux sur les sépulcrines de Verviers à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles* – s'intéresse à l'ordre des sépulcrines, et plus particulièrement à leurs interactions dans et autour du couvent du Saint-Esprit de Verviers, par l'examen d'une correspondance de dix ans entre le vicaire général de Liège et divers protagonistes. Apparaissent ainsi différents niveaux d'influence, entre la famille, les amis et les guides spirituels des chanoinesses, ainsi qu'une forte dépendance du couvent envers le monde extérieur, particulièrement lorsque l'institution se voit confrontée à des difficultés financières.

Le second chapitre, *Circulation des modèles*, rend compte de l'influence des religieuses sur le monde laïc. Dans *Les sœurs grises et les béguines dans les Pays-Bas bourguignons (XIII^e-XV^e siècles). Une même poenitentia ?*, Raymond Dewerd (université d'Artois) souligne la parenté spirituelle entre les sœurs grises et les béguines, qui vivent dans le monde, tout en respectant un idéal de pauvreté. Une spécificité que ces deux groupes perdront au fil du temps : les béguines sont condamnées pour suspicion d'hérésie au début du XIV^e siècle et les sœurs grises, dont l'apparition est plus tardive, ne doivent leur maintien qu'à leurs rapports étroits avec les frères

mineurs et à leur soumission à la clôture au début de l'époque moderne. Julie Piront – *Copies et modèles architecturaux aux frontières de la catholicité. Les sources d'inspiration des monastères des annonciades célestes (xvii^e-xviii^e siècles)* – indique qu'à l'époque moderne, le programme architectural et ornemental des couvents et monastères féminins s'établit sur la base de modèles définis par des tiers. La chercheuse examine plus spécifiquement les choix des annonciades célestes, influencés par ces modèles mais aussi par les bienfaiteurs et les corps de métier, et s'interroge sur la spécificité de la Dorsale catholique dans ces transferts architecturaux entre les congrégations urbaines. *Réseaux sociaux et circulation de modèles. Analyse de trois biographies de religieuses* de Marie-Cécile Charles (université du Luxembourg) s'attache non plus aux modèles architecturaux, mais aux modèles humains: quels exemples édifiants de femmes catholiques les auteurs souhaitent-ils transmettre? quelles sont leurs motivations? Corinne Marchal, dans *La circulation du modèle séculier de chapitre noble par les relations entre les compagnies de chanoinesses (Franche-Comté et Lorraine, fin du xvii^e et xviii^e siècles)*, complète les travaux de Marie-Cécile Charles, fondés sur les biographies d'une carmélite, d'une recluse et d'une fondatrice de couvent, par l'analyse de la circulation de modèles et de valeurs entre des chapitres nobles franc-comtois et lorrains, visant surtout à préserver l'autonomie des chanoinesses par rapport aux autorités ecclésiastiques et civiles. Marchal souligne toutefois que ces échanges se limitent le plus souvent aux institutions d'une même province. *La suppression du chant liturgique dans les chapitres de chanoinesses nobles des Pays-Bas autrichiens (1786). Protestations et revendications identitaires* de Céline Drèze (Sorbonne) revient sur les chapitres nobles: les chanoinesses s'opposent aux réformes de Joseph II, afin de maintenir un trait significatif de leur identité, le chant de l'office divin au chœur. Cette seconde partie est particulièrement intéressante, en raison du choix de familles religieuses habituellement peu étudiées, telles les chartreuses féminines, les annonciades célestes ou les chanoinesses nobles. L'examen des interactions entre le couvent et le siècle ne peut en effet faire l'impasse sur les différents aspects de la vie communautaire, que ces articles mettent dès lors en lumière dans toute leur richesse et dans toute leur complexité.

La troisième partie, *Écriture de soi/écriture de l'autre dans les milieux conventuels féminins du nord de l'Italie aux Pays-Bas méridionaux (xv^e-xviii^e siècles)*, tente de répondre à trois questions: les écrits de femmes élaborés sur la Dorsale catholique montrent-ils certaines particularités liées au genre des autrices, à leur statut de religieuses ou à leur inscription géo-

graphique? Les articles de cette troisième section tentent également de comprendre si les autrices étudiées ont choisi de s'investir dans la lutte contre le protestantisme. Cette partie s'ouvre avec un article de Jean-Pierre Delville, évêque de Liège, *Thérèse d'Avila (1515-1582) et la lecture de la Bible*, qui s'interroge dans un premier temps sur les références de la sainte à la Bible dans ses propres textes, notamment ses poèmes, et dans un second temps, examine les représentations des femmes de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament dans l'*Œuvre thérésienne. Écriture de soi/écriture de l'autre dans les milieux conventuels féminins du nord de l'Italie aux Pays-Bas méridionaux (xv^e-xviii^e siècles)* s'organise ensuite en deux chapitres.

Le premier chapitre, *Écriture de soi face au divin*, se focalise comme l'indique le titre sur le dialogue avec Dieu. Catherine Guyon (université de Lorraine) – *Les Écrits spirituels de Philippe de Gueldre, duchesse de Lorraine devenue clarisse* – souhaite sortir de l'ombre les écrits spirituels de la duchesse de Lorraine, après sa prise de voile. Ces textes révèlent son inscription dans la mouvance franciscaine, des pratiques dévotionnelles, sa perception de son existence et de son appel, et la manière dont elle appréhende sa mort. Dans *Écriture de soi chez les moniales chartreuses. Autour des écrits de Marguerite d'Oingt († 1310) et d'Anne Griffon († 1641)*, Thomas Jérôme (université d'Artois) démontre les efforts déployés par les chartreuses afin d'être pleinement reconnues au sein de l'institution religieuse des chartreux. Jérôme analyse les textes de deux chartreuses (Marguerite d'Oingt et Anne Griffon) que quatre siècles séparent, afin de comprendre leurs motivations d'autrices et d'identifier les réseaux qui ont soutenu cette démarche. Agnès Walch (université d'Artois) – *L'Écriture d'une réformatrice. L'exemple de sœur Jeanne-Marie de la Présentation (1581-1639)* – souligne l'originalité de Jeanne de Cambry, en religion Jeanne-Marie de la Présentation, autrice d'un des premiers traités de mariage, largement impliquée dans la défense du catholicisme, dans les territoires situés de part et d'autre de l'actuelle frontière entre la France et la Belgique. *Marie du Bienheureux Amédée (1610-1670). Une visionnaire mystique dans le duché de Savoie* d'Elisabetta Lurgo (Université de Venise Ca' Foscari) analyse l'autobiographie spirituelle de la mystique Marie du Bienheureux Amédée, rédigée à une époque de tension entre son lieu de résidence, le duché de Savoie, et le Vatican. Dans *Madame Guyon martyre aux Nouvelles Catholiques de Gex. Écritures et identités de corps*, Louise Piguet (Sorbonne Nouvelle) analyse l'autobiographie de la mystique Jeanne-Marie Bouvier de La Motte. La chercheuse s'attarde plus spécifiquement sur le séjour de Madame Guyon à Gex, dans une communauté de Nouvelles Catholiques, et

sur sa volonté, dans ses mémoires, de préserver une représentation individualisée de sa personne, et de son statut de martyre du quiétisme. Marjorie Dennequin (Université Grenoble Alpes) analyse la transformation du livre de raison de Madeleine de Franc en journal spirituel. La religieuse tente de comprendre les desseins divins la concernant, lutte contre ses péchés et son amour propre, et plonge le lecteur au cœur de son intériorité – « *Entre Vous et moi, disons [...] mon secret est à moi !* ». *Prendre la plume pour s'éplucher et dialoguer avec Dieu, le cas de Madeleine de Franc (1606-1694)*

En revanche, le second chapitre – *Histoire de soi et des autres* – étudie des textes reflétant les vicissitudes d'une collectivité féminine. Marie-Élisabeth Henneau, dans *L'Écriture en « je » d'une aventure collective. Une histoire d'historiennes à l'Annonciade céleste*, examine les annales des annonciades célestes, élaborées localement mais régulièrement utilisées par la maison mère. Elle s'intéresse aux traces d'une écriture à la première personne du singulier, dans des textes normalement présentés comme collectifs. *Les annales des bénédictines réformées de la Paix Notre-Dame de Namur (xvi^e-xviii^e siècles)* de Sylvie Boulvain explore plus d'un siècle et demi (1613-1793) d'annales des bénédictines de Namur. Certes, ce type de documents ne répertorie que les événements considérés comme suffisamment remarquables sur le plan spirituel, mais ils permettent néanmoins de percevoir le fonctionnement quotidien de la communauté, ainsi que les réflexions des moniales et le regard qu'elles posent sur le siècle. Marie-Cécile Charles – *Affirmation de soi et défense d'une identité collective dans les écrits des religieuses du duché de Luxembourg (xviii^e siècle)* – ouvre son analyse à plusieurs ordres religieux (dominicaines, clarisses, cisterciennes, etc.), afin de confronter leurs écrits, de repérer d'éventuelles spécificités et d'examiner le type d'argumentation utilisé, pour défendre leurs idées et leurs modèles auprès du lectorat. *Le récit de fondation des dominicaines de Vic-sur-Seille (xvii^e-xviii^e siècles)* de Fabienne Henryot (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques) confronte les phases rédactionnelles de la chronique du couvent dominicain de Vic-sur-Seille, afin de mieux cerner la défense de l'institution et de sa raison d'être, à la fois dans la ville et dans la mouvance dominicaine, constatant que les rédactrices ne recourent pas systématiquement au contexte politico-religieux de la Lorraine de l'époque pour justifier l'existence de leur congrégation. Pierre Moracchini (école franciscaine de Paris), dans *Nostre bon père. Le confesseur des clarisses de l'Àve Maria de Lille, d'après la chronique du monastère (xvi^e-xvii^e siècles)*, présente des documents inédits, la chronique des Pauvres Claires de Lille, afin de définir la manière dont l'autrice, Jeanne de la Croix

Bequet, perçoit le confesseur de sa communauté, également supérieur des frères mineurs, et de mieux comprendre les liens entre monastères féminin et masculin. *Écriture de soi/écriture de l'autre dans les milieux conventuels féminins du nord de l'Italie aux Pays-Bas méridionaux (XV^e-XVIII^e siècles)* montre que malgré la défiance de l'Époque moderne envers l'écriture féminine, des femmes manient volontiers la plume dans les milieux conventuels, à la fois pour partager leur vie intérieure, rappeler leur présence dans le siècle malgré la clôture et préserver le souvenir de leurs institutions. Les articles soulignent bien le double mouvement qui anime ces textes, à la fois mise à nu de l'intimité et partage d'un projet collectif.

La quatrième et dernière partie, *Être femme dans une Église d'hommes entre Italie du nord et Pays-Bas méridionaux : discours et réalisations du Moyen Âge à la fin de l'Ancien Régime*. Les quatre chapitres de cette section approfondissent, grâce à l'examen de nouvelles sources, la réflexion sur la liberté relative dont bénéficient les femmes dans les institutions religieuses, qu'elles soient installées en ville ou isolées à la campagne. La possibilité d'une spécificité de la Dorsale catholique est également envisagée.

Le premier chapitre, *Face à face entre deux mondes*, se concentre principalement sur les rapports entre les religieuses et les hommes qu'elles sont amenées à côtoyer. Anne Wagner (université de Franche-Comté), dans *Les abbayes de femmes des diocèses de Metz, Toul et Verdun aux X^e et XI^e siècles*, étudie, pour la Lorraine de la fin du haut Moyen Âge, le rôle des évêques auprès de monastères féminins, la possibilité – pour les religieuses – d'accéder au sacré, notamment via le culte des reliques, et les échanges entre les communautés féminines et leur entourage. *Femmes en religion à l'ombre des chanoines du Val des Écoliers* de Catherine Guyon analyse les rapports entre les écoliers, les paroissiennes et les pèlerines fréquentant les cures et les sanctuaires de l'ordre. La chercheuse examine également les relations entre les chanoines du Val des écoliers et les femmes en religion présentes dans leur environnement. Julie Piront – *Des femmes face aux hommes de métier. Bâtir des monastères féminins sur la Dorsale catholique (XVII^e-XVIII^e siècles)* – s'attarde sur les échanges nécessaires entre les moniales et les corps de métier du bâtiment, lorsqu'elles doivent construire, adapter, entretenir leurs lieux de vie, en fonction des spécificités de l'existence monastique en général, et de leur ordre en particulier. La chercheuse constate que les religieuses n'hésitent pas à s'impliquer, à donner leurs directives, à suivre les chantiers et à faire reconnaître leurs compétences. Dans *Une femme face au monde masculin dans tous ses états. Le cas de la sœur Augustine de Clerfays, sépulcrine de Mariembourg, au XVIII^e siècle*, Jean-

Yves Ricordeau (Abbaye de Scourmont) revient sur le destin exceptionnel d'Augustine de Clerfays, une sépulcrine qui au XVIII^e siècle abandonne son ordre pour suivre son amant, afin de confronter les réactions des différentes personnes impliquées, en fonction de leur genre, dans le but de souligner les enjeux politiques et religieux de l'affaire. Corinne Marchal – *La place des hommes d'Église dans la défense des intérêts des chapitres nobles féminins à la cour au XVIII^e siècle (Franche-Comté, Lorraine, Pays-Bas français)* – explique la place privilégiée des chanoinesses des chapitres nobles, dans l'Ancien Régime, en s'appuyant sur leur volonté de défendre leurs intérêts de manière autonome afin d'éviter la main mise d'intermédiaires chargés de pareille mission. *Le chapitre des chanoinesses de Sainte-Waudru contre les Pauvres Sœurs de Mons. Un conflit entre femmes arbitré par des hommes (1764-1779)* de Pierre-Jean Niebes (Archives de l'État de Mons) prolonge la réflexion sur les chapitres nobles, en sondant les pièces d'une longue procédure qui oppose devant la Cour souveraine de Hainaut le chapitre noble des chanoinesses de Sainte-Waudru et les Pauvres Sœurs de Mons, les premières cherchant à imposer leur autorité sur les secondes, désireuses de maintenir leur autonomie.

Le deuxième chapitre, *Personnalités féminines et gens d'Église*, rend compte de cas particuliers. Silvia Mostaccio (Université Catholique de Louvain), dans *L'archiduchesse Isabelle, entre une Église d'hommes et de nouveaux projets féminins. Étude de cas aux Pays-Bas espagnols*, synthétise les travaux déjà connus relatifs aux œuvres féminines appuyant la Contre-Réforme, soutenues par la gouvernante des Pays-Bas Isabelle d'Autriche, et des informations inédites éclairant les relations entre la fille de Philippe II et la congrégation De propaganda fide. *Alix Le Clerc face à Pierre Fourier. Les heurts d'un duo spirituel* de Philippe Martin (université Lyon 2 Lumière) s'intéresse à la fondation de la congrégation Notre-Dame, en 1597, par Alix Le Clerc et Pierre Fourier, que de nombreuses tensions opposent. Contrairement au fondateur, la fondatrice devra attendre de nombreuses années pour que son travail soit finalement reconnu. Pierre Moracchini – *Catherine de Lorraine, son « capucinage » et l'impossible fondation d'un monastère de capucines à Nancy* – revient sur les tensions entre monastères féminins et masculins de l'ordre capucin, les hommes refusant d'assumer la pleine juridiction des communautés féminines. Incapable de mettre en place une stratégie efficace de contournement, Catherine de Lorraine, fille du duc Charles III de Lorraine, maintient néanmoins son attachement à la réforme capucine. Christian Renoux (université d'Orléans) clôt ce chapitre. Dans *Des relations tumultueuses entre les femmes mystiques et leurs*

confesseurs. Quelques exemples français et italiens du début du XVII^e siècle, le chercheur s'attache à la figure incontournable du confesseur, à travers le témoignage de plusieurs moniales.

Le troisième chapitre, *Interactions et tensions au sein d'un même ordre religieux*, rend compte des relations entre religieux et religieuses au sein d'un même ordre monastique. Thomas Jérôme, dans *Le voile et le capuchon. Affirmation et lutte des moniales chartreuses face aux autorités masculines de l'ordre*, retrace l'opposition quasi systématique des chartreux à la fondation de monastères de chartreuses, et les résistances féminines, surtout identifiables dans la gestion quotidienne de leurs relations avec leur vicaire. Dans *Adaptations architecturales de l'enclos des chartreuses féminines face aux évolutions des règles de la clôture (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Mathilde Duriez (université Lyon 2 Lumière) suit l'adaptation des bâtiments monastiques à une clôture plus rigoureuse aux chartreuses, lorsque les chartreux codifient, au XVII^e siècle, un modèle architectural imposé aux couvents féminins. Fabienne Henryot – *Capucines et capucins en Flandre au début du XVII^e siècle* – cherche à comprendre l'articulation entre féminin et masculin dans l'Église catholique au XVII^e siècle, à travers l'exemple du couvent de capucines fondé à Bourbourg en 1614. *Des sorcières au Verger? Contrôle masculin et autonomie féminine dans une abbaye de la Dorsale catholique au XVII^e siècle* de Bertrand Marceau analyse à la lumière des rapports de genre un procès sommaire au terme duquel des cisterciennes du Verger furent exécutées en 1614.

Le quatrième chapitre, *Du rôle des femmes dans l'Église*, inventorie des exemples de recherche d'autonomie féminine. *Dorsale catholique et débats genrés sur la clôture. Discours et attitudes (XVII^e-XVIII^e siècles)* de Marie-Élisabeth Henneau rappelle que la question de la clôture se retrouve au centre des débats au lendemain du Concile de Trente et s'interroge sur les répercussions de ces discussions sur la Dorsale catholique. Marjorie Dennequin – *Revendiquer son autonomie et sa féminité. Les Dames de la Purification à la lumière des sources (XVII^e siècle)* – indique la revendication d'une liberté d'action, de parole et d'autorité de la part des Dames de la Purification, au XVII^e siècle. Dans *Recevoir et transmettre. Gestes de dévotion et pratiques artistiques chez les religieuses comtoises (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Bénédicte Gaulard examine les pratiques dévotionnelles et artistiques de moniales à travers des cas concrets, repérés en Franche-Comté entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. Enfin Marie-Cécile Charles étudie quarante textes – quatre écrits par des femmes – dans lesquels apparaissent les monastères féminins de l'ancien duché du Luxembourg, de l'époque médiévale à 1789,

afin de comprendre les mécanismes de réécriture de modèles religieux féminins par des hommes, et leur recours à des récits de vies de femmes dans un but édifiant (*Discours masculins à propos de communautés religieuses féminines. L'exemple luxembourgeois*). La quatrième partie de l'essai éclaire le lecteur sur la nature des relations des femmes, essentiellement des moniales, avec les hommes d'Église. Conscientes d'agir dans une relation de dominant à dominée, les femmes du nord de la Dorsale catholique ont su mettre en place des stratégies visant à préserver leurs projets et leurs statuts des ingérences du pouvoir masculin.

Entre ciel et terre, œuvres et résistances de femmes de Gênes à Liège (X^e-XVIII^e siècles) rassemble des travaux d'une grande valeur scientifique, tant par la finesse des analyses que par la minutie de la composition des corpus d'études. Grâce aux efforts de l'équipe rassemblée par Marie-Élisabeth Henneau, Corinne Marchal et Julie Piront, le lecteur bénéficie d'une étude fondamentale sur l'histoire des femmes en religion, de l'époque médiévale à la fin de l'Ancien Régime. L'approche pluridisciplinaire garantit une vision globale de la vie féminine régulière sur la Dorsale catholique, tout en suscitant de très intéressantes pistes de réflexion sur les méthodologies employées. L'ouvrage, particulièrement dense, ne s'adresse pas aux étudiants de première année, mais davantage aux historiens du christianisme et des mentalités. Plusieurs articles retiendront également l'attention des historiens de l'architecture ou des spécialistes de la littérature féminine (auto) biographique des siècles passés et des gender studies par l'examen rigoureux des interactions entre les hommes et les femmes au sein de l'Église catholique.

Katherine Rondou

Alice S. Horning, *Literacy Heroines. Women and the Written World*. New York, Berne, Berlin, Bruxelles, Vienne, Oxford, Varsovie, Peter Lang, « Studies in Composition and Rhetoric », vol. 11, 2021, 304 p.

Le volume fait partie d'une série coordonnée par Alice S. Horning, qui est également l'auteure de cet intéressant ouvrage. Après la liste des illustrations (pp. IX-X) et des remerciements (pp. XI-XII), nous lisons l'introduction générale (pp. 1-23). Horning y aborde les aspects généraux liés à l'évolution de l'écriture et de l'apprentissage à l'époque moderne (1880-1930), recense les découvertes faites dans le domaine de la psychologie,

donne les définitions des mots-clés : alphabétisation, modernité, intersectionnalité, modèles et experts, sponsors et héroïnes. Elle offre la définition du concept clé qui donne à l'œuvre son titre, « literacy heroine » : une femme qui a exercé diverses fonctions, utilisant ses capacités de lecture et d'écriture dans des efforts héroïques pour servir d'exemple, d'expert et de promoteur de l'alphabétisation pour d'autres (p. 17). Elle présente brièvement les femmes dont elle va étudier la vie et les activités dans les trois parties qui leur sont consacrées : éducatrices, militantes, écrivaines. L'introduction se clôt par une note concernant la méthodologie et par une bibliographie.

Chacun des chapitres qui vont suivre consacrés à une femme, s'ouvre avec une image de celle-ci. Leur contenu est organisé selon la structure suivante : introduction, contexte, biographie, modèle, héroïne et leçons pour l'époque contemporaine. Ils s'achèvent aussi par une bibliographie.

La dernière partie de l'ouvrage s'intitule *Lessons and Conclusions* (pp. 271-292). Le livre se clôt par un index des noms propres très utile (pp. 293-303).

La partie consacrée aux éducatrices commence par le chapitre dont le titre est *Mary McLeod Bethune (1875 – 1955) and Schooling for African American Girls* (pp. 27-46). Cette femme s'est battue contre le système juridique raciste des États-Unis pour obtenir une meilleure éducation pour les filles afro-américaines à Daytona Beach et a créé une école qui est devenue une université. Elle a largement contribué à sensibiliser les Afro-Américains à leurs droits et à l'importance du leadership des femmes par ses contributions aux journaux *Pittsburgh Courier* et *Chicago Defender*, ainsi que par la rédaction d'essais sur des questions sociales et personnelles.

Dans le chapitre intitulé *Gertrude Buck (1871-1922) and Rhetorical Theory and Practice* (pp. 47-66), l'auteure souligne d'abord la rareté des sources sur sa vie et ses activités. Buck a commencé sa carrière en tant que professeur d'université dans les dernières années du XIX^e siècle. Les trois premières décennies du XX^e siècle ont été très importantes pour le développement des femmes dans le monde universitaire aux États-Unis, ce qui a conduit à la création d'innombrables associations de diplômées et de professeures, comme l'*American Association of University Women*. À cette époque, la discrimination touchait non seulement les personnes d'ascendance africaine, mais aussi les femmes, de sorte que l'étroite collaboration de Gertrude Buck avec Laura Wylie a été importante pour le développement de sa carrière et la réalisation de ses objectifs, qui ont toujours été marqués par sa perspective féministe, ainsi que son activité comme écrivaine.

Dans le chapitre consacré à *Cora Wilson Stewart, Cora Wilson Stewart (1875-1958) and the Moonlight Schools* (pp. 67-86), Horning note également la rareté des sources au sujet de Stewart. On sait cependant qu'elle s'intéressait aux réformes progressistes, au vote des femmes et à d'autres questions féministes. Elle a créé des écoles du soir où plus de sept cent mille Américains ont appris à lire et à écrire. Sa vie a été marquée par l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale en 1917, car de nombreux soldats étaient analphabètes, ce qui l'a amenée, entre autres initiatives, à écrire un livre pour les aider à apprendre à lire. Ce chapitre introduit aussi une section consacrée à l'histoire des « Moonlight Schools ».

Les pages présentant le travail de *Sarah Winnemucca, Sarah Winnemucca (1844-1891) and Native American Civil Rights* (pp. 87-106), commencent par la prise de conscience des difficultés rencontrées par les Amérindiens, notamment la suppression des droits tribaux, qui ont été rétablis en 1934. L'apprentissage a été une question de survie, de résistance et de préservation de leur culture pour ces peuples, bien que les méthodes visant à imposer l'anglais comme langue unique aient impliqué des traitements violents et une acculturation dans tous les sens du terme. Winnemucca a appris l'anglais et l'espagnol auprès des familles pour lesquelles elle a travaillé comme femme de ménage; elle a travaillé ensuite comme traductrice. À partir de 1864, elle a donné des conférences et des cours dans les universités de Virginie occidentale et de West Chester, et postérieurement elle a diffusé dans tout le pays ses recherches portant sur les revendications sociales et politiques de son peuple. Son autobiographie témoigne de son engagement dans cette lutte qui s'est aussi traduit par la création d'une école et le fait de combiner l'apprentissage de l'anglais et la préservation des cultures autochtones.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux militantes. Elle débute par l'analyse des témoignages et des écrits à propos de *Jane Addams, Jane Addams (1860-1935) and Hull House* (pp. 109-127). Cette femme a écrit énormément et a donné d'innombrables conférences, dont les archives ont été conservées, de sorte que les sources d'information sur son travail sont nombreuses. Elle a reçu le prix Nobel de la paix en 1931 pour son action humanitaire, pour sa lutte en faveur du droit de vote des femmes, et pour son travail avec des immigrées. Elle s'est battue contre les projets de loi visant à restreindre l'immigration et a créé l'association Hull House, qui fournissait entre autres des services sociaux, des programmes éducatifs et des services de santé aux immigrants et aux Amérindiens.

Mary Church Terrell est présentée dans le chapitre intitulé Mary Church Terrell (1863 – 1954) and the NAACP (pp. 129-148) comme une enseignante, une militante, une écrivaine, une suffragiste, et une leader, l'accent mis sur l'égalité raciale. Elle a été cofondatrice de la National Association for the Advancement of Colored People en 1909 et considérait le droit de vote pour les femmes comme la meilleure façon d'éliminer le racisme. Son article sur le lynchage est un excellent exemple de ses capacités pour convaincre par ses discours.

Lillian Wald a été une militante et une infirmière selon l'introduction qui nous est faite par l'auteure au chapitre *Lillian Wald (1867-1940) and the Henry Street Settlement (pp. 149-168)*. Elle a été très active dans les maisons d'accueil Henry Street Settlement. Les maisons d'accueil avaient pour but de rendre service aux gens du quartier en gardant les enfants, en aidant les chercheurs d'emploi et en exigeant des réformes sociales, s'occupant largement des problèmes des personnes afro-américaines. Les deux ouvrages autobiographiques que Wald a écrits sont plutôt des auto-ethnographies, puisqu'elle s'y occupe fondamentalement de la vie dans les maisons d'accueil. Elle a fondé le Women's Trades Union League et y a travaillé, et a lutté pour le suffrage des femmes, ainsi que contre la guerre.

L'étude intitulée *Ida B. Wells-Barnett (1862-1931), Social Justice and the Anti-lynching Movement (pp. 169-188)* porte sur la féministe, suffragette, enseignante, journaliste, écrivaine prolifique et cofondatrice de la NAACP, qui est née esclave au Mississippi pendant la guerre civile. L'auteure souligne que son parcours a été marqué par trois amendements de la Constitution américaine: 13 (interdiction de l'esclavage), 14 (droits de la citoyenneté) et 15 (droit de vote pour toutes les races). Elle a consacré la majeure partie de sa carrière à écrire et à parler de la question du lynchage, servant à la fois d'exemple et de promotrice de l'alphabétisation. *Crusade for Justice*, son autobiographie, qui n'a été publiée qu'une quarantaine d'années après sa mort, est un exemple clair de son habileté rhétorique, de son talent à réunir l'ethos et le pathos pour lutter contre les discriminations.

La troisième partie, dédiée aux écrivaines, débute par le chapitre consacré à Nella Larsen, infirmière, auteure de romans et bibliothécaire à Harlem, dont le titre est *Nella Larsen (1891-1964) and the Harlem Renaissance (pp. 189-210)*. Les deux romans qu'elle a écrits, *Quicksand* (1928) et *Passing* (1929), qui relatent la vie de femmes métisses où elle considère les variables identitaires de race, de sexe et de classe, ainsi que quelques nouvelles, ont fait d'elle la première femme noire à obtenir une bourse Guggenheim. Une fausse accusation de plagiat pour l'une de ses nouvelles a mis fin à sa carrière

d'écrivaine. Celle d'infirmière, qu'elle a reprise après le décès de son ex-mari, a été très fructueuse, puisqu'elle a occupé des postes à responsabilité.

L'étude suivante a pour titre *Josephine St. Pierre Ruffin (1842-1924) and the Woman's Era* (pp. 211-230). Ruffin, militant pour le droit de vote des femmes et pour les droits civils, et cofondatrice du NAACP, a été la rédactrice fondatrice du *Woman's Era*, le premier journal créé par et pour les femmes afro-américaines, lancé en 1894. D'éminents écrivains, artistes, intellectuels et militants noirs se sont réunis au domicile de Ruffin, dans le centre de Boston, elle a aussi soutenu beaucoup d'organisations pour atteindre des objectifs de justice sociale, et elle a également encouragé le développement des capacités d'alphabétisation par l'intermédiaire du *Woman's Era Club* qu'elle a fondé.

Le chapitre intitulé *Harriet Beecher Stowe (1811-1896) and Uncle Tom's Cabin* (pp. 231-250) traite des activités de cette écrivaine, dont la vie semble se conformer aux schémas de l'époque à laquelle elle a vécu, mais qui y échappe largement. L'auteure souligne comment elle a échappé à la réglementation des genres, montre la polyvalence de l'écriture de Stowe, son point de vue fortement abolitionniste et ses contributions au discours actuel sur la race, la colonisation et l'émigration. L'éventail des types d'écrits est aussi exemplaire, puisqu'il comprend des chroniques de journaux, des ouvrages non fictionnels sur divers sujets et des œuvres créatives, romans et récits. En outre, Stowe a fait la promotion de ses œuvres lors de rencontres avec des lecteurs.

L'analyse de l'influence de Ida Tarbell dans *Ida Tarbell (1857-1944) and the Muckrakers* (pp. 251-269) est basée sur l'observation que l'impression est devenue beaucoup plus rapide et moins chère, ce qui a fait que les journaux et les magazines ont fleuri dans tout le pays, et sur le fait que la majorité de la population savait lire. Quatre thèmes sont au cœur des écrits de Tarbell : les biographies, les sujets liés aux affaires et la dénonciation des inégalités économiques, les questions associées au lieu de travail et, enfin, les préoccupations universelles unies à la fin de la vie. L'auteure se fait l'écho des spécialistes de Tarbell qui soulignent que ses travaux et ceux de ses collègues ont eu des effets importants dans de nombreux domaines de la politique nationale étatsunienne.

La section vouée par Horning aux enseignements et aux conclusions s'articule autour d'un certain nombre de points : santé et bien-être, éducation, développement intellectuel, réglementation gouvernementale, citoyenneté, racisme. Elle y consacre quelques paragraphes aux héros et aux héroïnes

qui n'ont pas pu être incluses dans l'ouvrage et termine par quelques questions, des réponses et des enseignements.

L'ouvrage dans son ensemble est d'une grande valeur, car il met en lumière le rôle extrêmement important que de nombreuses femmes ont joué dans le développement social et culturel des États-Unis à l'époque moderne, et fournit une bibliographie très riche pour chacune des personnes dont elle s'occupe. Il se peut que la rigidité du plan que l'auteure s'est imposé permette de maintenir un certain ordre, mais entraîne parfois des répétitions inutiles. Par ailleurs, bien qu'elle fasse allusion aux relations entre certaines des femmes qu'elle étudie, elle aurait pu utiliser une forme moins rigide que celle basée sur l'étude individuelle, ce qui lui aurait permis d'aborder des aspects plus généraux sans répéter les concepts et de réunir plusieurs femmes dans l'analyse. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un ouvrage d'un intérêt incontestable pour celles et ceux qui étudient cette période, quelle que soit leur approche, historique, féministe, raciale, sociale, etc.

Carmen Cortés-Zaborras

Dominique Lagorgette, *Pute, histoire d'un mot et d'un stigmaté*. Paris, Éditions La Découverte, 2024, 303 p.

Dominique Lagorgette (Université de Savoie-Mont-Blanc) étudie la violence verbale dans la langue française, de l'époque médiévale à nos jours, depuis plusieurs années. Sa dernière publication, *Pute, histoire d'un mot et d'un stigmaté*, examine comme l'indique le titre les appellations et les insultes associées aux travailleurs du sexe, et plus particulièrement aux travailleuses du sexe, la misogynie étant particulièrement présente dans ce cas de figure. L'analyse linguistique menée par la chercheuse française s'appuie sur une approche sociologique et historique – ce que laisse présager la deuxième partie du titre du volume – afin de permettre au lecteur de mieux percevoir les liens entre les termes employés pour désigner un individu, et le sort réservé à cette même personne dans la société.

L'essai compte quatre parties. Dans *Aux origines du mot pute*, la chercheuse répertorie – ou plutôt tente de répertorier tant l'exhaustivité semble ici chimérique – les termes utilisés pour désigner les travailleuses du sexe, et qui dépassent largement les génériques pute et putain, respectivement nominatif et accusatif d'un même mot. L'imagination du locuteur enrichit largement le lexique et d'une époque à l'autre, Dominique Lagorgette peut repérer la structuration du stigmaté et la mise au ban de la société.

La deuxième partie, beaucoup plus longue, *Les mots du travail du sexe au fil du temps*, approfondit le répertoire de la prostitution, et tente de classer les dénominations – neutres, bienveillantes ou insultantes –, afin de mieux comprendre comment sont perçues les travailleuses du sexe à travers les siècles. La chercheuse constate une importante porosité entre les mots désignant les femmes en général, et les appellations propres à la prostitution, et révèle ô combien la langue française est imprégnée du stéréotype de la femme comme putain universelle. La sexualité féminine, réelle ou fantasmée, suscite depuis le Moyen Âge peur et mépris chez les locuteurs francophones. *Les réactions au nom*, la troisième partie, s'intéresse plus particulièrement aux reprises du mot pute et de ses synonymes, chez les travailleuses du sexe et chez les autres locuteurs, à la fois comme insulte et comme détournement de l'injure sexiste par excellence. Dans la dernière partie, *L'extension du domaine du mot pute : putain ! viarge ! et consorts*, Dominique Lagorgette rappelle que jurer est un moyen privilégié pour exprimer une émotion et donc réguler sa frustration, éventuellement en valorisant un style ou une certaine virtuosité. Plus le juron est vulgaire, et donc transgresse les codes, plus son effet est cathartique : les meilleurs « patients » sont donc les individus dont l'éducation a particulièrement censuré les « écarts de langage ».

L'enquête minutieuse et détaillée menée par Dominique Lagorgette dans des textes très variés (littérature, presse, chansons, documents juridiques, etc.), du Moyen Âge à aujourd'hui, décrypte l'idéologie et les valeurs présentes dans le très riche lexique de la prostitution et de ses différents acteurs : mépris, tendresse, victimisation, dégoût, reconnaissance, chosification, etc. Cette recontextualisation systématique révèle dès lors, à travers l'usage d'un mot, les mœurs, les tabous, les questionnements d'une société, de sa religion, de sa législation, de son système sanitaire, de sa conception des castes, de son regard sur le genre, etc. Dès lors, bien que *Pute, histoire d'un mot et d'un stigmaté* se présente comme une étude linguistique, le volume ne se « limite » en aucun cas à un public de philologues, mais s'adresse également aux sociologues, aux historiens et aux spécialistes des gender studies. Bien plus, sans rien sacrifier à la rigueur de la méthodologie scientifique, l'autrice fait montre d'un réel effort didactique et met par conséquent son travail à la portée d'un plus large public. Dominique Lagorgette excelle dans un exercice parfois très périlleux, même pour les chercheurs les plus chevronnés : trouver un juste équilibre entre publication scientifique et vulgarisation scientifique.

Katherine Rondou

Denis Laurent (édit.), Jules François Crahay. Grand couturier redécouvert, J. Crahay, Nina Ricci, Lanvin. Bruxelles, Lannoo, 2024, 224 p.

Jules François Crahay. Grand couturier redécouvert, J. Crahay, Nina Ricci, Lanvin accompagne l'exposition *Jules François Crahay. Back to the Spotlight* qui se tient au Musée Mode & Dentelle de la Ville de Bruxelles du 23 février 2024 au 10 novembre 2024. Denis Laurent, diplômé en histoire de l'art de l'Université libre de Bruxelles, s'associe à cinq chercheurs afin de présenter l'œuvre et la personnalité – très discrète – du styliste belge Jules François Crahay, et de replacer les créations du Liégeois dans leur contexte.

Le premier texte (*Crahay, un parcours*), le plus long, retrace la carrière du styliste, de la reprise de l'entreprise de sa mère, à Liège, à sa reconnaissance internationale. Grâce au dépouillement minutieux d'archives et à de longues investigations, Denis Laurent décrit précisément les différentes étapes du parcours exceptionnel de Jules François Crahay, les conditions de son arrivée chez Nina Ricci, et ensuite chez Lanvin, ses apports à ces prestigieuses maisons de couture et ses relations, parfois tendues lorsque sa créativité est bridée, avec la direction de ces maisons. Denis Laurent revient également sur la reconnaissance du Belge sur le marché international de la mode, notamment aux États-Unis et en Asie, et sur les origines multiculturelles de son inspiration.

Carhay, un style, toujours de la plume de Denis Laurent, se focalise davantage sur le contenu des collections, afin de souligner la créativité, l'originalité, mais aussi les compétences techniques de Crahay, qui comme bon nombre de ses contemporains, délaisse le dessin au profit d'une manipulation directe du tissu. Cette partie accueille la majorité des illustrations, le plus souvent en pleine page, et d'une grande qualité, permettant au catalogue de se substituer, le cas échéant, au contact direct avec les créations de Crahay. Dans la mesure du possible, les croquis accompagnent la photo du vêtement, tantôt une photo actuelle de la tenue exposée sur un buste, tantôt une photo d'époque, qui offre alors au lecteur de mieux comprendre l'image (glamour, juvénile, dynamique, etc.) que le styliste souhaitait associer au modèle. La plupart des photos d'époque sont en couleur, et le lecteur peut ainsi mieux apprécier le travail du styliste.

Crahay, un contexte réunit cinq études, afin comme l'indique le titre de replacer le créateur liégeois dans son contexte. Hannah Morelle (École du Louvre), dans *Une figure du créateur: des années mode aux années marque*, revient sur l'évolution de la figure du grand couturier (styliste, créateur,

directeur artistique) et de ses rapports à la création, au marketing et au marché de la haute couture, des années 1950 à aujourd'hui. *Le développement du prêt-à-porter des couturiers* de Camille Kovalevsky (Sorbonne) rappelle la nécessaire remise en cause des rapports entre la haute couture et le prêt-à-porter au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans le contexte de la reconstruction économique. Le second garantit la survie économique de la première, avec les parfums et les produits dérivés. Talia Spielholz, historienne de la mode diplômée de Stanford – *Le rôle des États-Unis dans l'évolution de la haute couture après 1945* – souligne l'influence du marché américain dans l'Après-Guerre, en raison de son pouvoir économique et du développement de ses médias. La haute couture parisienne doit s'adapter aux attentes de la clientèle américaine, notamment en développant davantage le prêt-à-porter. Dans *Folklores et exotismes dans l'œuvre de Jules François Crahay*, Khémaïs Ben Lakhdar (Sorbonne) examine l'influence de « l'exotisme » sur le processus créateur du styliste, qui intègre à ses modèles – parfois en les adaptant – des éléments issus de folklores étrangers, le plus souvent en raison d'un réel intérêt pour les autres cultures, notamment après ses voyages professionnels. Certes, cette démarche suscite aujourd'hui une réflexion sur la problématique de l'appropriation culturelle, mais à son époque Crahay s'inscrit dans une tradition ancienne peu remise en cause, comme l'orientalisme. Enfin, *L'importance des tissus et fournisseurs de tissus* de Nadia Albertini, designer de textiles et de broderies, reconstitue la liste des fournisseurs français ou étrangers de Crahay à chaque étape de son parcours professionnel, et démontre l'implication du styliste dans le choix de ces matières.

Le volume se termine par une chronologie de la vie de Jules François Crahay et les notes des textes. Manque selon nous une bibliographie plus systématique. Certes, la recherche a longtemps délaissé l'œuvre du Liégeois et le présent catalogue constitue une première étape dans la reconnaissance de son apport à la mode occidentale du xx^e siècle, mais quelques références regroupées en bibliographie auraient été les bienvenues pour le lecteur désireux de poursuivre sa découverte de l'œuvre de Crahay.

Jules François Crahay. Grand couturier redécouvert, J. Crahay, Nina Ricci, Lanvin remplit pleinement son rôle de catalogue d'exposition. Tout en adoptant un langage simple, bien loin du jargon technique, et en s'imposant une réelle démarche didactique, les auteurs abordent avec rigueur et minutie l'étude des créations de Jules François Crahay, et s'adressent dès lors à la fois au public hétéroclite qui fréquente habituellement les expositions, et aux historiens de la mode qu'un simple « survol » ne peut satisfaire.

Katherine Rondou

Denis Le Pesant, *L'Expression des émotions et des sentiments en français*. Paris, Classiques Garnier, « Domaines linguistiques », n° 22, Série « Grammaires et représentations de la langue », n° 14, 2023, 420 p.

Au fil de l'histoire, l'existence des êtres humains est caractérisée par une vaste et riche accumulation d'expériences émotionnelles : joie, peine, amour, jalousie, haine, mépris, peur, honte, timidité, etc. Le processus de codification et de décodage de certaines expressions émotionnelles est uniforme pour les personnes du monde entier, indépendamment de leur langue, culture ou niveau éducatif. La langue n'est pas un reflet spéculaire du monde ; par conséquent, le monde des émotions et l'ensemble des moyens linguistiques qui les reflètent ne peuvent pas coïncider pleinement.

Les linguistes font face à de nombreuses difficultés lorsqu'ils abordent les problèmes liés au soutien linguistique de l'expression des émotions. Une des principales complications réside dans la diversité des classifications des émotions. Il est impossible de créer une classification universelle ; une classification efficace pour résoudre un ensemble de problèmes devra inévitablement être remplacée par une autre lorsqu'il s'agit de résoudre un ensemble différent de problèmes. De même, les processus de désignation des émotions présentent des défis considérables : une même émotion peut être étiquetée avec différents mots. Par conséquent, compte tenu de toutes les questions résolues et non résolues de la théorie psychologique des émotions, le linguiste doit d'abord explorer les mécanismes linguistiques de la dénotation et de l'expression des émotions. Cela est particulièrement pertinent car les sentiments acquièrent un sens pour le linguiste uniquement lorsqu'ils sont exprimés par des moyens linguistiques.

Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage *L'Expression des émotions et des sentiments en français* dont nous présentons le compte rendu ici est consacré à l'étude du lexique des affects en tant que catégorie indépendante, avec ses caractéristiques morphosyntaxiques et sémantiques, ces dernières servant de base à sa classification.

Le volume se compose d'une préface (pp. 7-15), divisée en trois sections, qui présentent l'approche du projet et la méthodologie du travail entrepris, en le plaçant dans le cadre théorique du modèle distributif et transformationnel ; on y trouve aussi les défis et l'intention de l'auteur. Les vingt-trois chapitres qui suivent la préface sont divisés en sept parties principales (pp. 19-364). Chaque partie est composée de chapitres numérotés consécutivement pour un total de 23, eux-mêmes divisés en sections.

Il convient de noter que le livre comporte de nombreux tableaux synoptiques, qui sont très utiles car ils facilitent la compréhension du contenu du livre. L'auteur propose une brève conclusion sous forme de perspectives et de prolongements nécessaires (pp. 391-394), huit pages de bibliographie (pp. 395-403), un index des noms (pp. 405-406) et un index des errata (pp. 407-409), assez peu nombreux au regard de la densité du travail de recherche effectué.

Dans la préface, dans la section consacrée aux intentions de l'auteur, Denis Le Pesant expose l'objectif de son ouvrage, présenté comme un projet lexicographique « composite », « une *théorie* étymologique » (p. 3) qui fait office au lexique des affects à la fois lexico-grammaticaux et de thésaurus. Le but du livre est donc d'offrir au public spécialisé dans la linguistique une typologie des lexèmes affectifs basée sur des classes syntaxiques et sémantiques, appelées classes d'objets.

L'auteur du livre propose, dès les premières pages de la préface (pp. 7-15), une classification des ressources lexicales exprimant le domaine émotionnel en commençant par distinguer entre les lexèmes d'émotion, appelés « lexèmes d'affect de Catégorie I », et les lexèmes de sentiment ou « lexèmes d'affect de Catégorie II ». Cette classification, selon nous, n'a pas pour but d'être la seule classification valide, mais elle est ouverte à de nouvelles contributions et interprétations. Ce qui nous semble pertinent, c'est la distinction claire entre les lexèmes d'émotion et de sentiment, une classification qui est progressivement développée tout au long de l'ouvrage. Nous identifions que pour les lexèmes de l'émotion correspond la structure qqc_qq<Cause de l'émotion> (comme décevoir, ravir) qq<Sujet de l'émotion ou de l'expérience>, tandis que les lexèmes du sentiment sont formulés comme qq<Sujet du sentiment ou de l'expérience> (comme admirer, haïr, mépriser) qqc_qq<Objet du sentiment>.

Sur la base d'un isomorphisme entre sens et syntaxe, l'auteur propose, selon des critères morphosyntaxiques, une classification rigoureuse de 3 049 lexèmes affectifs, répartis en soixante-sept classes, elles-mêmes subdivisées en sous-classes selon leurs propriétés linguistiques. Ces lexèmes sont répertoriés dans le *Dictionnaire informatisé des mots d'affect* (DIMA), une ressource numérique associée à l'ouvrage de Denis Le Pesant et accessible sur la plateforme ORTOLANG.

La première partie (pp. 19-75), composée de trois chapitres, décrit les bases théoriques qui ont servi de base pour l'auteur dans sa classification des émotions et des sentiments. Le premier chapitre (pp. 19-24) inclut la structure des tableaux DIMA, qui sont divisés en deux catégories et soixante-

sept classes, et fournit des explications détaillées sur les critères de choix des subdivisions. Dans les chapitres 2 (pp. 25-30) et 3 (pp. 31-46), l'auteur analyse les points forts et les lacunes des travaux qui ont lancé la recherche dans le domaine du lexique de l'affectivité. Une attention particulière est accordée aux perspectives collocationnelles et distributionnelles, mettant en avant l'importance de la relation prédicat-argument dans la phrase ou dans le syntagme nominal. L'auteur souligne, dans la section 5 du troisième chapitre (pp. 45-46), la fonction des rôles actanciels, qui se réfèrent aux rôles sémantiques ou thématiques attribués au sein d'une structure argumentative (émetteur, récepteur, expérimentateur, objet, cause, etc.), un facteur qui le conduit à l'inclusion de la « structure argumentale-actualisée » dans sa classification, afin de décrire en détail le lexique des affects.

La deuxième partie (pp. 49-120) est composée du chapitre 4 (pp. 49-66), qui se concentre sur les adjectifs affectifs, du chapitre 5 (pp. 67-93), qui traite des verbes affectifs, du chapitre 6 (pp. 95-111), consacré aux noms affectifs, et du chapitre 7 (pp. 114-120), qui aborde les adverbes, prépositions et conjonctions affectives. Chaque chapitre contient des sections où sont décrites les structures argumentales-actancielles des catégories I et II ainsi que leurs caractéristiques. Pour les catégories énumérées, nous trouvons toutes les variantes structurelles possibles, accompagnées de tableaux, d'exemples et de leur analyse. Il convient de souligner le grand nombre d'unités polyléxiques que l'auteur décrit de manière très détaillée dans le chapitre 7. Ce que nous voulons mettre en lumière pour cette partie, c'est que l'auteur propose des arguments pour justifier l'inégalité dans le nombre de structures argumentales-actancielles présentées par chaque catégorie, ce qui permet au lecteur de tirer ses propres conclusions.

La troisième partie (pp. 123-175) décrit les verbes auxiliaires ou verbes supports qui s'intègrent dans la structure des noms ou des adjectifs prédicatifs. Le chapitre 8 (pp. 123-129) présente les caractéristiques générales de ces verbes et fournit des clarifications sur leur fonctionnement dans l'expression linguistique des émotions. Le chapitre 9 (pp. 131-138) est consacré aux verbes de soutien et à leurs caractéristiques spécifiques lorsqu'ils sont utilisés en construction avec d'autres verbes ou adjectifs affectifs, tandis que le chapitre 10 (pp. 139-164) détaille les noms prédicatifs. Dans le chapitre 11 (pp. 165-175) l'auteur s'applique à démontrer que tous les prédicats affectifs sont statifs et, pour ce faire, il fait une étude détaillée des temps, des modes et des valeurs aspectuelles des verbes supports déjà présentés dans les sections précédentes. Cela s'explique par l'objectif de Denis Le Pesant d'éviter toute confusion terminologique entre

les verbes causatifs et les verbes avec sujet, car selon son point de vue, les verbes d'émotion ne visent pas à « dénoter une relation cause-effet » mais « un état affectif » (p. 175).

La quatrième partie (pp. 179-225) est constituée des chapitres 12 (pp. 179-185), 13 (pp. 188-195) et 14 (pp. 197-225), qui présentent les indications théoriques nécessaires à la compréhension des transformations morphologiques affectant les constructions morphosyntaxiques, lesquelles sous-tendent les critères que l'auteur a utilisés dans cet ouvrage et dans DIMA pour classer les affects dans les différentes classes et sous-classes.

À notre avis, la partie 5 (pp. 229-266) constitue le noyau du livre pour affiner la compréhension de la classification et des constructions dans lesquelles peuvent s'insérer les unités qui forment le lexique des affects. Elle est composée du chapitre 15 et de ses sections correspondantes (pp. 229-238), où sont détaillées les bases des classifications et les options méthodologiques choisies; du chapitre 16 (pp. 239-243), où il analyse les sous-classes de lexèmes des affects, chacune représentant une construction morphosyntaxique; du chapitre 17 (pp. 245-253), qui se concentre sur l'importance de prendre en compte la polarité des affects pour les classifications; et du chapitre 18 (pp. 255-266), qui explique et argumente l'importance de ne pas séparer les entrées locutionnaires des non-locutionnaires dans le DIMA, tout en fournissant des données utiles dans le domaine complexe des unités polylématiques.

La sixième partie (pp. 268-371) se divise en deux chapitres principaux: le chapitre 19 (pp. 269-310) traite des classes et sous-classes d'affect de la catégorie I, et le chapitre 20 (pp. 311-371), de celles de la catégorie II. Dans cette partie, l'auteur présente de nombreuses listes des différentes classes et sous-classes, incluant tous types de lexèmes, indépendamment du registre auquel ils appartiennent. Il convient de noter que l'auteur accompagne ces listes d'exemples et de commentaires pertinents, facilitant ainsi la compréhension du contenu détaillé.

La septième partie du livre (pp. 375-379), composée du chapitre 21 (pp. 375-379), se concentre sur le lexique des affects dans une perspective psychologique. Les chapitres 22 (pp. 381-386) et 23 (pp. 387-389) ouvrent un petit débat en vue de futures recherches.

La conclusion (pp. 391-394) complète efficacement la septième partie du livre en suggérant des améliorations, notamment pour le DIMA. L'auteur aborde dans cette section un autre aspect important de la classification des affects: les analyses conversationnelle et pragmatique.

À notre avis, l'objectif de l'ouvrage, qui vise à surmonter les problèmes rencontrés par la plupart des approches fondées sur l'application des dictionnaires à un corpus sans tenir compte du contexte syntaxique des mots, est atteint.

Nous considérons que le public auquel s'adresse le livre est constitué de spécialistes travaillant dans le domaine de la linguistique, de la psychologie du langage ou de la pragmatique, car ils trouveraient dans cet ouvrage une ressource précieuse pour élargir et approfondir leurs connaissances et explorer de nouvelles pistes de recherche.

En ce qui concerne le développement du contenu, celui-ci est présenté dans une structure claire et bien définie, ce qui facilite la compréhension de l'approche de l'auteur sur le lexique des affects. Cependant, nous aurions souhaité, peut-être, qu'une perspective sur la façon dont ces théories se relient à d'autres approches en linguistique des émotions soit incluse, bien que le cadre théorique du modèle distributif et transformationnel soit mentionné. Cela pourrait faciliter la compréhension pour les personnes qui ne sont pas spécialistes dans le domaine de la linguistique ou qui sont au début de leur parcours.

Nous considérons comme un point fort du travail l'inclusion d'exemples variés dans les listes de classes et de sous-classes, ce qui aide le lecteur à mieux comprendre les transformations morphologiques et les structures argumentales-actancielles, ainsi que l'application pratique des théories présentées. Nous comprenons que la mention de la pragmatique dans la conclusion est un point positif, car elle ouvre la voie à d'autres lignes de travail et permet d'évaluer comment la pragmatique influence l'interprétation des affects, ce qui enrichirait l'analyse du présent livre. Ce sont précisément les questions de recherche émergentes posées dans la septième partie qui pourraient inspirer de futurs chercheurs à continuer d'explorer le champ du lexique des affects.

Erica Nagacevski Josan

Véronique Lochert, *Les femmes aussi vont au théâtre. Les spectatrices dans l'Europe de la première modernité. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Le Spectaculaire – Arts de la scène », 2023, 376 p.*

Cet ouvrage retrace la manière dont les femmes se sont introduites comme spectatrices dans l'espace théâtral du XVI^e et XVII^e siècles en Espagne, en

France, en Angleterre et dans la péninsule italienne. Le public féminin a fait l'objet des critiques des théâtrophobes qui mettaient en cause la moralité du théâtre. Ainsi, tantôt ils accusaient les spectatrices de corrompre les hommes, tantôt ils affirmaient qu'elles étaient corrompues par les sujets, les acteurs ou les autres spectateurs. Cependant, l'influence de la spectatrice a été cruciale aussi bien sur l'espace théâtral que sur les œuvres dramatiques. En outre, la sortie de l'espace domestique et la mise en scène de représentations féminines diverses, dont certaines hors norme, ont nécessairement marqué les spectatrices.

Dans l'introduction, l'auteure explique l'importance d'étudier le rôle des spectatrices dans le passé pour comprendre le statut de la femme de nos jours où, même si elles constituent une partie importante du public au théâtre, la production et la création théâtrales restent majoritairement masculines. Ensuite, elle expose le rôle croissant de la femme dans le théâtre de la première modernité dans les quatre espaces étudiés où l'on voit de nombreuses œuvres dramatiques portant le nom de l'héroïne, de plus en plus d'actrices sur scène ainsi que des grandes dames étant mécènes et promotrices de pièces. Il s'est produit en même temps une sorte de féminisation de la société favorisant les valeurs humanistes et le développement culturel et artistique, preuve en est l'importance des phénomènes de la préciosité ou de la galanterie.

Son étude repose sur quatre types de documents : le paratexte dramatique, les textes théâtrophobes, les pièces à caractère critique, ainsi que des correspondances et journaux. Ce corpus lui permet de façonner la réception féminine, une question délaissée jusqu'il y a peu et qui fait l'objet en ce moment d'un intérêt croissant parmi les historiens du genre et du théâtre. L'histoire de la réception féminine est importante afin de comprendre les différents enjeux politiques, économiques et sociaux surtout à une époque où se développent les théâtres commerciaux (payants et publics) qui, à la différence des théâtres à la cour ou dans des demeures privées, font que des personnes issues de différentes classes sociales et des hommes et des femmes se rassemblent dans le même espace culturel.

Intitulé « *También van a la comedia las mujeres* ». *Conditions matérielles et pratiques sociales*, le chapitre 1 étudie les pratiques spectatoriales féminines. Premièrement, l'auteure y met en valeur comment la fréquentation au théâtre renvoie à des questions de statut et de classe sociale. Ainsi, les femmes mariées peuvent se déplacer plus librement que les jeunes filles et les bourgeoises comme les marchandes n'ayant ni patron ni mari vont y aller sans demander la permission à personne. Les grandes dames et les

reines sont mécènes, commanditaires et spectatrices privilégiées au théâtre et favorisent l'échange des pratiques théâtrales entre les différents pays européens. Tandis que ces dernières ont été louées, voire ont contribué à la légitimation du théâtre comme spectacle honnête et moral, la présence des femmes du peuple et des prostituées renforce l'idée du théâtre comme une pratique culturelle vulgaire. Il faut donc faire attention aux textes décrivant le public féminin qui sont dans la plupart des cas marqués par des stéréotypes sexistes.

Dans l'éventail d'espaces théâtraux coexistant à l'époque, les femmes arrivent toujours à trouver leur place. Ainsi, à la cour ou dans les demeures bourgeoises, les femmes de haut rang sont invitées pour occuper un emplacement privilégié affichant leurs parures et leurs vêtements ; dans les couvents et les collèges, des parentes, amies ou femmes aristocrates, sont souvent conviées aux représentations théâtrales et elles jouent même un rôle important dans la vulgarisation de ces spectacles, devenant accessibles à un public plus large. Cependant, c'est dans le *théâtre public* que la présence des femmes est mise en cause.

L'emplacement dans l'espace théâtral répond à des hiérarchies et des conventions sociales et à cet égard, le parterre, moins confortable, a été occupé par ceux ayant payé le tarif le plus bas et la loge par les spectateurs les plus aisés. On a évité également l'amalgame des hommes et des femmes pouvant donner lieu, selon les théâtrophobes, à des rencontres licencieuses. Ainsi, on trouve en Espagne *la cazuela* où se rassemblent les femmes du peuple ou *the eighteenth-penny place* occupée par les prostituées.

Tout en séparant spectateurs et spectatrices, la mise en place d'un endroit propre aux femmes les mettait en valeur en tant que catégorie de spectateur en soi, acquérant une importante visibilité comme participantes de la pratique théâtrale, voire comme juges et critiques du spectacle.

Un autre enjeu pris en compte par les adversaires du théâtre est le jeu des regards, car les femmes, même si toujours réduites à être considérées comme des objets, peuvent regarder les acteurs, qui, eux, sont en quête de l'attention des spectatrices. Néanmoins, dans tous les cas, elles ont été soupçonnées de manquer à leur vertu, étant coupables même d'être regardées.

Dans le deuxième chapitre « *A voi bellissime donne* ». *Quand le théâtre s'adresse aux femmes*, l'auteure se penche sur le dialogue qui s'établit dans le paratexte dramatique (prologue, épilogue, dédicaces...) entre l'auteur et une dame, souvent mécène de son œuvre, mais aussi avec les spectatrices. Les œuvres dramatiques de la première modernité sont souvent adressées à des femmes faisant valoir l'importance de la réception féminine.

Même si louées dans le paratexte et prises en compte à part entière au sein de la catégorie « spectateur », les femmes y font souvent l'objet de commentaires misogynes ou d'une rhétorique galante parfois accompagnée de propos grivois. De même, certains auteurs visent à imposer des modèles et des contre modèles pour les femmes de telle façon que l'éloge de la discrétion et l'honnêteté des grandes dames s'oppose alors à la critique des femmes bruyantes et ignorantes du peuple.

En raison de la subjectivité féminine, la spectatrice joue un rôle important dans la *captatio benevolentiae*. Ainsi, l'auteur s'adresse à une partie de son public pour demander l'attention et la bienveillance par rapport à son œuvre, assimilant parfois la réception de la pièce par les femmes à une relation galante, voire sexuelle. Cette poétique dramatique renvoie à l'importance du corps et du plaisir dans la réception au théâtre et à la porosité entre la fiction et la réalité dans les pièces.

Les dédicaces, souvent adressées à des femmes de haut rang, exhibent souvent leurs valeurs physiques et spirituelles ce qui permet aux auteurs d'affirmer l'honnêteté et la qualité de leur pièce renvoyant aux vertus de sa dédicataire, et de renforcer leurs réseaux clientélistes. Certaines de ces dames ont participé activement à la création, au financement et aux représentations de ces œuvres et en sont devenues les premières juges.

Certains auteurs vont mettre en valeur la catégorie « spectatrice » (à la différence des hommes, divisés par leur niveau culturel ou social, les femmes constituent souvent une taxonomie en soi) en vue d'assimiler leurs pièces à la subjectivité féminine (décente et accessible) et de présenter un mode de jugement bienveillant et modeste.

Même si parfois le jugement féminin est perçu comme équivalent de celui des hommes, dans de nombreux cas il est considéré comme instable, hypocrite, émotionnel et marqué par la décence et l'expérience personnelle. Certaines pièces vont, à leur tour, modéliser la réception des femmes en les poussant à adhérer au portrait de la femme vertueuse.

Les jeux de miroirs établis entre les femmes réelles (actrices, spectatrices) et les instances féminines construites (héroïnes, muses, allégories) vont contribuer à la féminisation du théâtre et aux liens qui se nouent entre elles et entre les pratiques sociales et la fiction. Ainsi, le théâtre s'assimile aux femmes de façon tantôt positive (on légitime l'œuvre par l'intermédiaire de l'honnêteté d'héroïnes et spectatrices), tantôt négative lorsqu'on l'identifie au caractère mensonger des femmes.

Le troisième chapitre, « *Theaters are snares unto fair women* ». *Les spectatrices dans la polémique théâtrale*, met en exergue comment les adversaires

du théâtre se servent des spectatrices pour exposer ses effets néfastes. Les théâtrophobes, arborant un discours souvent fantasmé et caricaturé, affirment que le théâtre, sur la forme et sur le fond, est dangereux par son caractère sexuel, et la femme, de la prostituée en quête des clients à la jeune fille chaste, se retrouve toujours impliquée dans le vice théâtral. Tandis qu'au début, les pamphlets antithéâtraux avertissaient de la corruption de la société et de la famille dans les théâtres publics, qui mélangeaient hommes et femmes dans le même espace, ils vont par la suite utiliser le goût croissant des femmes pour le théâtre comme argument pour le décrier.

Dans une société imposant progressivement les rôles genrés, le théâtre, en raison de son caractère performatif, participe dans la confusion des genres (travestissements, construction des intrigues amoureuses entre les deux sexes, diversité des rôles...), et cette mobilité sexuelle sera également méprisée par les théâtrophobes.

Les intrigues amoureuses et leurs héroïnes, souvent emportées par la passion et l'émotion sont considérées comme des exemples néfastes pour les spectatrices, mais c'est à elles de les identifier comme des modèles ou des contre-modèles. C'est ainsi que commence le débat autour du spectateur comme victime ou responsable d'interpréter librement ce qui se passe sur scène, et aussi autour de l'exposition des comportements immoraux poussant à les imiter ou à les condamner.

Aussi bien pour les détracteurs que pour les défenseurs du théâtre, c'est la spectatrice qui a fait l'objet de la malveillance ou de la bienveillance. Pour les uns, le théâtre vise à détruire les valeurs morales de la société, pour les autres il permet de renforcer la vertu et de réformer la dépravation.

Dans le quatrième chapitre, « *Where ? On the stage, ladies ?* » *Ou quand la spectatrice devient personnage*, l'auteure dépeint la figure de la spectatrice imaginée par le dramaturge et le théâtrophobe. Les pièces méta-théâtrales mettent sur scène des personnages de spectatrices différents selon les pays, tantôt louées, tantôt critiquées, mais dont on s'est également servi pour défendre le théâtre.

À la différence de l'homogénéité décrite dans les pamphlets antithéâtraux, les pièces montrent la diversité sociale pour ce qui est des spectatrices (grandes dames, bourgeoises, spectatrice débutante ou chevronnée, femmes discrètes, bruyantes...). Dans de nombreuses œuvres, la spectatrice interrompt les acteurs au début de la pièce pour demander un changement (langue, emplacement...) ce qui rend compte de son influence active dans la représentation même si parfois l'auteur dénonce dans la foulée sa grossièreté. La visibilité et la mobilité de ces femmes qui réussissent à imposer leur

voix les placent sur un pied d'égalité, malgré leurs différences, et mettent en cause les espaces genrés du théâtre.

L'auteure donne l'exemple de plusieurs pièces où la figure de la spectatrice correspond parfois aux stéréotypes théâtrophobes tout en s'avérant un personnage puissant, honnête et vertueux qui affiche les bienfaits du théâtre. Il faut signaler que dans la comédie anglaise de la Restauration, la spectatrice, victime des codes contradictoires de la société de cette époque refuse le rôle actif de réceptrice des pièces.

La spectatrice jouera un rôle crucial dans la naissance de la critique dramatique, d'une part, en raison de l'adoption de la dimension genrée dans la relation auteur-spectateur et, d'autre part, grâce aux espaces mixtes de conversation, qui permettront de tenir compte du jugement féminin caractérisé par l'émotion et l'ancrage dans l'expérience personnelle, même si elles n'arrivent pas à atteindre le statut d'auteure.

Enfin dans le cinquième chapitre, *Paroles de spectatrices*, plusieurs femmes témoignent de leur expérience en tant que spectatrices. Ainsi, loin de la passivité attribuée aux spectatrices, les témoignages d'Isabelle d'Este, de Margaret Cavendish, d'Elisabeth Pepys et de Madame de Sévigné dépeignent des femmes possédant une vaste culture dramatique en tant que lectrices ou réceptrices de pièces. Elles exhibent un jugement qui, malgré les préjugés, n'est pas centré sur l'émotion mais sur la qualité de la pièce et l'échange. Elles partagent également un goût prononcé pour les œuvres dramatiques qui acquièrent une certaine importance dans leur vie sociale et familiale et participent de manières différentes à la création et à la critique théâtrales.

Dans la conclusion de l'ouvrage, *La spectatrice émancipée ?*, l'auteure indique que, malgré le prétendu rôle passif qu'est censé jouer le spectateur et, en l'occurrence la spectatrice, d'autant plus à une époque où le théâtre est séparé par genres et reflète les idées et les structures dominantes, il a permis aux femmes de faire partie, en tant qu'actrice, spectatrice ou mécène, de la conception théâtrale et d'exercer un certain pouvoir politique, social et culturel. De même, le théâtre est un espace de remise en question des contraintes sociales et de genre où les actrices se déguisent en homme et les femmes peuvent parfois débattre avec les hommes sur l'œuvre regardée, apportant par la même occasion une critique plus émotionnelle, en tout cas distincte des jugements doctes et rationnels masculins. Comme en témoignent les spectatrices elles-mêmes, les femmes sont loin de l'archétype dichotomique de réceptrice docile ou de victime de la corruption théâtrale, elles sont au contraire autonomes et décident librement de regarder, de juger et d'imiter ou pas ce qui se passe sur scène.

En guise de conclusion, cet ouvrage nous montre comment, malgré les contraintes, la femme a toujours su se faire une place dans l'espace public culturel et en tant que spectatrice elle a pu jouer un rôle actif dans les différentes étapes de la création et de la réception des œuvres dramatiques. Même si les sources trouvées ne renvoient que presque exclusivement à l'expérience spectatorielle des femmes de haut rang, on a pu constater l'existence de différentes subjectivités féminines qui sont la preuve de la liberté et de l'autonomie de jugement de certaines femmes dans la première modernité. Finalement, il faut mettre en exergue comment les pratiques du passé peuvent être mises en relation avec des enjeux actuels comme la construction ou la déconstruction du genre, les effets des contraintes sociales sur les individus et les communautés ou les effets de l'audiovisuel sur le public.

Isabel Florido Miguel

Cathy Margaillan (édit.), *Benedetta Cappa Marinetti. Créatrice singulière de l'avant-garde futuriste en Europe*. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2023, 210 p.

Cette analyse collective, qui regroupe les plus grands spécialistes (des femmes principalement) de l'œuvre de Benedetta Cappa Marinetti, vise à faire connaître, en l'occurrence dans le domaine francophone, le rôle crucial de cette artiste et écrivaine au sein du mouvement futuriste, mais aussi des avant-gardes européennes. Dans son préambule, Cathy Margaillan, directrice de l'ouvrage, revendique l'importance de cette « artiste totale » tout en encourageant d'autres chercheurs et chercheuses à se pencher sur une femme qui était bien plus que l'épouse de Marinetti.

Dans le premier texte, *Benedetta Cappa Marinetti – Artiste totale de l'« Arte-Vita »*, Margaillan présente succinctement la nature de l'œuvre artistique et littéraire de Benedetta. Bien que la période où elle a été active ait été très courte (1924-1935), sa contribution aux avant-gardes a été large en raison de sa capacité à combiner des codes visuels et verbaux dans ses tableaux et ses romans exprimant ainsi ses désirs et ses pensées mais aussi son orientation esthétique. Sa vision du futurisme différait de celle de son époux, bien qu'ils aient travaillé ensemble dans cette « arte-vita » qui prônait l'union de l'art et de la vie dans leurs œuvres ainsi que dans la promotion du « tactilisme », l'une des manifestations du second futurisme, dont Benedetta sera l'une des figures-clés. Marinetti réclama l'importance de l'œuvre de son épouse en affirmant qu'elle était « son égale et

non disciple » et elle participa activement dans les revues, manifestes et expositions futuristes. L'œuvre de Benedetta, à l'instar du futurisme (en grande partie, en raison de leurs liaisons avec le fascisme) n'a pas été vraiment valorisée jusqu'à la fin du xx^e siècle et il reste donc encore beaucoup à approfondir à cet égard.

Bruera et Margailan se demandent dans le deuxième texte, intitulé *La réception critique de Benedetta Cappa Marinetti, une énigme ?*, les raisons pour lesquelles la production littéraire de Benedetta est passée sous silence jusqu'il y a quelques décennies où, grâce à la naissance de l'histoire de genre, on a pu réévaluer son œuvre en entier. En France son œuvre artistique a été largement connue en raison de la tenue dans le pays de nombreuses expositions collectives futuristes dans les années 1930, tandis que son œuvre littéraire est restée inconnue. Dans les années 1920, Marinetti et l'ensemble des futuristes, en vue de donner un nouvel élan au futurisme, ont loué l'originalité de son premier roman, *Les Forces humaines* et l'ont largement promu. Pour ce faire, Marinetti, dans le cadre d'une conférence à la Sorbonne, a distribué des tracts avec l'œuvre de son épouse où l'on revendiquait par la même occasion son rôle comme continuatrice du futurisme, en raison de sa réinterprétation de sujets tels l'amour ou la mort et par l'usage des synthèses graphiques qui lui permettaient d'exprimer son état d'esprit de façon immédiate. Cette nouvelle expression formelle ainsi que les manifestes du « tactilisme » et « l'aéropeinture » cosignés par Benedetta font partie de son apport au second futurisme. Or, ses autres romans n'ont pas connu cette promotion de la part des futuristes, d'après plusieurs commentaires et recensions de l'époque, par son écart par rapport au mouvement futuriste, à cause de leur caractère abstrait, philosophique et souvent lié à l'inconscient, des aspects qui sont plus proches du surréalisme.

Dans le troisième texte *Benedetta et les arts visuels*, Zoccoli décrit brièvement la mère de Benedetta, passionnée d'ésotérisme et de numérologie ainsi que sa formation sous la direction de son maître, le célèbre peintre Giacomo Balla, et c'est précisément dans *la casa Balla*, centre du futurisme à Rome où elle rencontrera Marinetti en 1918. En 1919, année où elle adhère au futurisme, sera publié son ouvrage *Psicologia di un uomo* dédié à l'entité masculine en général et à Marinetti en particulier, rendant compte des différences qu'elle constate entre les deux sexes, qui doivent cependant se mettre en relation. Dans *Les Forces humaines*, apparaissent des dessins qu'elle a désignés comme des « expressions directes des forces de l'univers » portant des titres aussi évocateurs que *Forces féminines* ou

Forces masculines. Parmi les caractéristiques de son œuvre plastique il faut citer sa tendance vers l'abstraction, l'usage de la couleur bleue, liée au transcendant selon Kandinsky, et la synthèse des formes. De même, fascinée par l'aviation, elle trouva dans l'aéropeinture futuriste une formule pour exprimer son enthousiasme pour ce moyen de transport. De bons exemples d'aéropeinture sont *Le Grand X* qui représente la vue d'en haut et perpendiculaire d'une ville ou *Aéropeinture d'une rencontre avec l'île* où deux visions différentes d'une île (carte géographique et vue d'en haut depuis un avion) se croisent sur le même plan. Dans ce tableau on constate une atmosphère proche du rêve, il ne s'agit pas d'un paysage réel mais d'un paysage cosmique, et cette composante spiritualiste apparaîtra souvent dans l'œuvre de l'auteure; c'est le cas de ses célèbres *Synthèses des communications*, cinq panneaux commandés par le régime fasciste pour le *Palazzo delle Poste* dont la structure et le traitement de la couleur et de la lumière rendent une image presque métaphysique des nouvelles technologies.

Maras explique dans *Voyage de Gararà, notes pour un chromodrame* la symbiose qui s'établit dans le deuxième roman de Benedetta entre le son, la couleur et l'écriture dans un exercice synesthésique qui renvoie à l'œuvre des peintres et des musiciens symbolistes. *Voyage de Gararà* est une œuvre éminemment musicale comportant aussi bien des descriptions de sons que de chants ou de danses. Le compositeur de la musique, Franco Casavola établira une analogie entre le spectre de la lumière et ses couleurs et un son et ses harmoniques et, à cet égard, l'interprète devra décoder ce roman selon les équivalences du compositeur. Ce « roman cosmique pour théâtre » sera défini comme un *chromodrame*, antithèse du mélodrame où le son dialogue plutôt avec les couleurs, qui dirigent le drame, et pas avec le livret. Benedetta va ainsi créer une nouvelle cosmogonie selon laquelle, dans l'univers, c'est la couleur qui l'emporte sur le son et c'est pour cela que les personnages qui émergent comme des sons prendront des connotations négatives (Gararà, le Temps...) et ceux provenant des couleurs auront des connotations positives. Ensuite, Maras explique comment interpréter correctement la musique de Casavola dans ce roman, il faudrait le faire à partir de ses manifestes sur la musique futuriste, ce qui s'avère difficile puisqu'il ne reste qu'une partie de la partition, mais qu'on pourrait inférer en observant d'autres œuvres de Casavola, et même créer une œuvre d'art tout à fait nouvelle.

Margaillan, dans *L'expérimentation romanesque de Benedetta ou « la création de soi par soi »* explique sa conception de l'univers et de soi à travers ses expérimentations romanesques ainsi que par les similitudes que l'on

retrouve entre son œuvre et celle du philosophe Henri Bergson. Les trois romans de Benedetta constituent les différentes étapes dans la construction de son identité. Ainsi, ses trois protagonistes Luciana, Gararà et Astra, respectivement, (ses alter ego) réalisent un parcours personnel qui débouche sur la connaissance de la vie et de l'art. De même, elle s'est servie de ces romans pour théoriser sa pensée philosophique et artistique. La recherche métaphysique de notre auteure, ayant comme fil rouge l'amour, la spiritualité et la création, l'a menée à l'intérieur d'elle-même, ce qui lui a permis de découvrir que l'harmonie de l'être se trouve dans l'exercice de l'art et de l'amour. Par rapport à ses ressemblances avec Bergson il faut citer l'unité de l'ensemble de son œuvre, la constatation du fait que la raison ne sert pas à examiner la vie et l'incapacité des mots pour rendre immédiatement l'essence de la pensée, d'où l'usage des synthèses graphiques. Enfin, il faut mentionner qu'après ces trois romans, où elle avait dépassé les limites formelles combinant des codes verbaux et plastiques mais aussi conceptuels, où réalité et rêve s'y trouvaient en alternance, elle arrêta l'écriture sous prétexte qu'elle n'avait plus rien à dire.

Lucia Re analyse, dans *Benedetta entre aéropoésie et aéropeinture dans les années 1930. Volontà et poesia nel golfo di Napoli*, une série d'articles et des poèmes, dont un très spécialement, qui rendent compte des accointances de notre auteure avec le régime fasciste de Mussolini. D'une part, Re introduit le contexte familial et politique de Benedetta, elle parle de la culture religieuse qui imprégnait sa famille et de la tragédie de la mort de son père, déjà handicapé par le stress traumatique provoqué par la guerre. D'autre part, sur le plan politique, l'auteure signale le fait qu'elle a côtoyé des individualités et des milieux tantôt progressistes tantôt conservateurs. Loin du féminisme fasciste qui prône le rôle de mère et épouse comme étant le plus important chez les femmes, elle considère que le pouvoir créateur des femmes peut être assimilé à la réalisation des œuvres d'art, malgré tout, si l'on considère ses discours, son adhérence à l'idéologie fasciste semble évidente. Ensuite, elle explique le rapport entre aéropoésie et aéropeinture chez Benedetta. La dimension cosmique et métaphysique de ses deux derniers romans les met en rapport avec ces deux formules futuristes. Il en est de même pour ses tableaux, comme *Laghi salati algerini*, exposé à l'occasion du vingtième anniversaire de la conquête de la Libye par l'Italie où elle s'éloigne des aéropeintres plus belliqueux et politisés pour montrer une perspective plus spirituelle et onirique de la vue du lieu. Enfin, elle analyse, sur le fond et sur la forme, *Volontà et poesia nel golfo di Napoli* (1936), un aéropoème qui décrit une revue militaire et navale par Mussolini pen-

dant qu'il atterrit sur le golfe de Naples. Ce poème en prose met en valeur la puissance technologique et militaire de l'Italie ainsi que celle du *Duce*, ce qui, réuni à l'allusion à la Rome impériale, fait de ce poème, un éloge à l'autorité fasciste. Enfin, Re considère que l'adhésion de Benedetta au fascisme ne devrait pas invalider son œuvre en entier qui mérite bel et bien d'être étudiée.

Dans *Benedetta Cappa Marinetti, théosophie, supersensibilité et invention littéraire*, Cigliana étudie l'influence de l'irrationalisme ésotérique dans l'œuvre artistique et littéraire de Benedetta. Dans un premier temps, on nous explique les deux faces de Benedetta, en tant que mère et épouse traditionnelle, d'un côté, et en tant qu'artiste appartenant à un mouvement révolutionnaire de l'autre. Or, dans ses romans les protagonistes se retrouvent souvent confrontées à l'amour et au désir de liberté. Que ce soit sur la dimension formelle ou sur la conceptuelle, l'univers de Benedetta est fondamentalement constitué de concepts dichotomiques (féminin/masculin, rêve/réalité, lumière/obscurité...), dont l'harmonie sera atteinte grâce à un plan transcendant, détaché de la matière et hors limites. Cette dimension psychologique et métaphysique de son œuvre puise sa source dans l'irrationalisme ésotérique, connu des futuristes et de Marinetti, dont les premiers manifestes présentent des références à l'occultisme, au pouvoir de l'intuition et à des forces divines. Cappa Marinetti a été également influencée par les idées théosophiques de personnalités telles que Balla et Zátková, disciple de Balla et belle-sœur de Benedetta. De bons exemples de cette influence théosophique sont la tendance de l'œuvre de Benedetta vers l'abstraction ainsi que ses synthèses graphiques traduisant la pensée à travers des lignes et des formes, et sa conception cosmique de l'aéropeinture.

Biasiolo réfléchit dans *Géométries de l'espace, chromatismes musicaux et espaces intérieurs* aux similarités entre l'œuvre de Benedetta et celle de la poétesse juive Else Lasker-Schüler. Lasker-Schüler, l'une des figures les plus importantes de l'avant garde expressionniste, louée également par Marinetti, fut tout comme Benedetta une artiste qui conjugua l'écriture et le dessin dans son œuvre. Elle accorda une place importante aux sujets liés à l'Orient et emprunta plusieurs identités à des images orientalistes (fakirs, odalisques...). À l'instar de Benedetta, l'une des caractéristiques de l'œuvre littéraire lasker-schülerienne est l'usage subjectif de la couleur (plus particulièrement du bleu) associée à des sensations et des émotions. Ainsi, on observe dans leur littérature des rapports synesthésiques entre le mot, la couleur, le son, la forme, le rythme ou la saveur. De même, on trouve chez les deux artistes une atmosphère proche du divin et du rêve,

ainsi que la quête de soi et la réflexion autour du moi. Cependant, Lasker-Schüler fut contrainte de s'exiler en raison de sa condition de juive et d'artiste expressionniste, l'expressionnisme étant considéré comme de « l'art dégénéré » par les nazis.

Dans l'avant-dernier texte de cet ouvrage, *Benedetta et Virginia Woolf, un dialogue possible ?*, Giachero met en relation l'artiste italienne et l'écrivaine britannique. Ainsi, en dépit de leurs divergences politiques et philosophiques, elles coïncident surtout en ce qui concerne leur contexte familial en tant que femmes provenant de familles nombreuses qui ont su combiner la vie conjugale et l'activité créatrice. En revanche, elles ont une vision opposée du rôle de la femme au sein de la société et de l'art. Ainsi, tandis que Benedetta considérait même l'idée d'une armée féminine en vue de gagner la guerre, Woolf voyait la guerre comme une idée propre aux hommes. De même, Woolf assimilait le niveau démocratique d'un pays aux droits de ses citoyennes et Benedetta, tenante du fascisme, soutenait le devoir des femmes de procréer pour la patrie. Giachero s'interroge enfin sur l'écart entre les héroïnes fortes et autonomes des romans de Benedetta et ses discours politiques, un écart qui pourrait être motivé par des raisons d'opportunisme ou bien de désir de respectabilité.

Finalement, Meazzi dans le dernier texte, intitulé « *Ammiro il genio di Benedetta* ». *Notes sur la fortune du futurisme* salue le rôle crucial de l'artiste dans la tâche de faire connaître l'héritage de Marinetti et du futurisme après sa mort en 1944. Premièrement, Meazzi parle de l'importance du fonds Benedetta Cappa Marinetti conservé au *Paul Getty Research Institute* où l'on trouve entre autres des lettres que Benedetta adressait à son frère lui racontant sa vie de femme mariée avec Marinetti et son rôle au sein du mouvement futuriste ainsi que ses inquiétudes pour concilier sa vie de mère et d'épouse et sa vie d'artiste. Enfin on explique les difficultés rencontrées par Benedetta dans la diffusion de l'œuvre de Marinetti notamment dans la période d'après-guerre où le souvenir du fascisme était encore trop fort.

Cette réflexion collective comprend des aspects de la vie et de l'œuvre de Benedetta qui rendent compte premièrement de ses contradictions en tant qu'épouse et mère conventionnelle tout en créant des représentations féminines en dehors des injonctions imposées par l'Église ou le régime de Mussolini, mais aussi en tant qu'artiste novatrice appartenant à un mouvement artistique révolutionnaire accusé d'être de l'« art dégénéré » par les nazis et en même temps jouant un rôle actif dans la promotion du *Duce*. Cependant, l'œuvre de Benedetta, sur laquelle on ne s'était pas penché

jusqu'il y a peu est d'une richesse unique au sein du mouvement futuriste : elle a réinterprété le futurisme aussi bien conceptuellement, dans le traitement des sujets comme l'amour, la mort ou l'identité de soi, que formellement, imposant la primauté de la couleur dans ses romans et ses tableaux, imprégnés d'une dimension spirituelle et transcendante très éloignée du premier futurisme.

Isabel Florido Miguel

Thierry Poyet (édit.), *Rachilde ou les aléas de la postérité. De l'oubli au renouveau, Minores XIX-XX*, Paris, Lettres Modernes Minard, 2023, 368 p.

Thierry Poyet (Université Clermont Auvergne), directeur de la série *Minores XIX-XX* où est publiée cette étude, rassemble une équipe internationale d'une vingtaine de collaborateurs, afin d'examiner la postérité littéraire de l'écrivaine française Rachilde (1860-1953) – nom de plume de Marguerite Eymery –, l'année où son œuvre, nourrie de ses paradoxes et de ses contradictions, tombe dans le domaine public. Le volume se structure en trois sections, afin d'envisager les textes rachildiens selon trois angles : la conception de la femme, de la féminité et du féminisme développée par Rachilde dans ses publications ; la modernité de l'autrice, dans ses prises de position dans les débats esthétiques et éthiques de son temps, qui tentent de renouveler la création littéraire ; la réception critique de l'œuvre rachildien (les influences subies et exercées, les amitiés littéraires).

La première partie, *Rachilde : la femme, la féminité et le féminisme*, regroupe six articles. Dans *Le féminin fin de sexe : pour une esthétique de la perversion dans l'imaginaire rachildien*, Yvonne Saabi (Université de Fribourg) rappelle l'association systématique de la femme et de la perversion, typique de la littérature décadente, dans l'œuvre de Rachilde. La chercheuse propose une étude minutieuse des personnages féminins rachildiens, afin d'en définir les aspects scandaleux, en fonction de la norme préconisée par le discours médical et l'idéologie de l'époque. *De la mort de l'amour à l'amour de la mort : hantise et fantasme de la fin de sexe dans La Tour d'amour de Rachilde* de Marie-Gersande Raoult (Université de Limoges) donne à voir l'image paradoxale de l'amour à l'œuvre dans *La Tour d'amour* (1899), où les personnages évoluent entre pulsions de vie et de mort. L'amour et le désir ne témoignent pas d'un élan vital, mais par le biais de la nécrophilie, rejoignent le motif d'Eros et Thanatos. L'écrivaine associe la mer au principe

féminin, non afin d'en souligner le principe génératif, mais comme manifestation à la fois fascinante et dangereuse de la nature, dans une dialectique à la fois féministe et anti-féministe. Le rapport ambigu de l'écrivaine au féminisme est au cœur de la contribution de Nelly Sanchez (Université de Limoges) : *Pourquoi je ne suis pas féministe : Rachilde ou la provocatrice rétrograde rachildienne*. La chercheuse analyse un essai publié par Marguerite Eymery en 1928, *Pourquoi je ne suis pas féministe*. L'écrivaine y compare sa propre expérience et celle de la jeune génération, afin de souligner l'inutilité de la recherche d'indépendance pour les femmes, que leur nature rend inapte à l'émancipation. Nelly Sanchez voit davantage dans cette prise de position misogyne une tentative pour susciter le scandale et renouer avec la notoriété des décennies passées, que l'expression d'une sincère critique réactionnaire. Morgane Leray (Université Aix-Marseille) propose une lecture écoféministe de l'œuvre de Rachilde, en raison des liens que l'écrivaine tisse entre la nature et la femme, et de l'émergence d'une conscience écologique au XIX^e siècle (*Rachilde, Animale des lettres. Pour une lecture éco-féministe de l'œuvre rachildienne*). Maria Del Carmen Lojo Tizón (Université de Cadix) prolonge la réflexion sur des thématiques davantage associées à l'époque contemporaine dans *Rachilde genderqueer ?* La chercheuse pointe la déconstruction du système hétéronormatif et cisgenre à l'œuvre dans les fictions rachildiennes (songeons à *Monsieur Vénus* en 1884). Comme de nombreux écrivains de l'époque, selon nous, fascinés par les déviances et heureux de se rir des valeurs bourgeoises, l'écrivaine brouille les frontières entre les sexes, les genres et les sexualités, et introduit dès lors une réflexion très actuelle sur le caractère non statique de l'identité sexuelle et de son expression. *Facettes de la femme artiste chez Rachilde* de Guri Ellen Barstad (Ostfold University College) clôt cette première partie. Rachilde inscrit la femme artiste dans deux mondes opposés, l'univers quotidien, où elle intègre les normes de la société, et un monde supranaturel, où elle devient tantôt prêtresse, tantôt déesse.

La deuxième section, *Modernités de l'œuvre : débats esthétiques et éthiques*, réunit six études. *Rachilde, Reine des Décadents : une lecture de Monsieur Vénus* de Régis-Pierre Fieu (Université du Québec) s'interroge sur le désintérêt du public pour l'œuvre de Marguerite Eymery. Si les lacunes stylistiques de ses œuvres de jeunesse, ses prises de position réactionnaires à la fin de sa vie et le simple fait d'être une femme expliquent sans doute en partie son invisibilisation, le chercheur suggère de prendre également en considération sa place à l'avant-garde de la décadence, qui en a sans doute effrayé plus d'un, et que le goût de l'artiste pour l'autodestruction a peut-être aussi

contribué à sa disparition du champ littéraire. Dans *Madame Adonis : conte de fées décadent ?*, Céline Brossillon (Ursinus College) assimile *Madame Adonis* (1888) à un conte de fée décadent, mettant en scène une Cendrillon moderne, une méchante belle-mère et un troisième personnage que l'on hésite à assimiler à un.e Prince.sse Charmant.e ou à un méchant loup. Le roman se construit sur deux triangles amoureux : l'époux, sa femme et sa mère et le mari, l'épouse et l'amant.e. Bien que le récit joue des déviances, entre inceste, homosexualité et travestissement, la morale se révèle pourtant traditionnelle : l'amour hétérosexuel et cisgenre triomphe de tous les obstacles. Vicky Gauthier (Université du Québec) se focalise sur le seul texte fictionnel humoristique de Rachilde, *Queue de poisson*, un bref récit de 1885. La chercheuse étudie les effets comiques du texte, le recours à une narratrice omnisciente et la construction du personnage de Régia, qui annonce les personnages féminins forts des œuvres plus tardives. *Queue de poisson* crée une double voix féminine afin d'introduire un discours oblique féministe (*Jouer ou mourir - étude de Queue de poisson (1885) de Rachilde*). Dans *L'animal rachildien, avatar de la vérité (Nono, 1885)*, Arielle Verdelhan (Université Lumière Lyon 2) démontre comment Rachilde, dans *Nono*, prend ses distances vis-à-vis de certains topos décadents dans les représentations de la nature, afin de dénoncer les mensonges et les illusions de la société par le truchement de l'animal. *Entre l'humain et l'animal : la vie inférieure de Rachilde* d'Anita Starón (Université de Łódź) complète la contribution d'Arielle Verdelhan, par un examen minutieux des représentations des animaux dans les ouvrages de Rachilde à tendance autobiographique et dans ses recensions publiées dans le *Mercur de France*. Anita Starón interroge notamment la place que l'écrivaine réserve à la frontière entre l'homme et l'univers animal. Larry Duffy (University of Kent) – *La scène première des « humanités médicales » chez Rachilde* – s'inscrit dans le cadre des *medical humanities* de la recherche anglo-saxonne et analyse les représentations des pathologies sexuelles dans l'œuvre de Rachilde, ainsi que la conception genrée de ces dernières. L'écrivaine, comme la plupart des décadents, accorde une place importante au motif de la maladie – surtout mentale – et prolonge cette caractéristique de l'écriture fin de siècle jusqu'au milieu des années 1930.

Enfin *Réception et critique* compte six contributions. Dans *La Jongleuse de Rachilde : une anti-éducation sentimentale flaubertienne ?*, Franck Colotte (Université Clermont Auvergne) explique que comme Flaubert avant elle, Rachilde propose dans son œuvre un manifeste de morale amoureuse revisité, adapté toutefois à l'esthétique décadente. *Rachilde et Poe* d'Alain

Montandon (Université Clermont Auvergne) souligne les multiples similitudes entre les œuvres de Rachilde et d'Edgar Allan Poe (omniprésence du motif d'Eros et Thanatos, goût du macabre et de la perversion, etc.), mais dégage aussi les spécificités de l'écriture rachildienne. Julien Schuh (Université Paris Nanterre) précise la place de Marguerite Emery dans le champ littéraire parisien de la fin de siècle. Certes, Rachilde publie, mais elle joue également un rôle non négligeable de « connectrice » entre les différents acteurs du monde littéraire et artistique. Ses multiples réseaux lui permettent de renforcer la cohésion entre décadents et symbolistes et de construire un capital social essentiel (*Rachilde en réseau ou l'art du raccroc*). *Quand "Mademoiselle Baudelaire" rencontre "Monsieur de soi-même" »*. *Rachilde et Barrès* de Patrick Bergeron (University of New Brunswick) examine les rapports amicaux qui lient Rachilde et Maurice Barrès, les affinités entre leurs œuvres publiées dans le contexte de la décadence, et leur reconnaissance par la postérité. Dans *Rachilde, critique de Léon Bloy. De « Mademoiselle Baudelaire » à « Mlle Sainte-Beuve »*, Michel Brix (Université de Namur) – en collaboration avec le chercheur belge Émile Van Balberghe – explique l'intérêt de Rachilde pour l'œuvre de Léon Bloy (pourtant à première lecture très différente de la sienne par son catholicisme militant) par les attentes de l'écrivaine en matière de littérature. Rachilde apprécie les auteurs parlant honnêtement d'eux dans leurs textes. La dernière contribution, *Pour une anatomie du discours critique rachildien : Rachilde, « androgyne des lettres » du Mercure ?* d'Amélie Auzoux (Sorbonne Université), étudie les chroniques publiées par Rachilde pendant presque trente ans, afin de comprendre comment la question du genre oriente ses textes.

Rachilde ou les aléas de la postérité. De l'oubli au renouveau rappelle la place occupée par Rachilde dans le champ littéraire de la fin du XIX^e siècle : l'écrivaine marque les esprits par la modernité de ses nombreux romans (plus de soixante) et leur inscription dans l'esthétique fin de siècle. Le volume expose clairement les aléas de la postérité subis par Rachilde. Alors qu'elle rencontre un réel succès pendant les trente premières années de sa carrière, elle sombre ensuite dans l'oubli, bien qu'elle continue à écrire, en défendant les mêmes opinions et en posant un regard toujours original sur le monde. Le contenu scandaleux de ses textes retient l'attention durant le dernier tiers du XIX^e siècle et la première décennie du XX^e siècle, mais laisse indifférentes les générations suivantes, jusqu'à ce que le monde éditorial, profitant de l'entrée de son œuvre dans le domaine public, ne

redécouvrir l'originalité de textes dont le caractère subversif peut interroger avec pertinence notre époque.

Rachilde bénéficie évidemment du développement, ces dernières années, des études de genre, à la fois par son inscription, en tant que femme écrivain, dans la société encore largement patriarcale de la France de la Troisième république, et par son discours ambigu – plusieurs contributions l'ont souligné – sur le féminisme. Le présent essai démontre à la fois l'intérêt d'un questionnement sur le féminisme de Rachilde, et les limites d'une approche exclusivement « gender » de l'œuvre complexe de l'écrivaine, qui renouvelle le roman fin de siècle, et ouvre des pistes de réflexion pour la narration au xx^e siècle. Nous ne pouvons dès lors que nous étonner, comme les auteurs de cet essai, de l'inscription de Rachilde dans les « mineures » de l'histoire littéraire et par conséquent nous réjouir de son retour chez les éditeurs et de l'attention du monde académique. Les contributions de cet essai par la variété de leurs approches, leur rigueur méthodologique et la précision de leurs analyses ne manqueront pas de retenir l'attention des historiens de la littérature, des spécialistes de la culture fin de siècle et des études de genre.

Katherine Rondou

Adrián Prieto et Christian Witt-Döring (édit.), *Josef Hoffmann, sous le charme de la beauté*. Veurne, Hannibal, 2023.

Josef Hoffmann, sous le charme de la beauté accompagne la rétrospective consacrée à Josef Hoffmann (1870-1956) par les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, du 6 octobre 2023 au 14 avril 2024. Cette manifestation reprend une partie de l'exposition que le MAK de Vienne a dédiée à l'architecte autrichien en 2022.

Après un avant-propos où Bruno Verbergt (directeur général des MRAH) et Paul Jardin (commissaire général de l'Année de l'Art Nouveau) rappellent notamment les conditions d'élaboration du palais Stoclet, œuvre totale d'Hoffmann à Bruxelles (un couple de riches mécènes belges, Adolphe et Suzanne Stoclet-Stevens donne carte blanche et un budget illimité à un Josef Hoffmann alors âgé de trente-cinq ans), le volume compte six parties.

Ma vie après Hoffmann de Christian Witt-Döring retrace le parcours intellectuel de l'historien de l'art, et plus particulièrement l'évolution de sa manière d'apprécier différents mouvements esthétiques parfois contradictoires. Un chapitre qui n'apporte pas grand-chose au lecteur souhaitant s'informer sur Hoffmann en général, et le palais Stoclet en particulier, mais

qui interroge non sans intérêt une vision post-moderne du monde – et donc des arts et des arts décoratifs du début xx^e siècle.

Ursula Graf, dans *Hoffmann et les archives Backhausen*, souligne l'implication de Hoffman dans l'idéal de l'art total, en mettant en avant son travail comme dessinateur de tissus, grâce à une plongée dans les archives de la maison Johann Backhausen & Söhne. La collaboration entre l'architecte et le fabricant de tissus s'étale sur quatre décennies et permet donc de bien percevoir l'évolution des textiles modernistes viennois, et traduit la conception artisanale du dessin développée par Hoffmann dès son plus jeune âge. Nous aurions apprécié une analyse systématique des dessins de tissus repris en illustration.

Sous le charme d'Hoffmann d'Adrián Prieto (historien de l'art) explique le parti pris de la scénographie de l'exposition, permettant de faire dialoguer les différentes époques créatives d'Hoffman, et, tout en retraçant les étapes principales de la carrière de l'architecte, commente plusieurs pièces exposées au Cinquantenaire, dans des pages qui s'apparentent à une conception plus traditionnelle du catalogue d'exposition. C'est à nos yeux, la contribution la plus intéressante du volume.

Sièges du Palais Stoclet rassemble des photos des sièges construits pour le palais Stoclet, prises dans la salle d'exposition de la Wiener Werkstätte en 1909-1910, avant l'envoi des meubles à Bruxelles. Nous regrettons l'absence de notices, qui auraient permis de mieux comprendre les conditions d'élaboration de ces sièges et leur inscription dans l'ameublement du palais Stoclet.

Le dernier texte est un entretien d'Adrián Prieto avec Aude Stoclet, la petite-fille d'Adolphe et Suzanne Stoclet-Stevens, et Laurent Flagey, le fils d'Aude Stoclet: *Cache-cache au Palais Stoclet*. Chacun revient sur ses souvenirs d'enfance et partage avec le lecteur son expérience du Palais Stoclet comme maison de famille. L'aspect anecdotique de ces pages ne nous a pas particulièrement convaincue. En revanche, le testament de Josef Stoclet, qui reprend notamment les legs du collectionneur à différents musées, son souci de l'*établissement* d'un catalogue de sa collection d'art et ses dispositions pour l'avenir du palais Stoclet, dont il s'inquiète de la préservation, livre des informations plus intéressantes.

L'ouvrage se termine par un ensemble de photos des créations d'Hoffmann entre 1897 et 1950 (*Production 1897-1950*). Chaque illustration comporte une brève fiche technique, avec une identification de l'objet (meuble, projet, photo, esquisse, etc.), son année de production, sa localisation et parfois sa composition. Les dernières pages correspondent à un index de

ces œuvres, avec de petites photos en noir et blanc, et un renvoi à la page concernée. Manque une bibliographie qui aurait offert au lecteur l'opportunité de compléter ses connaissances.

Les catalogues d'exposition oscillent habituellement entre une approche académique, garante de l'intérêt scientifique de la manifestation, et la nécessaire vulgarisation qui rend la publication accessible au large public visé par les musées et les galeries. *Josef Hoffmann, sous le charme de la beauté* se situe davantage dans la catégorie des beaux livres, par la qualité et le nombre de ses illustrations. Les textes sont assez peu nombreux – il n'y a pas à proprement parler de catalogue des œuvres exposées, en raison de l'absence de réelles notices – et s'inscrivent surtout dans une approche intimiste de l'œuvre hoffmannienne, par son impact par exemple sur les destinées d'un futur spécialiste de l'ameublement ou des descendants des commanditaires du palais Stoclet. L'ouvrage s'adresse indéniablement au grand public, et plus particulièrement au lecteur qui favorise le simple – mais bien agréable – plaisir de la contemplation de beaux objets.

Katherine Rondou

Jill Radford et Diana E. H. Russel (édit.), *Nommer le féminicide*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Épures », 2023, 142 p.

Cet ouvrage nous présente la traduction de quelques textes publiés en anglais en 1992 dans un volume collectif fondamental pour la compréhension des violences faites aux femmes intitulé *Femicide. The Politics of Woman Killing*. Le choix opéré par Lydie Bodiou et Frédéric Chavaud a été traduit par Bénédicte Chorier-Fryd.

Dans leur *Présentation* (pp. 7-11), Bodiou et Chavaud expliquent l'invention du terme femicide par Russel et la portée de sa définition, ainsi que la suite de ses recherches et publications, ils justifient aussi le choix des textes, qu'ils ont organisés en quatre parties. La première partie, *Le crime de possession*, contient le texte de Jacqueline C. Campbell, « *Si tu n'es pas à moi, tu ne seras à personne* ». Le meurtre d'une compagne, une volonté de contrôle (pp. 15-38); en deuxième lieu, dans *Les prédateurs*, nous lisons la contribution de Jaime M. Grant, *Qui nous assassine ?* (pp. 41-68); troisièmement, *La nature du féminicide* comporte le chapitre de Jane Caputi et Diana E. H. Russel, *Le féminicide: une action terroriste sexiste contre les femmes* (pp. 71-85); finalement, *Juger le féminicide* reprend le texte

de Lucy Bland, *Le cas de l'Éventreur du Yorkshire : un malade mental ? un méchant ? un monstre ? un mâle ?* (pp. 89-127). Le livre se clôt par une bibliographie complémentaire mise à jour, *Pour aller plus loin* (pp. 129-138), une notice sur les auteurs du recueil original, Jill Radford et Diana E. H. Russell, (p. 139), et de la Table des matières (pp. 141-142).

Le texte de Jacquelyne C. Campbell, « Si tu ne peux pas être à moi, tu ne seras à personne ». Le meurtre d'une compagne, une volonté de contrôle, fait le point sur les violences commises contre les femmes au sein du couple. L'auteure dénonce le fait qu'aux États-Unis on ne voulait pas utiliser les moyens nécessaires pour étudier les assassinats des femmes. La collecte de données à Dayton permit à Campbell et ses collaborateurs de connaître des détails obtenus par la police ainsi que de définir le contexte où la violence se produisait majoritairement. L'étude a été complétée grâce à l'étude des nouvelles apparues dans deux journaux de Dayton pendant la même période de cinq ans concernant les violences faites aux femmes et celles commises par des femmes. L'analyse a mis en relief plusieurs phénomènes : la violence conjugale était classée systématiquement comme une dispute par les agents de l'ordre, une banalisation de fait qui ne permettait pas de quantifier les violences ; les féminicides sont systématiquement précédés de violences physiques ; les hommes qui commettent des violences sur leur compagne le font aussi sur d'autres personnes ; dans la plupart des cas on observait du sadisme, une violence « excessive », ce qui n'arrivait jamais lorsque les femmes commettaient des violences sur leur compagnon. Quant aux motivations du meurtre, dominées par l'idée de possession, l'étude a signalé la jalousie, même professionnelle ou des enfants du couple ; la volonté masculine de domination qui, le plus souvent, ne peut se matérialiser qu'au sein du groupe familial ; la réaction à un coup porté par la femme qui mue le féminicide en légitime défense. D'un autre point de vue, le système judiciaire machiste acquittait les hommes lorsqu'ils plaidaient l'homicide involontaire, mais pas les femmes. Pour ce qui est des journaux, le racisme et l'âgisme prévalaient et seules les jeunes filles blanches assassinées avaient droit à une publication dans les premières pages. En tout cas, l'étude a montré que l'origine socioculturelle et la pauvreté sont en général plus importantes que l'ethnie dans l'apparition de la violence contre les femmes. Campbell conclut que, à l'encontre des idées reçues, le danger pour les femmes se trouve surtout dans leur foyer, au sein de la famille.

Le deuxième chapitre, écrit par Jaime M. Grant, *Qui nous assassine ?*, prend comme axe de son enquête les meurtres à Boston en 1979 de treize femmes, dont douze noires et une blanche. Lors des manifestations qui s'en-

suivirent, la question qui titre le chapitre a eu des réponses variées. Pour les Noirs, c'étaient les Blancs; pour les féministes blanches, c'étaient les hommes, blancs ou noirs; quant aux féministes noires, elles considéraient que la violence était « fondée sur l'alliance stratégique du sexisme et du racisme » (p. 44). Le texte relate les réactions de la population locale aux assassinats et l'auteur passe en revue les actions conduites par plusieurs associations militantes: le Combahee River Collective (pp. 44-52), CRISIS (pp. 52-58) et la Coalition for Women's Safety (pp. 58-68). Un épilogue nous renseigne brièvement sur les arrestations et condamnations de plusieurs hommes noirs, les seuls visés par la police.

Le chapitre de Jane Caputi et Diana E. H. Russell, *Le féminicide: une action terroriste sexiste contre les femmes*, commence par le rappel d'un meurtre collectif, celui de quatorze femmes dans une école d'ingénieurs à Montréal, Canada, perpétré par Marc Lépine, qui les considérait comme coupables d'avoir envahi un domaine réservé aux hommes. Les auteures signalent en ce sens que « les violences faites aux femmes (consciemment ou inconsciemment) ont pour but la préservation de la suprématie masculine » (p. 73). Elles constatent d'ailleurs qu'aux États-Unis l'ampleur du terrorisme contre les femmes est énorme, surtout à partir des années 1950, bien que le pouvoir essaye de le dissimuler. Cette violence s'accroît dès que la suprématie masculine est quelque peu menacée, en rapport notamment avec les luttes féministes. Et bien que ce soient surtout les maris qui tuent leur femme, la violence envahit les universités, principalement à cause de la pornographie, et en général la culture de masse, qui transmet dans les films, les chansons, les BD, etc. des messages où les femmes se trouvent être les victimes. La brutalité qui s'est emparée du pays nord-américain dans la deuxième partie du xx^e siècle équivalait pour Caputi et Russell à celle qui frappa les femmes européennes entre le xiv^e et le xvii^e siècle lorsqu'elles ne suivaient pas les prescriptions patriarcales et étaient torturées et brûlées sur les bûchers.

Le dernier chapitre, signé par Lucy Bland, *Le cas de l'Éventreur du Yorkshire: un malade mental? un méchant? un monstre? un mâle?*, s'ouvre avec un poème anonyme à la mémoire de Jacqueline Hill, l'une des treize femmes assassinées entre 1975 et 1981 par Peter Sutcliffe, connu sous le nom de l'« Éventreur du Yorkshire », qui a aussi été accusé de sept tentatives de meurtre sur d'autres femmes. Pendant plusieurs années les actions de la police étaient sans conséquence et, lors du procès, l'accusation et la défense étaient d'accord pour dire que c'était la faute des femmes, excusant l'assassinat des prostituées qui, pour la plupart, étaient aussi des mères

de famille. L'auteure passe en revue les particularités spécialement négatives des procédés entamés, à commencer par l'enquête des policiers et le contrôle des sorties des femmes qui leur faisait encourir de très grands risques ; la considération du meurtrier comme un héros mythique, comme un monstre et comme un animal, ce qui permettait aux autres hommes de prendre leurs distances avec la figure du criminel ; et, finalement, la normalisation des violences masculines et de la misogynie qui, en fait, ne rendait pas Sutcliffe trop différent de la plupart des hommes étant donné la violence incessante subie par les femmes.

Les études constituant ce volume montrent l'enracinement profond de la violence contre les femmes dans les sociétés où l'idéologie patriarcale capitaliste basée sur la domination de l'homme blanc sur l'Autre et sur la Nature s'est consolidée. Très intéressants, si nous tenons compte aussi bien des méthodologies que des résultats, ces travaux sont toujours d'actualité et nous permettent de comprendre certains phénomènes qui n'ont pas cessé de se produire.

Carmen Cortés-Zaborras

Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence*. Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2020, 208 p.

Au cours de l'année académique 2023-2024, Tiphaine Samoyault a été choisie pour donner une série de leçons dans le cadre d'une Chaire Francqui, décrochée par la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons. Lors de la leçon inaugurale, l'autrice a fait de nombreuses références à son dernier ouvrage, *Traduction et violence*. Elle y aborde la traduction sous une perspective tantôt scientifique, tantôt politique, tout en mentionnant de grands noms de la traductologie tels que Antoine Berman, Henri Meschonnic, Mona Baker et bien d'autres. Dans cette monographie, la chercheuse tente de démontrer comment la traduction, lorsqu'elle se trouve par exemple au centre de conflits politiques, de débats sur le genre et de conflits idéologiques, est capable certes de nous réunir, mais surtout de nous diviser.

Cet ouvrage, composé de dix chapitres, s'ouvre sur une introduction (pp. 7-16) dans laquelle Samoyault dénonce l'actuelle idéalisation de la traduction, car cela la prive de toute réflexion à son égard, notamment lorsqu'elle est abordée négativement. L'autrice annonce dès les premières pages son souhait d'examiner la traduction aussi bien sous un angle posi-

tif que négatif. Pour illustrer un des aspects polémiques de la traduction, elle met en lumière l'emploi des systèmes de traduction automatique neuronale dans le monde professionnel, sans pour autant se montrer alarmiste par rapport à leur développement. Elle se concentre notamment sur les conséquences éthiques que ces avancées engendrent.

Samoyault embraye ensuite sur le premier chapitre, intitulé « Traduction et consensus démocratique » (pp. 17-28). Son objectif est ici de combattre les idées préconçues autour du rôle de la traduction à l'heure actuelle. Selon elle, ces conceptions ont gagné en popularité à cause d'un discours académique trop élogieux qui cherche à redorer le blason de la traduction, discipline fortement critiquée aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'autrice souhaite également « réintroduire du négatif » dans la pensée de la traduction d'aujourd'hui en « faisant des antagonismes de la traduction des forces vives, des forces de veille, de vigilance, des forces de malentendus qui conduisent à ne rien considérer comme définitivement acquis » (p. 28). Ce faisant, elle met en garde son lectorat contre le discours dithyrambique actuel sur la traduction, avancé aussi bien par les instances européennes que par la sphère universitaire.

Dans le deuxième chapitre, intitulé « Les antagonismes de la traduction » (pp. 29-46), la chercheuse se penche sur le double conflit que représente la traduction. Cette discipline est par essence « agonique », car d'un côté elle constitue le siège de nombreux conflits historico-politiques, et de l'autre, elle est conflictuelle en raison des choix de traduction auxquels les traducteur·rices sont confronté·es. Elle souligne que ce premier conflit peut être expliqué par « le rôle de la traduction dans la construction du discours et de l'interprétation historiques » (p. 33). Autrement dit, la traduction peut être instrumentalisée à des fins politiques, notamment dans des régimes totalitaires ou dans le cadre de colonisations. Ces systèmes déforment des propos ou ne les traduisent tout simplement pas afin de détruire une culture et de rejeter toute forme de multilinguisme au profit d'une langue dominante. Le second conflit est un antagonisme interne à la traduction. Samoyault critique la pensée de Meschonnic selon laquelle l'œuvre originale ne peut être que de qualité supérieure à la traduction, qui elle-même serait négative par essence en raison de son manque de fidélité.

Le troisième chapitre, intitulé « Traduction agonique » (pp. 47-60), permet à l'autrice de définir ledit concept en se basant sur les travaux de Chantal Mouffe : le terme d'« agonisme » correspond à la négativité que rencontrent les traducteur·rices lorsqu'ils doivent opérer un choix. Selon Samoyault, iels sont amenés « à prendre une décision et à l'affirmer contre

d'autres » (p. 53). Cette prise de décision serait une forme de violence, puisqu'elle écarte toutes les autres idées possibles. Elle affirme que ces choix peuvent porter sur des points structurels (traduction en vers ou en prose) et microstructurels, notamment lorsque les traducteur-rices choisissent de privilégier un sens à un autre.

Le quatrième chapitre est dédié à « La double violence » (pp. 61-90). Samoyault y développe son point de vue sur la violence inhérente au traduire, violence qui ne se limite pas au caractère formel de la traduction, puisqu'elle englobe également des perspectives sémantiques et herméneutiques. Étant donné que l'égalité des langues ne peut être atteinte par le lexique et la syntaxe, toute traduction est infidèle au texte original. Ainsi, la traduction est doublement violente : d'une part, elle favorise les processus d'appropriation culturelle, et de l'autre, elle gomme les différences entre les cultures.

L'autrice profite du cinquième chapitre, intitulé « La traduction dans les camps » (pp. 91-106), pour établir un lien entre la traduction et le témoignage historique en prenant l'exemple des camps de concentration. Pour ce faire, Samoyault se base sur les textes de Primo Levi pour démontrer que la traduction remplit la même fonction que le témoignage. En effet, la traduction d'un témoignage a le même but que la rédaction de ce dernier. Dans les deux cas, l'aspect commémoratif et la pérennité du texte sont indispensables.

Dans le sixième chapitre, « Rendre Justice par la traduction » (pp. 107-124), Samoyault aborde la relation entre la justice et la justesse en traduction. L'autrice, qui considère que l'acte de traduction ne se limite pas à un simple transfert d'une langue vers une autre, explore cette question en reprenant les idées de Derrida qui ne voit pas la traduction comme étant juste ou injuste, mais plutôt comme doublement juste. En effet, il soutient que chaque traduction constitue une tentative de transcendance de l'injustice. C'est notamment en s'appuyant sur des traductions de poèmes de Mallarmé et de Mohammed Bennis que Samoyault démontre qu'une traduction est inévitablement imparfaite et que son imperfection est la condition même de son existence.

Le chapitre suivant, « Une zone d'imprévisibilité » (pp. 129-142), est consacré à la nature imprévisible de la traduction. Selon Édouard Glissant, qui considérerait la traduction comme une créolisation, cette imprévisibilité découlerait de la justice, ce qui rendrait cet acte à la fois politique et poétique. C'est ensuite le principe de traduction au sens large d'Yves Bonnefoy qui est mis en lumière par l'autrice. Il suggère que la traduction, au-delà

de constituer un passage d'un texte à un autre, est influencée par les résonances du traducteur et de la traductrice. Le chapitre se conclut sur une mise en relation des visions de Derrida et Glissant qui se rejoignent sur presque tous les points. En effet, le premier perçoit la traduction comme un acte éthique alors que le second semble plutôt mettre en avant la dimension poétique d'une traduction que son contenu.

La politique et l'éthique sont au centre du chapitre suivant, « Traduction et communauté » (pp. 147-162). Trois types d'éthique de la traduction sont examinés, à savoir ; celles liées aux langues, aux individus et aux cultures. D'après Samoyault, la question de l'éthique semble impliquer une certaine tension envers la fonctionnalité de la traduction. Cette tension se traduirait notamment par la dualité entre l'authenticité des récits et l'homogénéisation culturelle dans le cadre de l'accueil des migrants. La solution à cette problématique, inspirée des travaux de Gayatri Spivak, serait la mise en pratique d'une traduction démocratique basée sur un échange réciproque des cultures. Cependant, Samoyault est consciente des limites des différentes éthiques qu'elle aborde et des difficultés que celles-ci peuvent impliquer en matière d'inclusion communautaire. Elle évoque des cas complexes, comme celui du conflit israélo-palestinien relevé par Mona Baker, où la traduction pourrait être la source de divergences narratives. La chercheuse clôt cette partie en suggérant d'utiliser la non-traduction sous certaines conditions afin d'éviter une unification linguistique potentiellement oppressive.

Dans « Traduction et procréation » (pp. 167-173), Samoyault explore la traduction à travers la métaphore de l'enfantement : la traduction peut être considérée comme un prolongement de la création, si elle est vue comme un lien de parenté entre le texte source et le texte cible. Cette vision de l'autrice, la traduction comme un véritable acte de procréation, est illustrée par des exemples extraits d'écrits de Benjamin, Valéry, Leyris ainsi que Bonnefoy.

Dans la dernière partie de son ouvrage, « Un tournant sensible » (pp. 181-191), Samoyault explore le rôle des sens multiples dans la traduction. Le premier point abordé est la complexité du français en raison de sa stricte homonymie. Cette complexité entraîne la mobilisation des sens dans le but de se projeter au-delà de l'identité littérale. La séparation des sens du sens crée souvent une impression de hors sens qui pourrait être considérée comme l'expérience sensible ultime. L'autrice souligne la tendance de la traduction moderne à davantage se focaliser sur la lettre que sur l'aspect matériel du texte, à savoir les sonorités et nuances. Des approches telles que la traduction homophonique sont évoquées pour leur contribution

à la réflexion nouvelle sur la relation entre la lettre et le sens. Tiphaine Samoyault conclut en suggérant que la traduction pourrait offrir une vision nouvelle sur la relation entre l'Homme et le monde.

Traduction et violence offre une exploration approfondie de la pratique et de la réflexion entourant la traduction. L'autrice y présente une argumentation limpide, même si par moments, la clarté est éclipsée par de nombreuses références aux philosophies de Deleuze et surtout de Derrida, entraînant une complexité qui peut sembler excessive. Le chapitre qui aborde la traduction et la communauté ouvre des perspectives intrigantes qui mériteraient d'être davantage développées. Les idées présentées sur la traduction comme « formes de collectivisation du littéraire » semblent entrer dans des dynamiques potentiellement riches en conflits et en créativité.

Cet ouvrage, bien que profondément ancré dans une approche philosophique, offre une lecture stimulante non seulement pour les chercheurs en traduction, mais aussi pour ceux qui sont intéressés par les échanges culturels. Sa complexité, due à ses fondements philosophiques, pourrait cependant être un obstacle pour une partie du lectorat. La décision de ne pas défendre explicitement la traduction, malgré l'implication passée de l'autrice dans des projets notables, interpelle. Elle déplace la traduction de son statut académique pour la replacer au cœur de nos vies, la considérant comme un outil essentiel pour nos décisions et nos interactions quotidiennes.

En conclusion, cet ouvrage offre une vision originale de la traduction, remettant en question sa perception académique et l'invitant à prendre place au sein de nos interactions quotidiennes, poussant ainsi à repenser son rôle fondamental.

Maroua Baidouri et Simon Copet

Xavier Tricot, *James Ensor. Maestro. Mise en scène et spectacle dans l'œuvre d'Ensor*. Tielt, Éditions Lannoo, 2024, 192 p.

L'exposition *James Ensor. Maestro* qui s'est déroulée au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles du 29 février au 23 juin 2024 s'inscrit dans les différentes manifestations qui ont entouré le septante-cinquième anniversaire de la mort du peintre belge (1860-1949). *James Ensor. Maestro. Mise en scène et spectacle dans l'œuvre d'Ensor* de Xavier Tricot accompagne l'exposition en douze thématiques, qui se complètent, se répondent et parfois se superposent : le carnaval, la mascarade, la danse macabre, la pantomime,

la saynète, la satire, le cortège, le champ de bataille, la fantasmagorie, la fête galante, l'opéra-ballet, le déguisement.

Les œuvres exposées, reprises en illustration dans les différentes sections, sont commentées directement dans les chapitres. Le volume ne présente pas l'habituelle partition des catalogues d'exposition : un ensemble d'essais, illustrés, et le catalogue raisonné des œuvres exposées, qui retrace pour chaque tableau ses conditions d'élaboration, sa place dans le corpus de l'artiste et ses éventuelles pérégrinations de l'atelier à un musée ou à une collection privée. Certaines œuvres sont accompagnées d'un bref texte en gras (afin de le distinguer du texte du chapitre), mais qui ne fait que reprendre des extraits du texte du chapitre. Nous peinons à comprendre cette démarche de l'éditeur : l'espace occupé par ces répétitions aurait gagné à être consacré à une véritable notice.

Xavier Tricot dépasse l'image limitative du peintre des masques et des squelettes et souligne l'importance des innovations artistiques de James Ensor dans l'art de la seconde moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Certes les motifs du masque et du squelette marquent durablement l'œuvre d'Ensor à partir de 1887, mais il traite de nombreux autres thèmes, qui révèlent à leur tour les obsessions de l'artiste, notamment sa fascination pour la mise en scène et le spectaculaire, où il combine comique et tragique. L'exposition et le catalogue rappellent la diversité des supports choisis par Ensor tout au long de sa carrière (peinture à l'huile sur toile ou sur panneau, aquarelle sur papier, crayon sur papier ou sur panneau, encre de Chine, gouache, etc.), illustrée par des œuvres de jeunesse et de maturité, et mettent à l'honneur des créations moins connues du grand public. L'exposition *James Ensor. Maestro* ne se contente absolument pas de regrouper sous un même toit des œuvres issues des collections muséales belges, mais offre au visiteur (et donc au lecteur du catalogue) de découvrir de nombreuses créations appartenant à des collections particulières, et par conséquent habituellement inaccessibles.

Le volume souligne l'intérêt de James Ensor pour la création musicale, et retrace entre autres l'élaboration à partir de 1906 d'un ballet-pantomime pour marionnettes, *La Gamme d'amour*. L'artiste ostendais compose la musique, dessine les costumes et conçoit les décors, mais le spectacle doit attendre 1924 pour une représentation complète (musique et ballet) à Anvers.

L'épilogue revient sur la rétrospective consacrée à Ensor en 1929 par le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, avec des textes et des photos d'archive.

Le volume se clôt sur une bibliographie sélective d'une trentaine d'essais, publiés entre 1899 et 2020.

Les analyses de *James Ensor. Maestro. Mise en scène et spectacle dans l'œuvre d'Ensor*, si elles soulignent l'originalité de la démarche artistique du peintre et définissent ses thématiques de prédilection, auraient cependant mérité davantage de développements et même le « large public » risque malheureusement de rester quelque peu sur sa faim.

Katherine Rondou

Pierre Van Den Dungen, Henri La Fontaine, Prix Nobel de la Paix 2013. Bruxelles, Samsa, 2022, 478 p.

Beaucoup de Belges connaissent Henri La Fontaine, le créateur du « web de papier », comme on a parfois surnommé le Mundaneum désormais établi à Mons. Mais beaucoup moins savent que le Prix Nobel de la Paix lui a été décerné en 1913, alors que la Première Guerre mondiale était en gestation. Et un nombre plus grand encore de personnes ignorent combien la vie et l'œuvre de cet homme ont été riches d'intérêts divers dans lesquels il s'est toujours engagé avec passion. La biographie exhaustive que lui consacre Pierre Van Den Dungen est éclairante à ce propos.

Né en 1854, La Fontaine a vécu de nombreuses années dans un environnement féminin, auprès de sa mère et de sa sœur. Après la mort du père, il forme avec elles, un trio inséparable actif dans le domaine culturel de la capitale. Il finira par se marier assez tard, malgré les réticences des deux femmes. Il partage avec sa mère et sa sœur, Léonie, ses centres d'intérêt, dont le féminisme. Il reste pourtant, dans ce domaine, attaché aux préjugés de son temps avec une vision patriarcale et assez paternaliste du rôle des femmes, bien moins engagé que Léonie, fondatrice de la Ligue du Droit des Femmes.

Jusqu'en 1914, il mènera une vie de grand bourgeois, membre d'un nombre important de cercles artistiques et littéraires. Pianiste accompli et mélomane, il participe aux salons culturels familiaux. Germanophile jusqu'à la Première Guerre mondiale, il apprécie surtout les compositeurs allemands, Wagner en particulier. Il jouera un rôle important dans la structuration du milieu musical bruxellois, se transformant à l'occasion en agent d'artistes. Il s'intéresse aussi à la peinture, au théâtre, au cinéma. Il pratique la photographie et est curieux des inventions technologiques : téléphone, machine à écrire, dictaphone... Il voyage énormément dans une sorte de

« mouvement perpétuel », en Europe et en Amérique. Il aurait aimé être du premier voyage du Titanic ! Il pratique aussi le vélo et l'alpinisme et, rêvant de voler, il est membre de l'aéroclub de Belgique dès 1901.

La Fontaine est également polyglotte : il parle allemand et traduira l'opéra de Wagner, *L'anneau des Niebelungen*. Exilé en Angleterre et puis aux États-Unis pendant la guerre, il parle anglais. Il est membre du Cercle espérantiste et du Cercle polyglotte. Sa position à l'égard du « flamand » est plus ambiguë : bien que fils d'une mère néerlandaise, il ne prend pas la parole dans la langue de celle-ci tout en soutenant les revendications flamandes. Mais à partir de 1921, il se méfie du radicalisme flamingant.

C'est un homme de réseaux. Il est le stagiaire de Bara pendant ses études de droit et fréquente le cercle d'Edmond Picard mais le barreau ne l'intéresse pas, en raison de la situation difficile des avocats. Cela ne l'empêche toutefois d'être actif dans la sphère judiciaire, notamment pour améliorer la condition des jeunes avocats. Il est favorable à une approche internationale du droit, publiant une *Pasicrisie internationale*, œuvre pionnière pour l'époque.

La franc-maçonnerie est essentielle dans son parcours : initié à la Loge des Amis philanthropes sous le parrainage d'Auguste Couvreur, il sera Vénérable de cette loge et œuvrera à la Fondation de la Loge « La Paix ». À nouveau, on retrouve sa volonté de réformes sur des questions comme l'initiation des femmes et le pacifisme, ainsi que son souci d'internationalisme. Il institue, par exemple, en 1921 l'Association maçonnique internationale.

La Fontaine a eu aussi une carrière politique. D'abord militant libéral comme l'était son père, il s'intéresse aux questions sociales, convaincu de l'égalité de tous et toutes. Dans le contexte de l'affaire Dreyfus, il est dreyfusard (sa mère est juive), au contraire, par exemple d'antisémites notoires comme Edmond Picard. Il est préoccupé par la Guerre du Transvaal et les massacres en Arménie. Toutes ces crises le poussent à participer activement à la fondation de la Ligue des Droits de l'Homme. Il y désigne ses ennemis : le cléricalisme, l'antisémitisme, le nationalisme et le capitalisme. Ses convictions de plus en plus progressistes le conduisent au POB mais, plus encore qu'au socialisme, c'est au collectivisme inspiré de Comte et de Marx que La Fontaine adhère. Il sera sénateur provincial pendant près de quarante ans, investissant aussi son argent pour la cause : il participe ainsi financièrement à la construction de la Maison du Peuple de Bruxelles. Il s'investit dans des organisations qui favorisent les rencontres entre patronat et monde ouvrier, comme la Commission du travail, née après les émeutes de 1886. Mais, en politique comme ailleurs, il est inter-

nationaliste, désirant la mise en place d'un pouvoir législatif supranational qui pourrait arbitrer les conflits entre États et éviter ainsi les guerres. Dans l'entre-deux-guerres, la situation des réfugiés le préoccupe tout particulièrement. Leur situation n'est pas facile dans une Belgique qui n'a pas adhéré au Haut-Commissariat pour les Réfugiés et applique une politique de plus en plus intransigeante à partir de 1935. C'est à cette époque qu'il adhère au Comité belge de vigilance des intellectuels et antifascistes dont de nombreux membres sont issus de l'ULB.

Le socialisme le conduit à la sociologie : en 1899, il est affilié à la Société d'études sociales et politiques. Il devient secrétaire-adjoint de la section belge de l'Association internationale pour le Progrès des Sciences sociales. Il participe aussi à la création de l'Université nouvelle, dans le contexte de l'Affaire Reclus à l'ULB. Il y est chargé de cours avec Émile Vandervelde ou Edmond Picard, par exemple.

On pourrait encore citer son intérêt pour les questions d'éducation qui l'amène à adhérer à la Ligue de l'Enseignement, association qui fait la promotion de l'instruction publique gratuite et laïque. Elle met en place une formation continue grâce à la création de bibliothèques publiques mais aussi aux conférences des Universités populaires. La Fontaine est favorable aux pédagogies actives et a des contacts avec Decroly. Il rêve d'éduquer la jeunesse aux combats du pacifisme. Il voit aussi dans l'instruction un instrument d'émancipation des femmes. Dans cette optique, il est secrétaire puis président du conseil d'administration de l'Institut Bischoffsheim.

Mais les deux grands combats de sa vie seront l'encyclopédisme et le pacifisme, liés à son souci jamais démenti d'internationalisme.

Ainsi, La Fontaine se prononce pour une entente des scientifiques du monde entier. Cette préoccupation s'accompagne d'une réflexion sur l'archivage et l'amène, avec Paul Otlet, à concevoir une méthode de classement de tous les savoirs du monde. Il s'agit de les conserver sous toutes leurs formes, ce qui est aujourd'hui considéré comme la préfiguration du web. La Fontaine a fréquenté Dewey aux États-Unis. Il développe, avec Otlet, son système de classification qui aboutit à la CDU (Classification Décimale Universelle, toujours en usage aujourd'hui). In fine, les deux hommes mettent en œuvre leur projet de « Mundaneum ».

L'engagement de La Fontaine au service de la paix doit beaucoup à l'influence de Couvreur. Dès 1894, il organise un « Congrès universel de la paix » dans le cadre de l'Exposition universelle d'Anvers. De 1907 à 1943, il sera président du Bureau international de la Paix, poste dans lequel il œuvrera pour l'instauration de la Cour permanente de Justice. En 1913,

il se verra attribuer le Prix Nobel de la Paix. Bien que partisan de la paix, face à la montée des menaces dans les années 1930, La Fontaine s'oppose à l'antimilitariste absolu. Il décède pendant la Deuxième Guerre mondiale, sans connaître la fondation de l'ONU.

Dans cette biographie très riche, Pierre Van Den Dungen nous fait découvrir la personnalité enthousiaste et enthousiasmante de La Fontaine, injustement méconnu dans notre pays. L'ouvrage est exigeant mais, malgré sa longueur et son exhaustivité, il n'est jamais indigeste pour le lecteur prêt à s'immerger dans la vie et l'époque d'un personnage comme Henri La Fontaine, à la fois complexe et cohérent. Pour bien saisir les influences familiales qu'il a pu subir, l'auteur développe également sa généalogie proche. Au-delà même de la personnalité de son sujet, il reconstitue le contexte dans lequel La Fontaine a œuvré et brosse ainsi le portrait d'une époque dans toutes ses dimensions : politiques, artistiques, philosophiques et culturelles.

L'organisation de l'ouvrage peut paraître déroutante au premier abord : alors que nous sommes plutôt habitués à lire des biographies construites chronologiquement, l'auteur opte ici pour un traitement thématique. Ce choix est judicieux, même s'il suscite parfois des reprises inévitables – comme sur les questions d'internationalisme et de pacifisme qui reviennent dans plusieurs chapitres tant elles sont cruciales dans la pensée de La Fontaine. L'enchevêtrement des intérêts multiples de La Fontaine n'aurait pas permis de les traiter de manière chronologique, avec clarté et sans apporter de la confusion au récit.

C'est donc un ouvrage essentiel pour comprendre le paysage intellectuel de notre pays au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Françoise Chatelain

Jean-Marc Vercruysse (édit.), *Judas Iscariote*, *Graphè*. 2024, n° 32, 248 p.

Comme à son habitude, la revue *Graphè* publie les actes du colloque organisé par l'université d'Artois l'année précédente, soit les 23 et 24 mars 2023 pour ce volume consacré à Judas Iscariote.

Après une introduction dans laquelle Jean-Marc Vercruysse (Université d'Artois) rappelle la complexité du personnage de Judas et son omniprésence dans la théologie et les arts, treize essais précisent la réception de la figure par excellence du traître dans la civilisation judéo-chrétienne, de l'Antiquité à nos jours.

Jacques Descreux (Université catholique de Lyon), dans *Judas dans le Nouveau Testament : quatre interprétations théologiques d'un personnage historique*, établit l'historicité de l'apôtre et examine les vingt-trois mentions de Judas dans le Nouveau Testament. Il constate que chaque évangéliste livre un portrait différent du traître, adapté à sa perspective théologique. Cette perspective explique également sans doute l'absence de Judas dans les écrits de Paul, dont la démarche pastorale s'accommode difficilement de la trahison de l'apôtre.

Judas apocryphe : entre trahison et instrument du plan divin d'Anna Van den Kerchove (Institut protestant de Paris) précise la signification du terme apocryphe, présente les différents textes apocryphes évoquant Judas et explicite les fins théologiques hétérodoxes en jeu dans ces écrits. La chercheuse s'attarde évidemment sur *L'Évangile de Judas*, publié en 2006, dont l'exégèse a évolué dans les milieux scientifiques ces vingt dernières années, notamment en nuancant le portrait positif de celui qui livre le Messie.

Halima Benchikh-Lehocine (ENS Lyon-Université Grenoble Alpes) – *Judas « marchand de mort » : peinture d'un traître avide dans la Paraphrase de l'évangile selon Jean de Nonnos de Panopolis* – se focalise sur la période paléochrétienne et notamment sur les écrits d'un lettré grec, actif en Égypte au début du ^v^e siècle, Nonnos de Panopolis. Dans sa paraphrase en vers de l'évangile johannique, l'auteur livre une description très négative de Judas, dont il accentue l'avidité. Nonnos de Panopolis connaît parfaitement le texte de Jean, auquel il juxtapose son goût pour la poésie et la peinture morale.

Dans *Du type du traître au personnage sursignifiant. Judas au prisme du Voyage de saint Brendan de Benedeit et de Huon de Bordeaux*, Myriam White-Le Goff (Université d'Artois) offre au lecteur de mieux comprendre les représentations de Judas à l'époque médiévale, par l'examen de deux textes, respectivement des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, le *Voyage de saint Brendan* de Benedeit, le plus ancien texte narratif connu en langue française, et une chanson de geste anonyme, *Huon de Bordeaux*. Benedeit propose à son public une lecture pieuse, où les problématiques spirituelles occupent une place importante, tandis que *Huon de Bordeaux* cherche davantage à glorifier l'idéal chevaleresque.

Agata Sobczyk (Université de Varsovie) poursuit l'étude des incarnations médiévales de Judas, par l'examen du destin œdipien attribué alors à l'apôtre, entre autres dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. La chercheuse propose d'opposer la vie incestueuse de Judas à celle de saint Grégoire, qui apparaît comme le double positif de l'apôtre félon, et inter-

roge les textes sur le motif de l'amour et sur son rôle dans la tragédie de Judas (*Judas le mal-aimé: la Vie de Judas anonyme en français (XIII^e siècle)*).

Marianne Closson (Université d'Artois) clôt les études médiévales avec *Judas dans les derniers mystères*. Elle note une réelle réflexion sur la complexité psychologique de Judas dans les mystères, sans toutefois que celle-ci ne débouche sur une réhabilitation de l'apôtre, qui demeure un personnage négatif. Tel un personnage tragique, Judas cherche néanmoins à échapper à sa destinée, notamment dans un mystère anonyme représenté à Valenciennes en 1547, qui prolonge les versions d'Arnoul Gréban et de Jean Michel.

La figure de Judas chez François de Sale: du discours polémique au portrait spirituel de Gilbert Goizin (Institut catholique de Rennes) examine les régulières apparitions de Judas dans l'œuvre de François de Sale, qui postule que l'omniscience de Jésus ne peut lui avoir laissé ignorer les intentions de Judas. Ce dernier devient le contre-exemple de la sainteté évangélique et incarne l'amour imparfait.

Frédéric Slaby (Université de Caen Normandie) – *Le «Judas Iscariote» de Thomas De Quincey* – rappelle l'importance de l'écrivain anglais romantique Thomas De Quincey dans la réception du mythe de Judas, par sa non-condamnation de l'apôtre, leurré par sa perception nationaliste du discours christique, et non plus motivé par l'appât du gain.

Laure Darcq (Ircm-Lyon et Université d'Angers) s'intéresse à la remise à l'honneur des mystères et des passions à la fin du XIX^e siècle, et au rôle de Judas dans ces œuvres. Son étude se concentre sur une pièce du dramaturge français Maurice Pottecher, *Mystère de Judas Iscariote, en quatre actes et un prologue*, représentée pour la première fois en 1911. L'écrivain humanise Judas en lui inventant une famille et en cherchant à justifier son suicide (*Le Mystère de Judas de Maurice Pottecher: «une interprétation libre»*).

Dans *La Gloria de Giuseppe Berto, un évangile ironique?*, Érik Presenti Rossi (Université de Strasbourg) étudie le roman de 1978 où l'écrivain italien donne la parole à Judas, depuis l'au-delà. Érik Presenti Rossi voit dans le plaidoyer de l'apôtre la tentative de l'auteur de justifier ses propres choix.

La figure de Judas dans les ouvrages pour la jeunesse de Catherine d'Humière (Université Clermont Auvergne) réunit un corpus varié d'œuvres dédiées à la jeunesse, publiées entre la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui. Elle constate que ces publications reflètent une perception nouvelle de Judas, adaptée évidemment au point de vue de l'auteur, qui illustre l'évolution de notre société.

Jean-Baptiste Bernard (Université Comenius de Bratislava), dans *Médiation et réconciliation : l'Évangile selon Judas de Maurice Chappaz*, analyse le texte de l'écrivain suisse, publié en 2001. Chappaz propose une méditation sur le destin de Judas, point de départ d'une réflexion sur la possibilité d'une réconciliation globale avec le monde.

Enfin, Régis Burnet (Université catholique de Louvain) – *L'art comme exégèse : le cas Judas* – propose l'unique contribution consacrée à l'histoire de l'art. Le théologien belge démontre que les représentations de Judas ne se limitent en aucun cas à l'illustration de l'un ou l'autre épisode du Nouveau Testament, mais proposent systématiquement une interprétation du personnage, dont l'artiste tente de comprendre l'intériorité.

Le dernier volume de la revue *Graphè* rassemble des études de grande qualité, qui rappellent que le « mystère Judas » demeure très présent dans la civilisation judéo-chrétienne et que les excellentes publications déjà consacrées au douzième apôtre (songeons par exemple à l'essai d'Hans-Joseph Klauck, *Judas, un disciple de Jésus, exégèse et répercussions historiques*, paru au Cerf en 2006) n'ont pas épuisé un sujet particulièrement riche. Les textes réunis par Jean-Marc Vercauysse offrent au lecteur de percevoir les nuances dans la perception du personnage, des débuts de l'ère chrétienne à l'époque contemporaine, et de comprendre comment ces variations illustrent l'évolution des mentalités et des choix esthétiques, en s'appuyant sur un vaste corpus et une méthodologie rigoureuse. L'ouvrage s'adresse à la fois aux exégètes, aux historiens de l'art et de la littérature, et aux thématologues.

Katherine Rondou

Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*. Paris, La Fabrique, 2019, 152 p.

Si le titre du livre laisse supposer l'objet sur lequel l'autrice porte son intérêt, cela se confirme d'entrée de jeu, lorsqu'elle pose le cadre en dénonçant l'invisibilisation du travail précaire « du prendre soin » effectué en grande majorité par des femmes racisées en France et plus globalement dans le monde. Pour comprendre la pensée de l'autrice, il faut savoir d'où elle parle, Françoise Vergès est une politologue, une militante féministe spécialiste de l'esclavage et de l'histoire coloniale (Wikipédia). Elle situe cette pensée et son positionnement au sein des multiples courants de luttes pour un féminisme de politique décolonial.

Le féminisme décolonial est une émanation de plusieurs mouvements de lutte des années 1960-70 et plus spécifiquement le *black feminism*. La démarche s'insère dans un objectif de mise en évidence « des points de convergence » entre le féminisme dit civilisationnel et les multiples dominations à l'œuvre, notamment le néolibéralisme et le néofascisme, par opposition au féminisme décolonial dont le programme consisterait en « la destruction du racisme, du capitalisme et de l'impérialisme. » (pp. 11-12). Vergès définit le féminisme civilisationnel en tant que « mission d'imposer au nom d'une idéologie des droits des femmes une pensée unique qui contribue à la perpétuation d'une domination de classe, de genre et de race... » Ce féminisme civilisationnel est perçu par l'autrice comme une réplique des idées civilisatrices qui étaient à l'œuvre pendant la colonisation. Le féminisme civilisationnel cherche à donner des leçons aux femmes racisées plutôt que de les aider à atteindre leur propre émancipation.

Après avoir souligné le travail révolutionnaire mené par des femmes du Sud global dans la lutte et la critique du « capitalisme racial et l'hétéropatriarcat » (p. 10) – le système social et politique qui reproduit la domination masculine et hétérosexuelle (Voir Tyszler E., Havkin S., Bachellerie S., Ben Mohamed B., Kebaier N., *Approches féministes & queer de la circulation*, 2022, p. 134). L'autrice poursuit en faisant un saut historique pour s'immerger dans le passé colonial de la France, afin d'interroger son racisme et son anti-communautarisme, par un positionnement féministe revendiqué.

Elle démontre comment, en opérant un déplacement radical du récit féministe d'un point de vue eurocentré et segmenté, vers une analyse multidimensionnelle incluant une prise en compte de l'histoire esclavagiste des sociétés occidentales, le féminisme pourrait enfin venir à bout de la « naturalisation de l'oppression » (p. 38), c'est-à-dire sortir de la justification des oppressions, en mettant en avant des caractéristiques biologiques, qu'elles soient du genre ou de la race. Elle conclut sur la force des récits utopiques issus des pratiques de marronnage, « toutes les initiatives, toutes les actions, tous les gestes, les chants, les rituels qui, la nuit ou le jour, cachés ou visibles, représentent une promesse radicale » (p. 37), incursions disruptives inscrites dans le temps long des luttes.

Cet ouvrage, court et incisif, tranche avec la méthodologie de recherche traditionnelle, c'est-à-dire qu'il ne suit pas les démarches de scientificité habituelle. Même si l'on peut identifier un groupe – les femmes racisées – l'autrice n'explique pas comment ou sur quelle base elle établit ses propos. Il s'agit plutôt d'un essai de vulgarisation dont le but serait d'être accessible à tout public, ce qui n'est pas toujours le cas des écrits scientifiques.

Toutefois, certains concepts et notions doivent faire l'objet de recherches minutieuses afin de pouvoir reconstituer le fil de la construction théorique de l'autrice et de la galaxie décoloniale à laquelle elle se rattache. Elle compile et parfois simplifie certains aspects de sa pensée ayant fait l'objet de publications sous forme d'articles académiques. Elle s'appuie sur des ouvrages principalement issus des études et du féminisme postcoloniaux en les croisant avec des archives révélatrices du débat politique français. L'objectif étant de mettre en évidence, singulièrement dans ses manifestations à la frontière du féminisme et du nationalisme, afin de mettre en lumière le particularisme français quant à l'angle mort de son histoire coloniale. Il prend place dans le contexte d'un récit national basé sur l'universalisme, réfractaire à tout « communautarisme » susceptible d'enrayer le discours républicain. C'est ce fantasme républicain tout empreint d'innocence coupable qui condamne les femmes racisées à « nettoyer la ville » à l'abri des regards, exposées aux abus et mépris, dans un *continuum* depuis les femmes noires esclaves, jusqu'aux femmes colonisées (p. 125).

La pensée de Fanon, psychiatre et militant anticolonial antillais, devait croiser la route de Françoise Vergès : né en Martinique, ancien élève d'Aimé Césaire, militant actif dans le front de libération algérien et précurseur dans l'étude des troubles psychiques affectant spécifiquement les colonisés du fait des brutalités du système colonial, il ne pouvait que susciter l'intérêt de la militante au sein de la section Psy et Po du MLF, bercée depuis son enfance réunionnaise aux récits de résistance anticoloniales. Elle a, elle aussi, parfait son éducation anti-impérialiste en Algérie, qu'elle décrit comme « la capitale du tiers monde révolutionnaire » (Voir Simon, P. & Luste Boulbina, S., « Une initiation décoloniale : Entretien avec Françoise Vergès », *Mouvements*, 2012, vol. 72, n° 4, pp. 143-156).

Frantz Fanon est considéré comme l'un des théoriciens des études décoloniales : ces théories supposées, latino-américaines, se distinguent des théories postcoloniales, courant de pensée anglophone étudiant les héritages coloniaux britanniques et ignorant de facto l'expérience de l'Amérique latine, par trois éléments fondateurs : « le caractère indissociable de la modernité et de la colonialité mise en place à partir de 1492, l'importance donnée aux dimensions économiques et sociales de la colonialité, la pensée enracinée dans les traditions de pensée du Sud du continent. » (Voir C. Boidin, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, n° 62, pp. 129-140). Notamment, elles se réfèrent à des théoriciens « subalternes », et non académiques, comme Aimé Césaire et Frantz Fanon pour l'héritage caribéen.

Vergès contextualise finalement assez peu cet héritage latino-américain dans lequel elle se situe. L'idée développée par Vergès dans ce petit essai est assez comparable dans ses prémisses à l'hypothèse posée par Nancy Fraser sur la récupération des revendications féministes de la seconde vague par le capitalisme néolibéral (Fraser 2011) : le féminisme dit « occidental », ou « civilisationnel », de par son aveuglement à la question raciale et ses revendications lénifiantes à l'égalité de genre et à la liberté sexuelle, se rend finalement coupable de complicité avec le « capitalisme civilisationnel », fournit des alibis aux pires idéologies fascistes.

Le fait de conceptualiser les oppressions de race et de genre dans une même matrice oppressive est présent dans la pensée féministe matérialiste française dès les années 1970, singulièrement dans le chef de Guillaumin et Mathieu Bolla, L. (« Genre, sexe et théorie décoloniale : débats autour du patriarcat et défis contemporains », *Les cahiers du CEDREF*, 2019, n° 23, pp. 136-169). Cependant, Vergès va plus loin en mettant ici l'accent sur le déni du rôle de l'esclavage et de la colonisation dans la construction de la modernité européenne, dans laquelle s'est forgé l'idéal républicain et, notamment, l'aspiration à la liberté revendiquée par les féministes « civilisationnelles » (Vergès, 2005). En d'autres termes, son projet est de décoloniser le féminisme.

L'esclavage est inséparable de la modernité. Loin de fournir la pierre de touche entre Anciens et Modernes, il éclaire la manière dont la modernité a été pensée en Europe. » (p. 56) Plus loin : [Telle est la thèse esclavagiste : si tous les hommes sont censés naître égaux et libres, certains hommes, étant esclaves, ne sont peut-être pas des hommes à part entière. Une relation dynamique lie donc esclavage et race. L'esclavage justifie la hiérarchie des races.] (p. 57).

De son côté, Lugones amende la thèse de Quijano en posant la création simultanée du genre et de la race (notions modernes-coloniales), qui aurait rendu possible l'accumulation primitive initiale. Tout comme Maria Mies et Sylvia Federici avant elle, Lugones met en avant le projet de contrôle des femmes en tant que ressources productives, et ajoute la mise en lumière de leur exploitation dans la création de la population. Contrairement à Françoise Vergès, ces féministes décoloniales préfèrent opérer une « critique féministe du décolonial », plutôt qu'une « critique décoloniale du féminisme » (Mies et S. Fédérici citées par Falquet, J. (2021). « Généalogies du féminisme décolonial » : En femmage à Maria Lugones. *Multitudes*, n° 84 (3), 68-77.

L'originalité de la proposition développée par Françoise Vergès dans son ouvrage est d'appliquer les grilles de lecture décoloniales et postcoloniales, jusque-là inscrites dans les anciennes colonies respectivement hispano-portugaises et anglaises, dans le contexte français, et de tenter de comprendre pourquoi elles sont jusque maintenant inopérantes dans l'hexagone.

Elle propose d'opérer un déplacement fécond : relire l'histoire des luttes à l'aune de l'histoire coloniale, confier le récit aux « subalternes », développer une approche résolument multidimensionnelle, est le meilleur rempart contre le risque de récupération néolibérale et néofasciste. Pour mener à bien ce projet, elle lance aux féministes décoloniales un appel à se saisir d'une question éminemment actuelle dans nos sociétés postcapitalistes : « Qui nettoie le monde ? ».

Si ses propositions sont stimulantes, des critiques quant à un certain manque de rigueur peuvent lui être adressées, notamment lorsqu'elle omet de définir des concepts clés tels que « capitalisme racial », ou qu'elle passe sous silence les théoriciennes subalternes à l'origine du concept qu'elle cherche à définir, alors même qu'elle insiste sur l'importance de leur donner la parole. Je formule l'hypothèse que lorsqu'elle écrit ces mots, Jules Falquet avait à l'esprit le nom de Françoise Vergès : « S'il est on ne peut plus légitime, et même urgent, de travailler à la création d'un féminisme décolonial "français" ou "européen", cela ne devrait pas être au prix de créer de la confusion, même involontaire, en effaçant les luttes et les épistémologies produites de l'autre côté de l'Atlantique et en renouvelant les gestes malheureux de l'extractivisme épistémique et de l'épistémicide. » (Falquet, 2021).

Lorsqu'elle assimile indifféremment féminisme occidental et féminisme civilisationnel « républicain » propre au contexte français, Vergès induit une confusion qui compromet la clarté de son propos : le féminisme occidental englobe aussi bien le féminisme étatsunien que le féminisme français, qui se construisent pourtant, comme elle l'explique, dans des contextes très différents. Confusion également, entre le fémonationalisme – processus d'instrumentalisation par les nationalistes et autres islamophobes des idéaux féministes (Farris, 2015) – et le féminisme occidental qualifié de civilisationnel lorsque l'on veut mettre en avant son aveuglement quant à son prisme universaliste et sa vulnérabilité à la récupération. Vergès, à cause de cette confusion entre les féministes occidentales et le processus d'instrumentalisation qui dévoie leurs combats, invalide ceux-ci de manière indifférenciée. À l'opposé d'une approche de Nancy Fraser qui reconnaît que, si les revendications identitaires de la seconde vague fémi-

niste ont été récupérées par le néolibéralisme, elles n'en étaient pas moins légitimes et conservent leur force révolutionnaire, moyennant l'incorporation d'une critique sociale qui prenne en compte les trois dimensions de l'oppression : race, classe et genre. Il lui a d'ailleurs été reproché de manquer de nuances dans sa dénonciation du féminisme occidental. On trouve ces mots, sous la plume de la chercheuse Laetitia Dechaufour : « En effet, le féminisme postcolonial rompt avec une tradition féministe occidentale dite "hégémonique", mais de quels féminismes parle-t-on exactement, et dans quelle mesure est-il pertinent d'homogénéiser ainsi un féminisme qui se caractérise entre autres par sa conflictualité et sa diversité ? Il apparaît donc crucial de s'appropriier avec prudence et rigueur les outils du féminisme postcolonial, surtout et avant tout pour se montrer à la hauteur du projet ambitieux porté par les féministes dissidentes. » (Voir Dechaufour, L., « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions féministes*, 2008, vol. 27, n° 2, pp. 99-110).

D'autres féministes décoloniales insistent davantage sur la critique féministe des études décoloniales et postcoloniales que sur la critique raciste du féminisme (Falquet, 2021). Les féministes occidentales sont victimes d'oppression elles aussi, et Vergès ne manque pas de souligner qu'une approche décoloniale leur serait profitable également, les mécanismes de domination de race et de genre étant intimement imbriqués. Cependant, le ton de la critique induit une césure à rebours de la solidarité transnationale invoquée.

Il n'y a pas de hiérarchie des luttes. En revanche, il paraît essentiel d'opérer un déplacement conceptuel du côté des « subalternes » et de repenser les luttes à la lumière de la figure de l'esclave, du corps colonisé racisé, transposable aujourd'hui dans la figure invisibilisée des nettoyeuses industrielles.

Afi Sika Agbemavor

Ingrid Verscheure, *Genre et didactique, leviers pour déconstruire le genre en classe*. Préface de David Kirk – Postface de Chantal Amade-Escot. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Paideia », 2024, 245 p.

L'autrice, professeure des universités au département des sciences de l'éducation et de la formation de l'université de Toulouse – Jean Jaurès, consacre cet ouvrage à faire le bilan de vingt ans de travaux de recherche sur les inégalités de sexes dans l'enseignement. Son domaine de prédilection concerne

les phénomènes didactiques qui construisent les inégalités et la manière de lutter contre elles en éducation physique et sportive (EPS).

Dans une première partie, elle rappelle l'histoire du terme « genre » et la problématisation didactique de cette question des inégalités scolaires liées au sexe, longtemps ignorée dans le monde francophone.

Au tournant des années 2000, les études portant sur les interactions pédagogiques différentes selon le sexe, tant des élèves que des professeurs, sont principalement quantitatives. Les études qualitatives sont rares. Elles concernent le plus souvent les cours d'EPS, de littérature, d'histoire ou de sciences et leurs contenus sont genrés à cause des choix des enseignants ou de l'attitude des acteurs.

L'autrice rappelle à ce propos ce qu'est un système didactique et la manière dont il structure un « contrat didactique », c'est-à-dire des règles implicites qui définissent les comportements attendus par les uns et les autres. Il existe souvent des contrats et des dynamiques différentes entre le maître et des sous-groupes hiérarchisés d'élèves, fondés sur l'origine sociale de ceux-ci, mais aussi sur le fait qu'il s'agit de filles ou de garçons.

Dans la deuxième partie, I. Verscheure rappelle la chronologie des recherches qu'elle a menées depuis l'année scolaire 2015-2016 dans des classes de maternelle et de primaire. Les premières études portaient sur les stéréotypes et constataient le rôle fondamental du professeur pour créer un climat propice au débat dont les élèves peuvent tirer profit. À partir de ces premières observations, les travaux suivants ont tenté de conduire des changements dans les pratiques enseignantes pour aboutir à un traitement égalitaire des élèves. Elle conclut sur la nécessité de prendre en considération les arrière-plans contextuels et sociaux pour créer des espaces de débat en classe.

La troisième partie est consacrée au cheminement vers « un programme de recherche "genre et didactique" » avec, comme fil conducteur, trois thématiques : le genre, l'action conjointe en didactique et la conduite du changement. L'autrice appelle « partenariat d'aventure » la collaboration qu'elle a établie avec l'équipe pédagogique du groupe scolaire où elle mène ses recherches. Ce choix de la recherche participative présente de nombreux avantages à ses yeux. Il permet la production de connaissances communes avec les acteurs et actrices de terrain et valorise ainsi le savoir citoyen, il met en évidence leurs potentialités et renforce leur prise de conscience de leurs capacités.

Après avoir passé en revue les différents types de recherches participatives, la chercheuse précise ses objectifs : la production d'énoncés scienti-

fiques, le développement professionnel des enseignants et la transformation des élèves dans une perspective émancipatrice. Ses objectifs pédagogiques sont clairs : participer à la prise de conscience par les professeurs et les élèves des processus qui font obstacle à l'égalité scolaire dès l'entrée en maternelle et contribuer à changer les pratiques didactiques des enseignants et des élèves.

Concrètement, c'est un projet centré sur les stéréotypes de sexe et leur reconnaissance. Le questionnement devrait permettre de sélectionner des ressources, d'imaginer des séquences d'apprentissage adaptées et de faire émerger une sensibilité plus grande aux stéréotypes dans leurs activités. Le rôle des chercheurs dans ce contexte est d'accompagner le changement, c'est-à-dire de collaborer à la co-construction de scénarios didactiques. Cela implique de leur part une présence quasi quotidienne et un changement de posture des chercheurs pour conduire le changement.

L'ouvrage se poursuit par un chapitre sur les fondements théoriques et méthodologiques du programme de recherche et réprecise les caractéristiques de celui-ci : inscription dans la stratégie émancipatrice des « études de genre », problématisation didactique de la question, travail sur de possibles changements, développements théoriques susceptibles d'aider à l'analyse des pratiques, mise en place de collaborations pour conduire au changement et l'accompagner en produisant des savoirs communs.

En guise de conclusion, I. Verscheure reprend les apports des programmes de recherche en matière de prise en compte du genre et montre leurs développements possibles pour de futurs travaux : poursuite de la conceptualisation de positionnement de genre, approfondissement de la dimension comparatiste en didactique, poursuite de la réflexion sur la posture de recherche dans le cadre d'une collaboration chercheurs-enseignants.

Elle termine en rappelant les enjeux de cet ouvrage dans les débats actuels sur les rapports entre genre et didactique.

Cet ouvrage de synthèse sur le parcours de l'autrice a le mérite de mettre en lumière des travaux souvent méconnus de chercheurs en éducation sur une thématique brûlante dans les débats actuels, la manière dont les rapports de genres sont prégnants en classe dès la maternelle. Il esquisse aussi quelques pistes susceptibles d'infléchir les comportements. Son approche permet d'envisager la question de manière dépassionnée.

L'autrice développe également une réflexion sur la recherche collaborative et la théorie que la soutient. La question de l'accompagnement des enseignants pour un changement des pratiques didactiques apparaît comme

essentielle dans sa conception de la recherche, tout comme la production de ressources dans une relation égalitaire entre chercheurs et enseignants.

On ne trouvera, en revanche, pas de « recettes » pratiques ni même de développement des pistes envisagées. Il s'agit en effet d'un travail principalement théorique, enrichi d'une riche bibliographie.

Il devrait intéresser prioritairement les chercheurs eux-mêmes soucieux de mener des recherches sur le même sujet, éventuellement dans d'autres disciplines ou à des niveaux scolaires différents. Il sera également utile à ceux qui souhaitent mettre en œuvre une méthodologie similaire. Et, également, aux chercheurs et enseignants désireux de trouver des terrains de travail commun, condition sans doute nécessaire aux transferts des travaux de recherche vers le terrain.

Françoise Chatelain

Éliane Viennot et Kathleen Wilson-Chevalier, avec la collaboration de Michel Melot et Céleste Schenk, *Royaume de Fémynie. Pouvoirs, contraintes, espaces de liberté des femmes, de la Renaissance à la Fronde*. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », n° 191, 2023, 304 p. Réimpression de l'édition de Paris, 1999.

Cet ouvrage reprend l'ensemble des textes publiés en 1999 dans la collection *Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne*, n° 16, résultant d'un forum interdisciplinaire international.

Le livre s'ouvre par une brève présentation des responsables de l'édition, Viennot, Wilson-Chevalier, Melot et Schenk (p. 4), et par une dédicace aux « peintresses » qui travaillèrent au château d'Amboise et qui furent oubliées par l'Histoire (p. 7). Dans l'introduction (pp. 9-13), on met en relief l'écart existant entre l'intérêt porté depuis les années 1970 au rôle des femmes dans l'Histoire par la recherche anglo-saxonne et celui, beaucoup moindre, que l'on montrait à l'époque en France. L'objectif de la rencontre scientifique et du livre était d'y remédier en essayant de mettre en lumière le véritable rôle des femmes. Pour ce faire il fallait interroger des sources différentes des textes normatifs qui les excluaient et travailler sur le principe des croisements de disciplines. La logique des sources détermina la présentation des contributions en trois parties. La première partie, *Espaces de liberté*, repose sur le pouvoir des femmes de faire, de créer, et contient le texte de Madeleine Lazard, *Jacquette* de Montbron, une bâtisseuse humaniste (pp. 17-26); celui de Mary B. McKinley, Les fortunes pré-

caires de Marie Dentièrre au XVI^e et au XIX^e siècles (pp. 27-39); la contribution de Hannah Fournier, S'approprier l'autorité de la voix de l'autre: Marie de Gournay et la traduction de l'Ode III, IX d'Horace (pp. 41-50); ainsi que le chapitre de Danielle Haase-Dubosc, Les femmes, le droit et la jurisprudence dans la première moitié du XVII^e siècle (pp. 51-60). La deuxième partie, intitulée Exercices du pouvoir, s'occupe des femmes qui ont eu le pouvoir de faire sur les autres, sur l'État. Elle se compose des travaux de Simone Bertière, Régence et pouvoir féminin (pp. 63-70); de Myra Orth, Louise de Savoie et le pouvoir du livre (pp. 71-90); d'Éliane Viennot, Marguerite de Valois et le comté d'Auvergne: stratégies pour la reconquête du pouvoir (pp. 91-102); de Geraldine Johnson, Marie de Médicis: mariée, mère, méduse (pp. 103-120); de Dorothea Nolde, Violence et pouvoir dans le mariage. Le rapport conjugal à travers les procès pour meurtre de conjoint devant le Parlement de Paris, 1580-1620 (pp. 121-134); et de Michel Melot, Le pouvoir des abbesses de Fontevraud et la révolte des hommes (pp. 135-145). La troisième partie, Équivoques de l'imaginaire, est consacrée à la mise en scène des rôles sexuels dans les représentations artistiques et littéraires. Elle inclut les études d'Éric Nicholson, « Victoire aux femmes ». L'anarchie morale dans les farces conjugales: femmes d'esprit et maris ridicules (1470-1550) (pp. 149-162); de Sylvie Béguin, François I^{er} et quelques belles Bellifontaines (pp. 163-202); de Kathleen Wilson-Chevalier, Femmes, cour, pouvoir: la chambre de la duchesse d'Étampes à Fontainebleau (pp. 203-236); de Frédérique Villemur, Éros et Androgyne: la femme comme un autre « soy-mesme »? (pp. 237-260); de Sylvie Steinberg, Le mythe des Amazones et son utilisation politique de la Renaissance à la Fronde (pp. 261-273); et d'Élizabeth Hyde, Royaume de fleurs / Royaume de Fémynie: fleurs et « gender » en France à la fin de la Renaissance (pp. 275-287). L'Index général (pp. 289-299), les Notices sur les auteurs (pp. 300-302) et la Table des matières (pp. 303-304) closent le volume.

Le texte de Madeleine Lazard, *Jacquette* de Montbron, une bâtisseuse humaniste, se fait écho des louanges du beau-frère de la dame de Montbron, Pierre de Bourdeille, qui rédigea son panégyrique dans le second livre des Dames. Le seigneur de Brantôme y peignit sa beauté, sa noblesse, ainsi que « ses qualités exceptionnelles d'esprit et de cœur » (p. 18). Après son veuvage, elle fut dame de la reine Catherine de Médicis, mais elle ne resta guère à la cour et retourna vivre au Périgord. Ce fut pendant son séjour aux côtés de la reine qu'elle fit la connaissance de Fulvie Pic de la Mirandole et qu'elle acquit son aisance de parole et sa culture. Elle s'intéressa à la

littérature, aux langues — elle parlait l’italien, l’espagnol et quelque peu le latin —, à la sculpture, à la philosophie — Jean de Champagne lui dédicça sa *Physique françoise* et son *Traité de l’immortalité de l’âme* —, et très spécialement à la géométrie et à l’architecture. Elle fit des réformes dans son château et ses maisons et c’est selon ses propres plans qu’elle fit bâtir un édifice Renaissance à la mode italienne à côté du vieux château médiéval des Bourdeille (le lecteur pourra compléter la description que l’auteure du chapitre fait du château en consultant la Plateforme ouverte du Patrimoine (POP) sur pop.culture.gouv.fr).

La deuxième étude du volume, signée par Mary B. McKinley, *Les fortunes précaires de Marie Dentière au XVI^e et au XIX^e siècles*, étudie la réception du volume paru en 1539 *Epistre tres utile faicte et composée par une femme Chrestienne de Tornay, Envoyée à la Royne de Navarre seur du Roy de France, Contre les Turz, Iuifs, Infideles, Faulx chrestiens, Anabaptistes, et Lutheriens*. Il fut composé par Marie Dentière, ancienne religieuse qui au début de la Réforme évangélique quitta son couvent, se maria, se remaria après son veuvage et eut cinq enfants. L’ouvrage fut condamné et détruit par le Concile des Deux Cents, seuls deux exemplaires en furent rescapés. Au XIX^e siècle, Aimé-Louis Herminjard l’inclut dans sa *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, mais en supprimant les dernières pages de l’original, qui traitaient de la Défense pour les femmes. Aussi bien au XVI^e qu’au XIX^e siècle, chez les catholiques que chez les protestants, la pensée misogyne condamnait les femmes à subir la culpabilité héréditaire et interdisait leurs paroles. Dentière, qui prêchait l’Évangile, a été peinte comme une femme « loquace qui sort de la place que la société lui avait imposée. [...] Pour Jussie [une abbesse des clarisses] et Calvin, Marie Dentière est une femme dérégulée qu’il faut tenir en mépris et en ridicule » (p. 37).

Le texte d’Hannah Fournier, *S’approprier l’autorité de la voix de l’autre: Marie de Gournay et la traduction de l’Ode III, IX d’Horace*, dessine le parcours de Marie de Gournay en tant que traductrice, décrit les principes théoriques qui ont défini son activité traductive et présente l’analyse du rôle des traductions des grands classiques dans sa revendication de l’autorité intellectuelle et de la nature créatrice de son travail d’adaptation à une autre culture. Face aux attaques misogynes fréquentes, ses traductions, sous forme bilingue dans *Les Advis ou Les présens de la Demoiselle de Gournay*, montrent bien à quel point son érudition égalait et même dépassait celle de maints hommes. De Gournay insiste sur l’aspect créateur de la traduction, une tâche exigeant « une excellente maîtrise de la langue latine, dia-

lectes compris, mais aussi de la civilisation et de la littérature de l'auteur pour bien rendre les nuances de sa voix et de sa pensée » (p. 45). Par ailleurs, la traductrice ou le traducteur doit être compétente dans sa langue, il doit être capable de l'écrire aussi « vigoureusement, richement, figurément, succinctement, & délicieusement » (p. 637) que les Anciens la leur (p. 45). Ses traductions étaient fidèles sans être littérales, et elle adaptait les allusions culturelles à ses lecteurs potentiels.

Une idée sous-tend le texte de Danielle Haase-Dubosc : la famille en tant qu'institution domine le XVII^e siècle et tous, hommes et femmes, perdent de leurs droits individuels. Le but de ce chapitre est de comparer le contenu des lois et les faits de leur application par les juges pour mesurer l'espace de liberté laissé aux femmes, tenant compte du fait que les juges pouvaient décider des peines selon le cas qu'ils devaient juger. L'auteure présente les modifications des lois concernant le mariage, qui deviennent de plus en plus restrictives des libertés et où l'on voit aussi une évolution tendant à rendre un plus grand pouvoir à l'Église. Les juges pouvaient néanmoins tenir compte du fait qu'une femme avait été forcée de se marier et décider de la nullité du mariage. Pour ce qui est des veuves elles pouvaient disposer librement de leurs biens et de leur vie.

Le chapitre de Simone Bertière ouvre la deuxième partie du volume. Elle s'y intéresse aux périodes de régence toujours troublées, celle de Louise de Savoie, celle de Catherine de Médicis et celle d'Anne d'Autriche. Bertière met en relief les handicaps qu'elles ont dû surmonter, certains liés à la fonction elle-même ou aux conflits pour s'approprier du pouvoir de la part de la Grande Noblesse et du Parlement, d'autres attribuables à la misogynie et à la xénophobie.

Myra D. Orth parcourt le mécénat du livre de Louise de Savoie qui a commencé lors de l'éducation de son fils François, lui-même devenu protecteur des arts et des lettres. L'auteure passe en revue certains des ouvrages correspondant au goût des œuvres pieuses de la fin du Moyen Âge. L'étude s'intéresse finalement au Livre des Épitaphes de Louise de Savoie, « premier imprimé de type humaniste » (p. 86), ainsi qu'à la plaque qui marquait l'emplacement du cœur de Louise dans le chœur de Notre-Dame de Paris, dont l'auteure explique la complexité symbolique de la composition.

L'étude sur Marguerite de Valois présentée par Viennot concerne les stratégies pour retenir un certain pouvoir aussi bien sur ces domaines que dans la cour de France après 1593, lorsque commença le procès pour le démarriage de Marguerite de Valois et d'Henri IV pour des raisons purement politiques. L'auteur explique de façon très détaillée le processus complexe

qui déboucha sur la reconnaissance de la légitimité du droit de Marguerite sur le comté d'Auvergne. Viennot insiste sur les capacités politiques et diplomatiques de l'ancienne reine, qui sut bâtir une liaison étroite avec la reine Marie et avec le dauphin; elle arriva même à consolider sa position à la cour après la mort d'Henri IV en léguant ses biens à la couronne contre une pension.

Johnson évoque les études artistiques de la jeune Marie de Médicis, mais s'occupe dans son texte du mécénat de la reine. La construction du Palais du Luxembourg et surtout sa décoration sont au centre de l'analyse de l'auteur, notamment des statues des grandes femmes qui ne purent pas être réalisées et les peintures faites par Rubens développant des sujets politiques voués à mettre en relief son rôle à la cour, malgré les brouilles avec son fils.

Dorothea Nolde a poursuivi sa recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat où elle étudie comment la violence domine les rapports de pouvoir dans le mariage. Le mari par son droit de correction ainsi que par sa force physique semble dominer au sein du couple, mais dans les sources il y a des traces de la violence exercée par les femmes, les épouses, que ce soit dans les sources iconographiques et narratives ou bien dans d'autres qui montrent les pratiques sociales, tels les mémoires, les journaux, les récits de charivari et les actes judiciaires. Ce sont ces derniers documents qui vont nourrir ses recherches, où elle a pu étudier les procès qui ont concerné quelques femmes et cent six hommes accusés d'avoir tué leur conjoint entre 1580 et 1620. Elle montre comment ces procès diffèrent énormément si l'on considère le genre des accusés et sont déterminés par des idées reçues, des préjugés et des stéréotypes sexuels. La violence contre les femmes est toujours justifiée, souvent par les femmes elles-mêmes, et bien que les rapports de force aient été différents entre les deux sexes, les épouses violentes ont aussi existé, ce que prouvent les chevauchées de l'âne qui punissaient « les maris qui se sont laissé battre par leur femme » (p. 127). Nolde soulève une question importante, puisqu'elle met en rapport la domination symbolique des femmes servant à assurer le pouvoir dans le ménage, qui servirait tout aussi bien à justifier la loi salique que la soumission au monarque.

L'étude qui clôt cette partie s'intéresse aux abbesses de Fontevraud, une abbaye qui était à la veille de la Révolution « la plus riche est la plus prestigieuse abbaye de femmes en France » (p. 136). Melot souligne qu'à l'origine de l'ordre fondé par Robert d'Arbrissel la soumission des hommes aux femmes était une forme d'humiliation de la masculinité pour mieux la rapprocher de la divinité. Il étudie ensuite les périodes où certains moines s'étaient soulevés contre la domination abusive des abbesses, ainsi que l'es-

sai de Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille illégitime d'Henri IV, de canoniser le fondateur de l'ordre.

Dans le chapitre commençant la troisième partie, Nicholson signale que les recherches qui se sont occupées des farces n'ont pas étudié leur importance sociale au-delà du simple rire. Il se donne pour objectif de montrer comment la mise en scène de « l'adultère et les querelles de sexe » (p. 150) associent la critique sociale au rire. D'autre part les farces écrites et jouées de la fin du xv^e siècle jusqu'au milieu du xvi^e siècle ont joué de même un rôle dans les luttes entre catholiques et protestants. Une étude thématique des farces permet de mettre en valeur l'importance de la transgression hiérarchique des genres et de l'autorité patriarcale. En plus il y a une critique d'une société fondée sur les apparences et l'hypocrisie, « l'illusoire et l'ambigu » (p. 152). Certaines farces et les charivaris qui mettent en scène des femmes trompeuses et luxurieuses, les justifient souvent en mettant en valeur leur soumission obligatoire à un vieillard qui ne peut pas les satisfaire. « C'est la loi du désir qui commande plus que la bienséance sociale » (p. 161). À plusieurs reprises l'auteur revient sur l'idée que le rire interpelle le public devenant la cible des attaques.

Béguin, dans son étude des belles Bellifontaines, révisé la datation de certains des décors du palais de Fontainebleau, consacrés pour la plupart à Jupiter et à Hercule, qui représentaient le roi. Elle essaye d'expliquer certaines représentations mal comprises et remarque l'importance de la ruse et du déguisement dans ces décors. Leur contemplation tenait aussi de l'intellectuel car ceux qui étaient invités à entrer dans les appartements réservés à François I^{er} pouvaient prendre du plaisir à interpréter les significations multiples des représentations. C'est que la galerie du roi était achevée lorsque Charles Quint la visita en 1539.

Toujours ayant l'œuvre de Primatice dans le centre de l'enquête, le chapitre de Wilson-Chevalier s'intéresse à la « querelle des Amyes », l'un des avatars de la vaste Querelle des femmes. À cette époque le comportement matrimonial et amoureux de l'aristocratie va à l'encontre de la moralité bourgeoise qui commence à s'introduire dans la Cour. Que ce soit dans les textes comme *L'Amie de cour* ou dans la décoration des chambres des favorites, les femmes jouent un rôle fondamental puisque ce sont elles qui vont polir les manières des chevaliers et qui vont les former ; ailleurs, c'est la toute-puissance du roi concernant les mariages à la cour ou la liberté sexuelle affichée qui sont mises en relief. Les femmes, tout comme la nourriture et la musique étaient un appât du roi pour attirer les seigneurs et éviter leur belligérance. Les contradictions deviennent évidentes puisque

l'on exige la virilité des hommes et l'on réclame la vertu des femmes. À la fin du chapitre le rôle controversé de la duchesse d'Étampes fait l'objet d'un démenti, car l'auteure prend en considération deux témoignages qui contredisent les attaques et les insultes qui lui ont été adressées, celui de Marguerite de Navarre qui a composé pour elle un poème intitulé « La Coche » et celui de Marie de Hongrie louant sa capacité à gouverner.

Villemur étudie les modifications concernant l'amour pour les femmes dans la première moitié du XVI^e siècle. À différence des siècles précédents, elles peuvent être aimées honnêtement, car l'amour peut être fondé sur la bonté morale ou les passions réciproques. On met alors en valeur le motif de l'androgynie mais sous la perspective de l'amour hétérosexuel. L'auteur présente les œuvres d'Antoine Heroët qui, dans *La Parfaicte Amye* (1542) répondant à *L'Amie de court* (1541) de La Borderie, « postule l'amour en harmonie avec la puissance ordonnatrice du monde » (p. 242). La conception de l'androgynie et la quête de l'Autre peuvent mener aussi bien à l'exaltation de la Dame qu'à sa considération comme « la plus ténébreuse chimère » (p. 244). Souvent chez les poètes la dame se virilise, elle meurtrit son amant ce qui conduit à l'oxymore. Villemur passe en revue les œuvres poétiques qui soulèvent les contradictions de la pensée néoplatonicienne : Pontys de Tyard pose l'incompatibilité de l'amour et de l'honneur dans son *Élegie pour une dame énamourée d'une autre dame* ; pour Louise Labé seule la passion rend à la femme la possibilité de se libérer dans *Débat de Folie et d'Amour*, provoquant l'abolition de la « hiérarchie des sexes » selon Gisèle Mathieu-Castellani (p. 249). Rabelais raille la figure de l'Androgynie et les idées de Ficin, tandis que Marguerite de Navarre critique les versions « libertines et autocentrées de la fable ». D'autres auteurs l'ont utilisée pour exalter ou pour dénigrer le mariage, ou bien pour présenter des utopies messianiques dans les lectures hébraïques telle celle de Léon l'Hébreu. Pour sa part, Guillaume Postel, kabbaliste chrétien, met en valeur le rôle maternel.

Le mythe des Amazones articule le chapitre de Sylvie Steinberg, qui présente l'utilisation politique dont il a fait l'objet. Elle retrace l'histoire de la légende depuis l'Antiquité en passant par les actualisations au XVI^e siècle à partir des fabulations des conquérants espagnols qui ont permis son appropriation par les discours féministes du XVI^e et du XVII^e siècle. L'Amazone représente un pouvoir différent qui convient aux femmes puissantes, les dames de la cour et les régentes. Plusieurs voix s'élèvent néanmoins pendant les guerres de Religion et la Fronde contre ces femmes qui abandonnent la pudeur et commandent des troupes. « Hommasses » pour les uns, ce sont des Amazones pour ceux qui louent leurs exploits. Steinberg passe en revue

aussi bien celles qui sont devenues des femmes guerrières que celles qui se sont mises en scène pour se faire admirer. Les Amazones deviennent les protagonistes des jeux de cour, mais aussi le miroir des femmes qui sont au centre des luttes pour le pouvoir.

Elizabeth Hyde interroge l'évolution de la culture des fleurs, une affaire de femmes selon la tradition, qui est contestée dans le dernier quart du XVII^e siècle par l'Écluse. Cet ecclésiastique proposa le renversement de la rose-reine au profit de l'œillet figurant le roi. Hyde retrace les causes qui ont donné lieu à un engouement croissant pour les fleurs pendant le Moyen Âge et la Renaissance : herbes médicinales, jardins, décorations, enluminures, fleurs coupées dans les appartements, arrivée de nouvelles fleurs que les échanges commerciaux et les découvertes géographiques permettaient, contenus métaphoriques : « La fleur était donc assimilée au meilleur de ce que la culture française pouvait offrir, que cela fût de la rhétorique éloquente, de la poésie raffinée ou du jardin le plus somptueux. » (p. 279). Les rois utilisaient les jardins pour affirmer symboliquement leur pouvoir, ce qui entrainait en conflit avec la symbolique habituelle qui rattachait les fleurs au monde féminin, à la maternité et donc au péché. Hyde s'intéresse aussi au mythe de Flora et à son utilisation dans les cours européennes.

Ce volume réunit des études remarquables, très intéressantes tant du point de vue des aspects méthodologiques que de la perspective des enseignements qu'elles nous proposent. Marqués par les régence féminines et par l'épanouissement des arts plastiques et littéraires au profit notamment de la royauté et du patriarcat, nous constatons un recul dans la considération de la femme pendant cette période.

Carmen Cortés-Zaborras

Delphine Vincent et Pauline Milani (édit.), *Les silences de la musique, écrire l'histoire des compositrices*. Genève, Slatkine, 2024, 140 p.

Les silences de la musique, écrire l'histoire des compositrices rassemble les actes du colloque *Les silences de l'histoire. Écrire l'histoire des compositrices, enjeux et questions* organisé par l'Université de Fribourg le 17 mars 2022. Il compte une dizaine de contributions.

La reconnaissance des compositrices à l'épreuve des silences de la musique de Marie Buscatto (Sorbonne) constitue la préface du volume. La chercheuse explique notamment la démarche du colloque, et donc de la publi-

cation – examiner le destin de femmes qui ont pu accéder à la composition, mais dont la création a sans cesse été entravée – et souligne avec clarté les apports de chaque communication.

Éliane Viennot (professeur émérite de littérature française), *Fabriquer l'invisibilité des femmes : au commencement était la langue*, ouvre la réflexion commune par une approche linguistique. Elle revient sur la difficulté d'imposer le terme « compositrice » dans la langue française, reflet, comme toutes les entraves à la féminisation des titres et métiers, des blocages sociaux liés à l'accession des femmes à la professionnalisation de leurs activités. Refuser de nommer revient à restreindre l'activité féminine au dilettantisme.

Veneziela Naydenova (Université de Fribourg), dans *Galina Ustvol'skayja et Sofiâ Gubajdulina : des compositrices russes de l'autre côté du rideau de fer*, Irène Minder-Jeanerret (ASSH et association Caroline Carrière), dans *Biographies de compositrices : entre silence, hommage et acte politique*, Viviane Waschbüsch (Université Jean-Monnet Saint-étienne), dans *Stratégie de dévalorisation des compositrices contemporaines : Kaija Saariaho et Rebecca Saunders dans la presse francophone et germanophone* et Angela Ida De Benedictis (Fondation Paul Sacher de Bâle et Centro Studi Luciano Berio), dans *Avec la profonde légèreté d'une ironie sérieuse : Cathy Berberian « compositrice »*, analysent des cas précis de compositrices d'époques et d'origines différentes, afin de cerner les mécanismes utilisés pour freiner leur carrière, brimer leur créativité et limiter, voire empêcher, la diffusion de leur œuvre, de leur vivant ou après leur mort, alors même que ces femmes ont bénéficié de situations exceptionnelles, qu'il s'agisse d'un réel soutien familial ou conjugal, de l'accès à une formation scolaire et/ou musicale de haut niveau, et/ou d'une reconnaissance institutionnelle. Ces interventions dénoncent donc le contraste entre une situation personnelle favorable à la création et à la diffusion des œuvres, et une invisibilisation plus ou moins forte selon les cas. Certains articles prolongent la réflexion linguistique d'Éliane Viennot en soulignant qu'une femme compositrice et interprète, comme Cathy Berberian, voit souvent son interprétation éclipser ses compositions, et accède rarement au titre de compositrice.

Delphine Vincent (Université de Fribourg), qui codirige le volume avec Pauline Milani, propose dans *Les compositrices classiques au cinéma : de l'absence au talent contrarié* d'examiner comment le septième art peut nous éclairer sur le quatrième art. La chercheuse examine les rares biopics consacrés à des compositrices, et note que la composition elle-même occupe peu de place dans les films. D'une part, la compositrice est souvent éclip­sée par une autre facette du personnage (une autre activité artistique, un

lien étroit avec un homme artiste, etc.); d'autre part, les compositions des femmes ne sont pas ou très peu incluses dans la BO. Imaginons un instant *Amadeus* sans la musique de Mozart...

Enjeux contemporains et retours d'expérience de Pauline Milani (Université de Fribourg), *Programmer des compositrices : quels enjeux pour les orchestres amateurs ?* de Donia Hasler (Université de Fribourg), *Le rôle des médias* de Claire Burgy (journaliste à la RTS) et les essais d'Angela Ida De Benedictis et d'Irène Minder-Jeanneret évoqués plus haut soulignent les multiples difficultés rencontrées par les compositrices pour voir leur œuvre entrer au répertoire connu, et bénéficier donc d'une réelle visibilité, par le biais de l'enseignement, de l'enregistrement et de la programmation, en salle ou via les médias.

Les silences de la musique, écrire l'histoire des compositrices s'interroge avec pertinence sur la possibilité d'écrire une histoire de la musique inclusive, si les compositrices sont systématiquement marginalisées. La méticulosité des recherches menées par l'équipe réunie par Delphine Vincent et Pauline Milani, et la pluridisciplinarité des intervenantes – ce féminin pluriel laisse songeur – qui permet de faire interagir des approches linguistiques, historiques, sociologiques, musicologiques, etc. cernent plusieurs problématiques. Les compositrices passées ont le plus souvent sombré dans un oubli dont il n'est pas toujours aisé de les tirer (quid de l'accès aux partitions ?), et les compositrices contemporaines continuent à affronter des obstacles bien plus nombreux que leurs homologues masculins, tant pour composer, que pour faire jouer, enregistrer, diffuser, enseigner ou étudier leurs œuvres. Si l'essai retiendra prioritairement l'attention des musicologues, les autrices ont suffisamment fait preuve de didactisme pour mettre leur réflexion à la portée des spécialistes des études de genre, quelle que soit leur formation de base.

Katherine Rondou